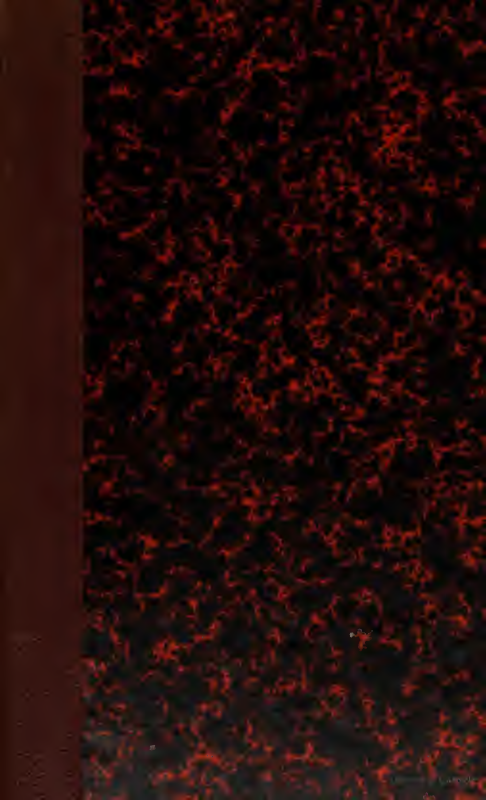
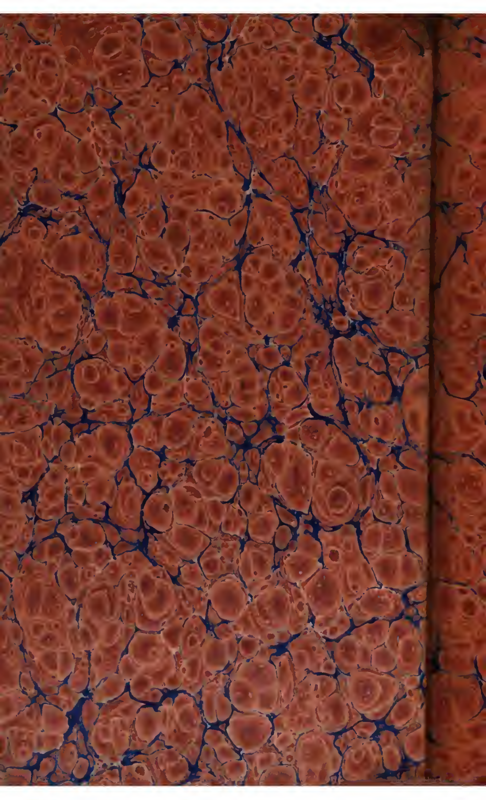
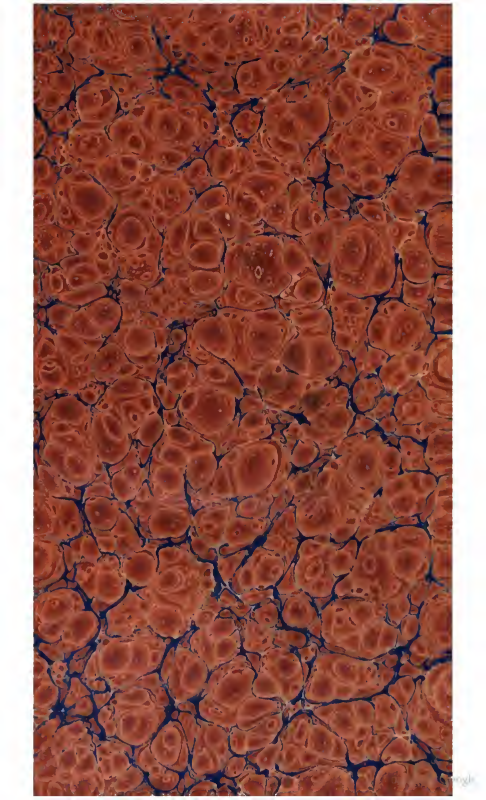
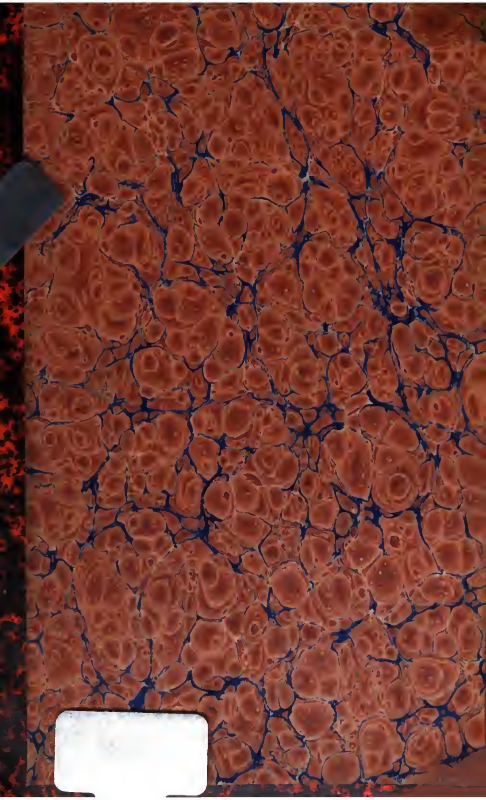
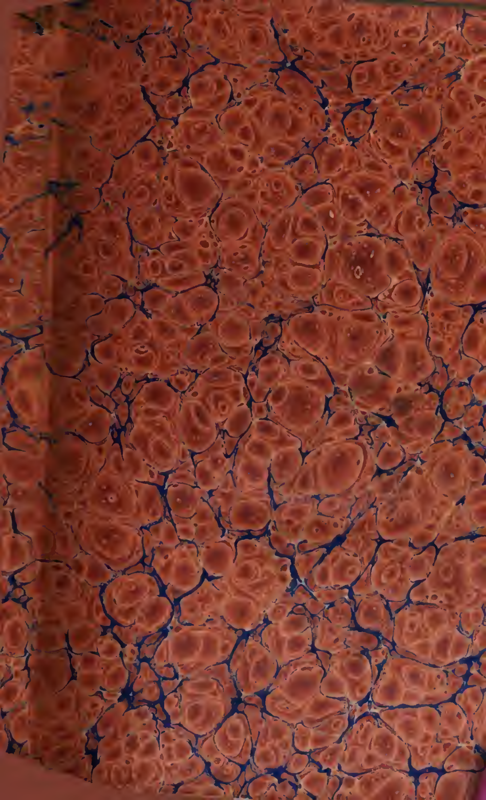










ŒUVRES

DE

MADAME CAMPAN

DE L'ÉDUCATION.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN, RUE RACINE, N°, 4.
PLACE DE L'ODÉON.

DE

L'ÉDUCATION,

PAR

MADAME CAMPAN,

SUIVI

DES CONSEILS AUX JEUNES FILLES,

D'UN THÉATRE POUR LES JEUNES PERSONNES,

ET DE QUELQUES ESSAIS DE MORALE.

OUVRAGE MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ, AVEC UNE INTRODUCTION,

PAR F. BARRIÈRE.

TOME SECOND.

Troisième Édition.

PARIS.

BAUDOUIN FRERES, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, N°. 17.

1826.



LES DEUX ÉDUCATIONS,

PROVERBE MORAL.

PERSONNAGES.

Mme. DE FURVILLE.
Mme. LEBLANC.
Mlle. BRILLANTINE TOUTOR.
BETSY, sa femme de chambre, Anglaise.
AGLAÉ FOURNIER.
SOPHIE, sa sœur.
MÉLANIE, sa seconde sœur.
MONIQUE, leur vieille bonne.
UNE OUVRIÈRE, personnage muet.

La scène se passe à Paris, dans le salon de musique de M. Toutor, et dans l'atelier de travail de mademoiselle Fournier.

LES DEUX ÉDUCATIONS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salon de musique de M. Toutor.

Mme. DE FURVILLE, avec un carton;
Mme. LEBLANC, avec un paquet.

(Madame de Furville doit être mise en ouvrière à la journée, moins bien que madame Leblanc.)

Mme. LEBLANC.

En vérité, madame, personne ne peut vous reconnaître, vous portez ce carton avec une aisance, vous marchiez dans la rue d'un pas si leste!.... il semble que vous n'ayez fait d'autre métier de la vie.

Mme. DE FURVILLE.

Le sentiment qui m'anime, ma chère madame Leblanc, me ferait entreprendre sans peine des choses plus difficiles. Je n'ai qu'un fils, objet de ma tendresse, âme de toutes mes actions; son bonheur ou son infortune, malgré mes soins et ma prévoyance, vont être fixés pour la vie; son oncle,

dont il est l'héritier, veut l'établir avec la fille unique de M. Toutor, à laquelle on commence par donner cent mille écus de dot ; c'est un parti qui enchanterait bien des mères; mais rien ne m'a éblouie; j'ai voulu voir, j'ai voulu connaître, sans en être connue, celle qui va porter un nom que je chéris, transmettre à mes petits-fils, ou leur faire perdre ce respect pour les mœurs, cet amour de l'honneur qui ont fait la base de la conduite de notre famille. J'ai quitté ma terre à l'insu de mon frère. Si l'amour a fait naître dans de jeunes cœurs le désir de se déguiser pour connaître l'objet auquel on les destinait, la tendresse maternelle m'a suggéré la même idée, et vous me charmez en m'assurant qu'il est impossible de ne pas me prendre pour votre porteuse de paquets.

Mme. LEBLANC.

Impossible, je vous assure. Mais si mademoiselle Brillantine ne vous paraît pas répondre à vos désirs, que ferez-vous auprès de monsieur votre frère?

Mme. DE FURVILLE.

Mon frère est un homme sensé. Les dépenses nécessaires dans l'état que doit avoir mon fils lui ont fait chercher la fortune, mais il connaît tout le prix d'une sage éducation. Malgré lui, j'ai cru remarquer dans sa correspondance quelques inquiétudes sur celle de mademoiselle Brillantine : d'ailleurs, je suis plus riche qu'il ne le croit; je n'ai jamais dit ni caché ma fortune; mais, retirée du monde depuis

vingt ans, j'ai fait de fortes économies, et mes biens seuls suffiraient pour assurer le bonheur de mon fils.

Mme. LEBLANC.

Betsy m'avait dit qu'il faisait jour chez mademoiselle; je crois qu'elle s'était trompée.

Mme. DE FURVILLE.

Elle ne couche donc pas dans la chambre de sa maîtresse?

Mme. LEBLANC.

Non, mademoiselle couche près de sa gouvernante.

Mme. DE FURVILLE.

Quelle espèce de femme est cette gouvernante?

Mme. LEBLANC.

Une maîtresse de musique, très-agréable et fort jolie, qui n'est jamais éveillée avant midi.

Mme. DE FURVILLE.

Voilà un charmant Mentor.

Mme. LEBLANC.

Oh! pourvu qu'elle donne à son élève une leçon de chant et une de piano tous les jours, M. Toutor n'en exige rien de plus; elle l'accompagne aussi dans les assemblées.

Mme. DE FURVILLE.

Si j'avais su tous ces détails, peut-être me serais-je épargné les embarras d'un voyage et d'un déguisement.

SCÈNE II.

LES MÊMES; BETSY, prononçant le français en anglais.

BETSY.

Un *piou* de *paicience*, madame Leblanc, miss va venir, je vous *assioure;* ses *youx* ils étaient bien difficiles pour ouvrir ce matin.

Mme. DE FURVILLE, d'un ton assuré.

A quelle heure s'est-elle donc couchée?

BETSY.

Quelle chose cela peut-il être pour vous, madame? Je vous pense bien extraordinaire.

Mme. DE FURVILLE, à part.

Elle a raison; il est plus difficile de prendre le ton d'une fille de journée que de porter son carton: observons-nous.

BETSY.

Je parle à vous tout haut, vous répondez tout bas. Quelle est cette femme, madame Leblanc?

Elle est bien drôle ; il faut la renvoyer dans l'antichambre.

Mme. LEBLANC.

Ah ! laissez-la ici ; elle m'est nécessaire.

SCÈNE III.

Les mêmes; Mlle. BRILLANTINE, en négligé du matin, étendant les bras, se frottant les yeux, et paraissant craindre le grand jour.

BRILLANTINE.

Ah, Dieu ! sortir de mon lit à présent! Si j'avais osé faire ouvrir mes volets, je ne me serais levée qu'à deux heures ; je suis si fatiguée du bal d'hier au soir !

Mme. LEBLANC.

Il n'y paraît pas, mademoiselle, à l'éclat et à la fraîcheur de votre teint.

BRILLANTINE, avec complaisance.

Vous croyez ?.... C'est heureux, en vérité; car on me tue absolument, on me tue; des invitations tous les jours, des reproches à mon père lorsqu'il veut refuser, il se ferait de méchantes affaires dans tout Paris.

Mme. LEBLANC.

Il fallait rester dans votre lit, mademoiselle, vous auriez tout aussi bien vu mes broderies.

BRILLANTINE, avec un petit air d'humeur, et se jetant dans un fauteuil.

Je vous l'ai dit, mademoiselle Bernicourt couche dans ma chambre ; elle ne s'éveillera qu'à une heure. Elle ne me l'aurait jamais pardonné. Voyons. (*Madame Leblanc montre successivement ses broderies.*) Du bleu et argent ! Ah, fi ! La belle et fade mademoiselle Élisa Surprin était comme cela hier ; on me prendrait pour elle ; j'en serais au désespoir.

Mme. LEBLANC.

Voilà un crêpe rose pailleté qui fera un effet délicieux.

BRILLANTINE.

Mais vous perdez la tête, madame Leblanc ; j'étais comme cela pour le bal du ministre de la marine.

Mme. LEBLANC.

Cela est vrai ; mais je fournis tant d'habits, qu'il m'est facile de confondre.

BRILLANTINE.

Ah ! voyons ce blanc et or : c'est bien sérieux ; mais je vais me marier ; on a les yeux fixés sur moi, il me faut des choses nobles et simples.

Mme. LEBLANC.

Mademoiselle va se marier ?

BRILLANTINE.

C'est-à-dire que l'on va me marier. Mon goût n'est compté pour rien. C'est la règle, après tout.

Mme. LEBLANC.

Votre inclination serait-elle forcée?

BRILLANTINE.

Oh! non; je n'aime pas plus celui-là qu'un autre; c'est un jeune homme qui n'est pas mal. Il vient de voyager. Il est, dit-on, très-instruit, mais il n'a point de tournure, point d'usage, je lui en donnerai.

Mme. DE FURVILLE, à part.

Belle fin d'éducation qu'elle réserve à mon fils.

BRILLANTINE.

Vraiment, cette mousseline est brodée à ravir. Est-ce de votre excellente ouvrière, de cette jeune personne dont on dit tant de bien?

Mme. LEBLANC.

De mademoiselle Aglaé Fournier?

BRILLANTINE.

Oui.

Mme. LEBLANC.

Vous en avez entendu parler?

BRILLANTINE.

Oh! beaucoup. Deux ou trois dames très-estimables en ont fait dernièrement des récits charmans chez papa. Elle élève ses deux jeunes sœurs à merveille; elle défraie tout son petit ménage, à Paris, par le produit de son aiguille.

Mme. LEBLANC.

Cela est vrai.

BRILLANTINE.

C'est la fille d'un capitaine qui n'a que ses appointemens. Elle est fort jolie, fort instruite, parle bien, dessine et brode si bien, que vous lui donnez le double du prix que vous accordez aux autres.

Mme. LEBLANC.

Tout cela est fort exact.

BRILLANTINE.

Vous voyez que je sais parfaitement le roman de votre petite héroïne.

Mme. LEBLANC.

Mademoiselle, ce n'est pas un roman, c'est l'histoire la plus simple et la plus vraie.

BRILLANTINE.

Je ne l'aime pas trop, cependant, votre petite merveille ; je la crois un peu bégueule.

Mme. LEBLANC.

Et comment cela ?

BRILLANTINE.

Je voulais la voir; papa en mourait d'envie ; j'avais prié cinq à six personnes à un thé, croyant leur procurer ce même plaisir; je lui ai écrit un petit billet très-poli, je vous assure, dans lequel je lui

demandais de m'apporter des broderies à six heures, un jour indiqué ; elle m'a répondu qu'elle ne sortait pas, et ne travaillait que pour vous.

Mme. LEBLANC.

Eh bien! mademoiselle, que trouvez-vous à redire à cela ?

BRILLANTINE.

Mais ce sont des airs, on est ouvrière ou on ne l'est pas, et puis il y a des gens qui méritent des égards.

Mme. LEBLANC.

On peut vivre par son travail, et cependant respecter l'état de ses parens, et ne rien faire qui n'en soit digne. Le père de mademoiselle Aglaé a l'honneur d'être capitaine : c'est en silence et dans la retraite que sa fille doit ajouter, par son industrie, à la médiocrité de sa fortune.

BRILLANTINE.

Vous êtes un excellent avocat.

Mme. LEBLANC.

Je défends une bien bonne cause.

BRILLANTINE.

N'en parlons plus, mais tâchez de me l'amener quelque jour ; car mon désir de la connaître est encore augmenté.

Mme. LEBLANC.

Si elle s'établit jamais de manière à paraître dans

le monde, vous la remarquerez, soyez-en sûre mais je ne puis vous promettre de la décider à venir ici.

BRILLANTINE.

Ah ! vous m'impatientez, madame Leblanc, vous ne faites jamais ce que je veux.

Mme. LEBLANC.

Mademoiselle, je vous apporte de très-jolies robes, et vous me demandez des choses qui ne dépendent pas de moi.

BRILLANTINE.

Je prends cette robe et ces deux fichus pour me coiffer. (*Elle se lève.*) Voyons si mes jambes sont très-engourdies. (*Elle fait quelques pas brillans en chantant l'air de la gavotte.*) Pas mal, en vérité; cela ira encore ce soir. Betsy ! donnez-moi mon schâll ; je vais passer dans le cabinet de papa, quelques-uns de nos danseurs y viendront peut-être savoir de mes nouvelles. Adieu, madame Leblanc.

(Elle sort en dansant et chantant.)

SCÈNE IV.

Mme. LEBLANC, Mme. DE FURVILLE.

Mme. DE FURVILLE.

Ah ! ma chère Leblanc, je remercie le ciel; il a daigné m'inspirer. Est-ce là celle qui m'aurait appelée sa mère ? Elle n'a pas dit un mot, pas fait

un geste, qui n'ait été opposé à ce que je désire dans le langage et le maintien d'une jeune femme. Qu'il est heureux que votre ancien attachement pour moi m'ait ouvert si facilement l'intérieur de cette maison ! Jamais Brillantine ne sera la compagne de mon fils ; mais, le croirez-vous? Elle m'a donné le plus vif désir de connaître la jeune fille de ce capitaine. Peut-être la Providence a-t-elle dirigé ma résolution pour me faire éviter un grand mal et rencontrer un grand bien; cependant je ne me laisse entraîner ni par les préventions, ni par les engouemens, je veux voir par moi-même : les yeux trompent rarement, les oreilles presque toujours.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'atelier de mademoiselle Fournier. On y voit des dessins, un chevalet, des métiers, une table avec des corbeilles à ouvrage, de petits coffres, etc.

SOPHIE ET MÉLANIE FOURNIER, occupées l'une à un métier, l'autre à une broderie en mousseline.

SOPHIE.

Tu prends ton ouvrage, Mélanie; sais-tu ton catéchisme ?

MÉLANIE.

Parfaitement, je t'assure; j'ai répété mon article deux fois, le livre fermé, sans avoir oublié un seul mot : Aglaé sera contente. Et je veux finir le voile ce matin; je n'ai plus que cela : tiens, regarde.

(Elle lui montre un bout de sa mousseline.)

SOPHIE

C'est bien. Ma robe sera terminée ce soir; ainsi, dimanche, nous aurons la récompense promise.

MÉLANIE.

Le crois-tu ?

SOPHIE.

Aglaé ne nous a jamais trompées, tu le sais. D'abord nous irons à la grand'messe; puis nous prendrons un fiacre, nous irons chercher ma tante; mère Monique emportera une petite cantine, et nous passerons toute la journée aux Prés Saint-Gervais.

MÉLANIE.

S'il fait beau temps, que cette partie sera jolie! On voit déjà des feuilles aux arbres du jardin: comme j'aime le printemps!

SCÈNE II.

LES MÊMES; MERE MONIQUE.

MÈRE MONIQUE.

Notre petite ménagère n'aura rien à dire en rentrant: ma cuisine est propre à ravir, mon pot est mis, son café est prêt. Dame! elle a beau être bien jeune, voyez-vous, je la respecte comme feu ma pauvre maîtresse; elle n'a pas eu de jeunesse *c'te jeunesse-là*, faut en convenir. Ah! que son papa sera fier d'avoir une fille comme celle-là!

SOPHIE.

Crois bien que nous lui ressemblerons, mère Monique; nous te tourmentons encore quelquefois, mais, vois-tu, tout le monde ne peut pas être comme Aglaé.

MÈRE MONIQUE.

Tout de suite, c'est vrai; mais quand on veut l'imiter, on y parvient.

SOPHIE.

C'est vrai, cela; quand je copie une rose, la première fois cela ne ressemble pas à grand'chose; la seconde, elle est mieux; la troisième, je suis toute contente, je m'éloigne des deux, et à quelques pas à peine puis-je les distinguer.

MÈRE MONIQUE.

Oui, oui, avec de bons modèles et de la bonne volonté, on vient à bout de tout, et vous en avez un bien bon dans cette chère Aglaé: je l'aime comme si j'avais le bonheur d'être sa mère. Si vous saviez quelle réputation elle a dans le quartier ! Partout où je vais, chez le boucher, chez l'épicier, chez le parfumeur, on me dit : C'est vous qu'êtes chez c'te jolie mam'zelle Fournier ? Comme elle a l'air modeste! dit celle-ci; comme elle est belle! dit celle-là; pour moi, reprend une autre, je me mets toujours sur le pas de ma porte pour la voir passer. Et puis on parle de son travail, de ses broderies, de ses dessins.

SOPHIE

Eh bien, Aglaé ne sort jamais: c'est pourtant bien vrai qu'il ne faut pas courir le monde pour se faire une réputation : au contraire, c'est comme cela qu'on la perd. Que papa sera content quand il reviendra de

l'armée ! Le croirais-tu, Monique ! il a voulu nous envoyer de l'argent; Aglaé lui a répondu qu'elle n'en avait pas besoin, et de plus elle a dix louis d'épargnes pour nous habiller à la Pentecôte.

MÉLANIE.

Ah, Dieu ! quand donc viendra-t-il, papa ?

MÈRE MONIQUE.

Dame ! bientôt, sans doute. Son général bat les ennemis partout, il finira par n'en plus trouver à battre, et nous aurons une bien longue paix, et nous verrons monsieur le capitaine, et il vous mariera toutes.

SOPHIE.

Monique, quand on n'est pas riche, on peut se marier, mais on ne doit pas du tout penser au mariage : Aglaé nous le dit tous les jours.

MÈRE MONIQUE.

On sonne; c'est mademoiselle votre sœur, sûrement.

SCÈNE III.

LES MÊMES; Mme. DE FURVILLE ET Mme. LEBLANC.

SOPHIE.

C'est vous, madame Leblanc ? ma sœur sera bien fâchée de n'être pas ici.

Mme. LEBLANC.

Je croyais l'y trouver, je l'avoue.

SOPHIE.

Elle ne tardera pas à rentrer; elle n'a pu aller qu'à la messe de dix heures, parce que nous avons été avec Monique à celle de huit heures ; elle est sortie avec notre ouvrière.

MÉLANIE.

Asseyez-vous donc, madame, Qui est cette personne qui vous accompagne ?

Mme. LEBLANC.

C'est une femme de mes amies qui a bien voulu m'aider ce matin à porter mes cartons. Je viens de la Chaussée-d'Antin : il y a loin de là à la rue du Temple.

SOPHIE.

Ah ! bien loin. Voulez-vous prendre quelque chose ?

Mme. LEBLANC.

Non, mademoiselle.

SOPHIE, à madame de Furville.

Et vous, madame ?

Mme. DE FURVILLE.

Je vous suis bien obligée, j'ai déjeuné chez madame Leblanc.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; AGLAÉ ET SON OUVRIÈRE. Elle tient un paquet de roses à la main.

MÉLANIE, courant au-devant d'elle.

Oh! ma bonne petite maman, que vous avez chaud! ôtez vite votre chapeau.

AGLAÉ.

Bonjour, mon enfant; bonjour, ma Sophie.

SOPHIE.

Pourquoi rentres-tu si tard?

AGLAÉ.

La messe de dix heures était presque finie; j'ai été obligée d'attendre celle de dix heures et demie. Ah! bonjour, madame Leblanc; pardon, mesdames, je ne vous voyais pas: ces chères petites se sont jetées à mon cou.

Mme. LEBLANC.

Elles vous aiment et vous révèrent à la fois comme une sœur et une mère.

AGLAÉ.

Ces pauvres enfans! elles ont bien raison. Quelle tâche le ciel a voulu me donner! elle a été bien pénible, mais bien douce à remplir.

SOPHIE.

Le petit bonnet est brodé; il est dans le carton: la robe sera faite ce soir.

MÉLANIE.

Je sais mon catéchisme; tu seras contente, bonne sœur.

AGLAÉ.

Très-bien, mes chers enfans. Donne-moi le carton, il faut tenir sa parole: j'ai dit qu'avant midi madame Molinville aurait son petit bonnet. Marianne, portez-le tout de suite. Encore pardon, mesdames, on ne rentre pas dans son ménage sans avoir de petits devoirs qui exigeaient votre retour. Les femmes qui sortent souvent sont bien à plaindre!

Mme. DE FURVILLE.

Aimable enfant, vous croyez donc qu'elles s'occupent des mêmes soins que vous!

AGLAÉ.

Je dois, madame, le supposer. Comment n'en pas être occupée? (*A madame Leblanc.*) Qui est cette dame?

Mme. LEBLANC.

C'est une de mes anciennes connaissances.

AGLAÉ.

Mes enfans, voici des roses en quantité; comme cela sent le printemps! En passant sur le boulevart,

cette odeur délicieuse m'a frappée : j'ai voulu vous faire partager mon plaisir, et je me suis ruinée en petits bouquets de roses. En voici trois pour Sophie ; deux pour Mélanie ; un peu pour cette bonne mère Monique, elle aime de préférence l'odeur de cette fleur.

MONIQUE.

Vous vous en êtes souvenue ; quel prix cela donne au bouquet !

AGLAÉ.

En voyant tous les grands hôtels du boulevart, je regardais tous ces volets fermés ; le soleil était superbe, l'air pur et serein, les oiseaux se faisaient entendre, et je pensais que toutes ces belles dames, pour lesquelles nous travaillons, avaient encore les yeux fermés, et qu'il n'existait, pour éclairer leurs superbes chambres, qu'une petite bougie de nuit. Ah ! bon Dieu ! qu'elles sont à plaindre ! Si j'étais à leur place, comme je parcourrais de bonne heure ces terrasses charmantes, ces jolis bosquets qui environnent leurs demeures !

Mme. DE FURVILLE.

Vos goûts changeraient avec votre situation.

AGLAÉ.

Je ne le crois pas, madame : j'ai formé mes idées sur le seul bonheur dont je puisse jouir dans mon état présent, et souvent, dans ces petits rêves de l'imagination dont la sagesse ne peut pas garantir, j'ai senti qu'avec des richesses je chercherais mon bonheur dans

une infinité de jouissances qui me paraissent trop inconnues aux gens riches.

Mme. DE FURVILLE, à madame Leblanc.

Elle est charmante. — Votre aiguille est votre unique occupation, mademoiselle ?

AGLAÉ.

Elle est la principale, puisqu'elle doit fournir à mon entretien et à celui de mes sœurs ; mais j'écris tous les soirs à mon père bien régulièrement.

Mme. DE FURVILLE.

Quoi ! une lettre par jour ?

AGLAÉ.

Oh ! non ; mais une par semaine, écrite en forme de journal, et cela tous les soirs avant de me coucher.

Mme. LEBLANC.

Sans y manquer ?

AGLAÉ.

Oui, madame ; tandis que ce bon père expose ses jours pour la gloire, pour son prince et pour l'État, ne devons-nous pas tenir son esprit tranquille sur ce qui se passe dans son ménage ; lui faire voir que celle que nous regretterons toujours avec lui y est remplacée autant qu'il est en notre pouvoir ; que le soir, avant de nous coucher, nous lui rendons un compte exact de l'emploi de notre journée, et que nous ne nous livrons au sommeil qu'après avoir prié

Dieu qu'il daigne sauver ses jours et faire triompher les armes de la France?

Mme. DE FURVILLE, *transportée.*

Oui, c'est elle! la voilà! mon fils n'en épousera point d'autre.

AGLAÉ, *à madame Leblanc.*

Qui, elle? Que veut-elle dire?

Mme. LEBLANC, *serrant Aglaé sur son cœur.*

Vous le saurez, chère et aimable Aglaé; le ciel récompensera vos vertus.

AGLAÉ.

Que voulez-vous dire? de quelle récompense parlez-vous? je n'ai rien fait qui puisse en mériter; j'ai simplement cherché à remplir mes devoirs.

Mme. DE FURVILLE.

Aimable ignorance de son mérite! Cette qualité les couronne toutes. Mademoiselle, j'ai voulu vous connaître, vous voir telle que vous étiez dans cet intérieur que vous dirigez avec les talens et les grâces de la jeunesse, et avec la sagesse de l'âge mûr. Mon état n'est point celui qu'annoncent mes vêtemens, et les fonctions que je remplis....

AGLAÉ.

Quoi, madame!....

Mme. LEBLANC.

Oui, mon enfant, vous voyez ici madame de Fur-

ville que j'ai eu l'honneur de servir dans ma jeunesse, et dont souvent je vous ai raconté des traits de bonté et de bienfaisance.

Mme. DE FURVILLE.

Finissez, madame Leblanc ; elle pourra elle-même juger celle dont vous lui donneriez une idée trop favorable. Je demeure dans un appartement solitaire ; on ignore mon séjour à Paris, personne ne viendra nous troubler : venez toutes passer la journée chez moi.

AGLAÉ.

Madame, puis-je, sans avoir l'honneur d'être connue de vous.... ?

Mme. DE FURVILLE.

Avec l'estimable madame Leblanc.

Mme. LEBLANC.

Vous savez, mademoiselle, que monsieur votre père ne vous a permis de sortir qu'avec moi ; je vous conduis vers le bonheur le plus assuré.

AGLAÉ.

Comment ?

Mme. DE FURVILLE.

Je vous apprendrai mes projets ; ils sont dignes de vous et de vos estimables parens, venez avec confiance. (*A madame Leblanc, en la conduisant au*

bord de la scène.) Elle sera ma belle-fille, et je la reçois du ciel qui a dirigé mes pas.

Mme. LEBLANC.

Puissent toutes les jeunes filles apprendre, par cet heureux événement, la valeur du vieux proverbe,

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.

FIN DES DEUX ÉDUCATIONS.



LA

FAMILLE DAWENPORT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.	NOMS DES ÉLÈVES qui remplissaient les rôles.
MILADY DAWENPORT. . .	ANTOINETTE AUGUIÉ.
CAROLINE DAWENPORT, fille de milady.	ADÈLE AUGUIÉ.
SOPHIE DAWENPORT, fille de milady.	HORTENSE BEAUHARNAIS.
ANNA DAWENPORT, nièce de milady.	ÉGLÉ AUGUIÉ.
CLARICE DAWENPORT, nièce de milady.	OLYMPE COTTAREL.
LA MÈRE DAWSON.	VIRGINIE CHURCHILL.
MOLLY.	ÉLIZA MONROÉ.
PEGGY.	SOPHIE SIMONS.
BETSY.	ALEX. PANNELIER.

LA

FAMILLE DAWENPORT.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente le cabinet de lady Dawenport. Sur la droite est une table avec un encrier et des livres. Elle est disposée pour que quatre personnes puissent y écrire.

CAROLINE ET SOPHIE sont occupées à écrire sur des cahiers; de l'autre côté de la table, les cahiers sont blancs, il n'y a pas même le titre sur la première page; sur la gauche du théâtre, ANNA et CLARICE sont assises avec un livre d'images sur leurs genoux.

CLARICE.

Ah! la drôle de figure! c'est absolument milord Lyncei quand il se promène dans le parc de Saint-James avec son air gauche et raide.

ANNA.

Oh! oui, Clarice, tu es charmante pour les ressemblances; je le vois là avec son chapeau à la main,

et sa grosse cravate, comme quand il nous salue. Quelle figure grotesque! il est odieux, ce pauvre lord!

CLARICE.

Papa dit cependant que c'est un homme de mérite.

ANNA.

Le mérite a donc une bien mauvaise tournure! Il y a de quoi en dégoûter.

CAROLINE, cessant un moment d'écrire.

Ah! ma cousine, comment peut-on confondre la tournure avec le mérite! c'est avoir une idée bien fausse des choses qu'il importe le plus de distinguer.

ANNA.

Mes idées ne sont point fausses, ma chère Caroline; et, pour vous en donner la preuve, permettez-moi de vous dire que votre ton de docteur ne convient nullement à une jeune personne de treize ans qui parle à une demoiselle prête à se marier; car enfin, ma chère Caroline, je serai peut-être duchesse l'hiver prochain, présentée à la cour, répandue dans les cercles les plus brillans; et je me vengerai de tout votre beau savoir, et de votre petit ton capable quand je viendrai voir ma tante, et que, vous baisant sur le front, je vous dirai : Bonjour, petite.

CAROLINE

La vengeance sera douce, ma chère Anna; et je ne suis point jalouse de paraître la première dans le monde. J'aurai encore trois ou quatre années à em-

ployer à mon éducation, et j'en ai grand besoin, je le sens chaque jour davantage.

CLARICE.

Eh bien! continuez, ma raisonnable cousine : vous avez perdu au moins quatre ou cinq lignes de vos précieux griffonnages; nous vous en demandons pardon.

ANNA.

Oh! je n'ai pas envie d'employer le temps en discussions : continuons de regarder ces gravures; elles sont charmantes. A qui ressemble cette grosse dame sous cette allée du jardin? Voyons, devine.

CLARICE.

A la grosse femme du vieux baronnet.

ANNA.

Justement. (*Elles viennent toutes deux sur le devant de la scène.*) C'est parfait! jusqu'à son éventail déployé! s'éventant de toutes ses forces! Et son petit chien! regarde. Ah! c'est sûrement sa caricature qu'on a voulu faire. C'est pourtant bien heureux d'avoir trouvé ce livre pour charmer un peu notre ennui pendant les huit jours que nous devons passer ici (*plus bas*) avec nos respectables cousines.

(Elles continuent à feuilleter le livre.)

SOPHIE.

As-tu fini ton extrait sur les beaux-arts de la Grèce?

CAROLINE.

Oui. Et toi, où en es-tu de l'histoire romaine?

SOPHIE.

Je finis tout ce qui concerne Numa Pompilius.

ANNA.

Et à quoi peut vous servir, ma belle Caroline, de connaître les arts de la Grèce? En bonne foi, c'est bien perdre son temps en recherches inutiles à notre sexe; et pour moi, passé la grecque que je brode au crochet autour de mon schâll, je me promets bien de laisser les Grecs très en repos sur leurs statues et leurs peintures.

CLARICE.

En vérité, mes chères cousines, vous nous faites pitié. Ma tante vous donne les idées les plus fausses sur ce qui convient aux femmes de bonne compagnie. On vous élève en franches provinciales. Savez-vous, par exemple, ma chère Sophie, que l'on se moquerait de vous dans un cercle si vous alliez y parler de mademoiselle Numa, et de monsieur Pompilius? Jamais, chez les amis de papa, je n'ai entendu dire un mot de ces personnages, et nous allions cependant l'hiver dernier dans les assemblées les plus brillantes.

CAROLINE.

Je conçois très-bien, ma cousine, que l'on ne s'amuse point à discuter sur ces objets dans une société animée par le plaisir; mais, enfin, on peut avoir ces connaissances sans en faire parade; et elles sont absolument nécessaires pour servir le goût des plai-

sirs honnêtes. Si vous n'avez nulle idée de l'histoire ancienne, comment pouvez-vous trouver quelque intérêt à entendre la plus grande partie des sublimes tragédies de Shakspeare?

CLARICE.

C'est encore raisonner, ma docte cousine, comme une jeune fille de la Cité. Eh! qui va donc aujourd'hui admirer les tragédies de votre Shakspeare? Le grand opéra italien est le rendez-vous de tous les gens du bon air; et comme on peut fort bien ignorer la langue italienne, on est quitte de rendre un compte exact du sujet; d'ailleurs on a bien assez à dire sur les ballets de Noverre et sur la danse de Vestris.

SOPHIE.

Il est impossible de mieux défendre la cause de l'ignorance, et vous la rendez très-aimable. Cependant, Clarice, vous ne vous éloignerez nullement des idées qui nous sont communiquées par notre excellente maman : il est difficile de rencontrer une femme plus instruite, une mère plus tendre. L'intérieur de sa maison fait le charme et l'admiration de tous ceux qui y sont admis. Son goût pour la lecture et les talens ne nuit en rien aux occupations de son ménage. Ses gens, et tous les habitans du village, la regardent comme une mère et une bienfaitrice. Elle est chère à tous ses amis, adorée par ses enfans; une pareille existence dans le monde est bien faite pour nous donner le plus vif désir de l'imiter, et de suivre en tous ses avis.

ANNA.

Il est possible d'appeler cela le bonheur, quand on ne connaît pas d'autre manière d'exister; mais pour nous, mes chères cousines, malgré le plaisir que nous avons eu de vous voir, quinze jours de plus passés dans cette retraite nous donneraient le spleen le plus affreux.

CLARICE.

Le spleen! Tu me donnes, Anna, une idée charmante : j'ai envie de m'en plaindre à mon retour à Londres. (*Bas en se penchant vers sa sœur.*) Il y a bien de quoi assurément. Le bon docteur Smith conseillera à milord duc de nous envoyer faire un tour en France : cela serait charmant d'avoir une occasion d'aller à Paris. Il y a un certain ballet de Psyché dont les demoiselles Turnhill nous ont fait un tel récit, que le plaisir de le voir vaut bien quelques mois de tisanes et de potions, qui sûrement nous seront prodiguées avant de consentir à notre voyage.

ANNA.

Ah! je regrette à présent le soin que nous avons pris de nous mettre à l'abri de la cruelle leçon de sphère de l'après-midi. Il y avait de quoi assurer tous les moyens de faire réussir notre plan; car, à mon retour, mon visage aurait paru si pâle, et mes yeux si battus, que l'alarme aurait été générale dans la famille.

CAROLINE.

Eh! qu'avez-vous donc fait pour empêcher maman

de nous donner cette leçon? La sphère est dans votre chambre, vous l'avez demandée hier pour faire une répétition des différens noms des cercles.

ANNA.

Oui, une répétition de danse, et je vous assure que le soleil y a joliment figuré. Il faut vous l'avouer, mes chères cousines, nous avons tout risqué pour nous mettre à l'abri d'un tel ennui; et de notre fenêtre, nous avons lancé la superbe machine avec tant de violence, qu'elle s'est brisée en morceaux; mais le soleil a été charmant, car c'était à midi, par le plus beau temps du monde, et il jetait un feu superbe, en roulant jusqu'au fossé où il s'est précipité et a disparu à nos yeux, en nous donnant la douce certitude que nous ne serons pas excédées ce soir par toutes les belles définitions qui nous ont tenues deux mortelles heures avant-hier.

SOPHIE.

Mais, Anna, maman sera bien mécontente. Cette sphère a été achetée dernièrement deux guinées à Londres.

ANNA.

Deux guinées! voilà une jolie somme et un grand malheur, assurément. J'emploierai volontiers les dix guinées que papa me donne par mois pour vous en envoyer une autre, mais quand je serai à soixante milles d'ici.

CAROLINE.

Assurément, vous aurez sur ce point des représentations sévères de la part de maman, et je doute

que mon oncle, à son retour, soit disposé à rire d'un tour aussi charmant.

SOPHIE, *relevant les cahiers.*

Je crois, mes chères cousines, que demain nous n'aurons pas besoin de préparer vos cahiers.

ANNA.

Ah! vous pouvez vous en dispenser, nous ne sommes pas venues à la campagne pour y travailler.... Clarice, donne-moi le bras; le soleil est un peu ardent, mais nous gagnerons un berceau qui est au bout de la terrasse. Hier, à la même heure, j'ai vu passer deux wiskis fort élégans, et plusieurs cavaliers assez bien tournés. C'est le seul plaisir que j'aie eu depuis que nous sommes ici : nous aurons peut-être la même chance aujourd'hui. Dieu! que je plains les jeunes filles confinées au fond d'une terre!

(*Elles sortent.*)

SCÈNE II.

CAROLINE, SOPHIE.

CAROLINE.

Eh bien, maman aurait employé bien du temps à nous définir les ridicules de deux filles mal élevées avant de nous en donner une idée tout-à-fait exacte. Depuis trois jours qu'elles sont ici, mes chères cousines ont rendu la démonstration complète.

SOPHIE.

Je l'avoue, malgré ma confiance en elle, j'aurais cru que maman chargeait ses tableaux. Ah! ma chère Caroline, que d'obligations ne devons-nous pas avoir des soins de cette bonne mère! Quoi! sans ses conseils, sans ses utiles leçons, nous aurions pu être aussi ignorantes, aussi impolies, aussi ennuyeuses pour les autres? car mes cousines seront insoutenables dans la société et détestées par leurs inférieurs. Par décence, je dois me taire sur leurs ridicules; mais je ne rencontre pas un domestique qui ne me demande avec empressement : Miss Sophie, pourriez-vous nous dire quand les jeunes ladies retournent à Londres? La maison est toute bouleversée depuis qu'elles sont ici. Enfin, ce matin, croirais-tu, ma chère Caroline, qu'elles voulaient avoir leur thé à huit heures? Le maître-d'hôtel n'était pas encore rendu à l'office, il avait les clefs : les autres domestiques couraient, les uns pour le presser d'arriver, les autres pour aller chercher du lait ou pour faire cueillir du fruit; leur zèle, leur empressement, rien ne pouvait les satisfaire. Elles haussaient les épaules, frappaient du pied contre terre, et leurs propos durs et désobligeans se sont à peine calmés lorsqu'on eut réuni tout ce qu'elles désiraient.

CAROLINE.

Si elles étaient plus jeunes, je t'avoue que je demanderais avec instance à maman de les garder

avec nous, de les éloigner de ce faste dangereux qui règne dans la maison d'un père trop faible, où elles n'ont pas le bonheur de posséder une mère, seul guide vraiment utile à de jeunes filles. Je suis affligée de voir que nous ne pourrons jamais jouir du bonheur de vivre agréablement avec des parentes aussi rapprochées.

SOPHIE.

Elles passent une partie de l'année dans la meilleure pension de Londres; mais elles ont obtenu de leur père d'être soustraites à la règle de la maison. Elles y ont un très-bel appartement, deux femmes de chambre et un laquais qui passent la journée à faire leurs commissions, et trois fois par semaine une voiture de mon oncle est à leurs ordres pour les mener courir dans la ville les boutiques de modes et de bijoux; elles dînent à l'hôtel, vont au spectacle ou au bal, et rentrent dans la pension pour recommencer les mêmes parties de plaisir le lendemain.

CAROLINE.

Maman a fait à ce sujet des représentations à mon oncle, lorsqu'il vint prendre congé de nous avant de partir pour la France.

SOPHIE.

Je le sais; mais il a répondu qu'il voulait rendre ses filles heureuses, et qu'il leur procurerait les jouissances convenables à leur rang et à leur fortune.

CAROLINE.

Il leur fait perdre par cette faiblesse toutes les véritables jouissances; car il n'y en a pas de plus douces que d'être aimé et estimé. Eh! qui pourra jamais accorder ces sentimens à mes cousines?

SCÈNE III.

CAROLINE, SOPHIE, LADY DAWENPORT.

LADY DAWENPORT.

Eh bien, mes chères amies, avez-vous terminé vos extraits?

CAROLINE.

Oui, maman, ils sont prêts, si vous voulez les corriger.

LADY DAWENPORT

Non, pas ce matin; le temps, qui est superbe, invite à la promenade. Avez-vous enfin décidé vos cousines à partager vos occupations, car leur désœuvrement perpétuel doit finir par leur être importun?

SOPHIE.

Ah! maman, nous aurions eu très-mauvaise grâce à insister sur ce point. Heureusement qu'un grand livre de gravures a fixé leur attention pendant quelque temps, et qu'elles ont bien voulu nous permettre de terminer notre ouvrage.

LADY DAWENPORT.

Il n'est pas commun de voir des jeunes filles aussi complétement mal élevées. Mon frère ne les voit que des instans ; et, au milieu du cercle nombreux qu'il rassemble toujours chez lui, il n'a ni le temps ni les occasions de juger leurs défauts ; il croit les rendre heureuses en prévenant leurs moindres désirs, et je frémis en pensant à l'avenir qui les attend : elles ne jouiront jamais ni de l'estime de leur mari, ni du respect de leurs enfans, ni de l'amour de leurs inférieurs, et n'auront aucune considération dans le monde.

CAROLINE.

Maman, vous nous affligez sur le sort de nos cousines, car, malgré leurs torts et leurs moqueries perpétuelles, nous les aimons sincèrement. Ne pourriez-vous pas essayer de les ramener à la connaissance, à l'amour de leurs devoirs? Vous avez tant d'esprit, tant de douceur, une manière si touchante, si persuasive de faire entendre la raison, de la faire chérir!

LADY DAWENPORT.

Votre désir est honnête et plein de sensibilité, ma chère Caroline ; mais tout ce qui vous touche et vous intéresse dans les avis, dans les réflexions que je vous fais souvent, ne serait pas même entendu par vos cousines. Je les ennuierais sans les changer ; et qui sait si j'obtiendrais, même dans leur maintien, cette décence extérieure que j'ai droit

d'exiger dans mes nièces, et si je ne m'exposerais pas à quelque explication trop animée vis-à-vis de jeunes personnes qui ne doivent rester ici que quinze jours, et que je serai peut-être deux ans sans revoir ?

SOPHIE.

Vos raisons sont bien justes, maman, elles ne peuvent manquer de l'être ; cependant, quoique Clarice imite en tout Anna, je l'ai vue plusieurs fois lui faire de légères représentations, et je suis persuadée qu'elle serait la première à sentir ses torts et peut-être à en revenir.

(On entend rire derrière le théâtre.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ANNA ET CLARICE riant aux éclats.

LADY DAWENPORT.

Je suis charmée, mes chères amies, de vous voir commencer la journée avec une si bonne disposition.

ANNA.

Nous sommes trop heureuses de trouver quelques moyens de nous égayer un peu; et celui qui nous fait rire en ce moment est bien dû au pur hasard, je vous assure. Nous étions allées sur la terrasse pour voir si quelque figure humaine s'apercevrait sur la grande route, et notre désir avait été peu satis-

fait, car, à l'exception de quelques rouliers, nous n'avions rien rencontré, lorsqu'une grosse paysanne, portant son panier sur sa tête, a eu la curiosité de nous fixer, de manière qu'elle a rencontré une pierre, et paff... elle est tombée sur le nez; le panier a été renversé, et tous les œufs qu'il contenait brisés autour d'elle. Je n'ai jamais pu me corriger de rire aux éclats lorsque je vois quelqu'un tomber. La bonne femme s'en est offensée, et nous a dit de si grotesques injures, que, loin de finir, mes éclats de rire n'ont fait qu'augmenter;... elle de redoubler ses propos grossiers, et nous l'avons laissée encore en colère, ramassant ses tristes débris.

CLARICE.

Je n'ai pu m'empêcher de rire autant que ma sœur; cependant j'ai été frappée d'entendre cette pauvre femme s'écrier en pleurant: Ah! ce ne sont pas là les miss Dawenport, elles ne rient pas des malheurs qui arrivent aux pauvres gens.

LADY DAWENPORT.

Permettez-moi d'être satisfaite de la justice que cette femme a rendue à mes enfans. Je serais fâchée, je vous avoue, qu'on eût pu leur faire les reproches que vous avez mérités.

CAROLINE.

Maman, c'est sûrement une paysanne du hameau de Linsor qui revenait du marché. Permettez-vous que j'aille la consoler et lui porter quelques secours pour la dédommager de ce qu'elle a perdu?



CLARICE prend sa bourse et en tire un écu.

Ma cousine, voulez-vous bien y joindre cette petite somme.

ANNA.

Je crois la paysanne bien dédommagée de la perte de quelques œufs; il ne sera pas si facile de réparer l'aigreur des leçons que ces demoiselles se plaisent à me donner pour les choses les plus innocentes.

LADY DAWENPORT.

Je ne vois pas qu'il y ait eu la moindre leçon de donnée, si ce n'est par la pauvre femme. Vous avez chacune suivi le mouvement de votre cœur, tant pis pour celle qui n'est pas satisfaite du sien.

SOPHIE.

Maman, vous nous avez promis pour ce matin une promenade agréable; il est temps de nous y préparer.

LADY DAWENPORT.

Oui, nous irons faire quelques visites dans le voisinage.

ANNA.

Des visites !.... Il fallait nous prévenir, ma tante, nous aurions fait des toilettes..... Nous ne pouvons nous présenter dans cet état.

LADY DAWENPORT.

Je vous assure que vous êtes parfaitement bien pour m'accompagner, je vais visiter un ou deux in-

firmes que je fais soigner : je ne m'en rapporte pas sur ce point important au compte que peuvent me rendre mes gens. Nous irons aussi voir une petite famille charmante à laquelle mes filles se font un plaisir de porter des robes qu'elles ont taillées et cousues elles-mêmes.

ANNA.

Si vous pouviez nous dispenser de vous suivre, ma tante ; nous n'ajouterons rien à vos plaisirs, et nous en aurons fort peu, je vous assure.

LADY DAWENPORT, *sévèrement.*

Non, miss ; permettez-moi de vous représenter qu'étant confiée à mes soins, vous ne pouvez rester éloignée de moi.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; CAROLINE tenant un paquet de hardes qu'elle pose à terre.

CAROLINE.

Ah ! maman, jugez de ma joie ! la bonne paysanne que j'ai été secourir est justement la mère de nos petits amours Peggy et Molly ; elle a été si reconnaissante qu'elle en pleurait de joie, car la pauvre femme avait employé tout son argent ce matin pour acheter les provisions qui étaient éparses sur le grand chemin.... J'ai bien pensé que dans notre course nous irions porter notre ouvrage à ses filles, et j'ai été

chercher le paquet dans votre cabinet. Comme elles vont être heureuses ces pauvres petites ! je n'ai pas voulu en prévenir la bonne Marie Dawson.

ANNA, *donnant un coup de pied dans le paquet de hardes.*

En bonne conscience, Caroline, avez-vous le projet de faire placer ces horreurs dans la berline auprès de nous?

LADY DAWENPORT, *sévèrement.*

Anna, votre hauteur et vos dédains sont insupportables. Croyez-vous ne pouvoir souffrir à vos pieds l'ouvrage des mains de vos cousines? et s'il ne faut jamais présenter à vos yeux que des choses recherchées et des objets rians, comment descendrez-vous aux détails nécessaires à connaître pour secourir l'indigence et adoucir le sort des malheureux ?

ANNA.

Avec de l'or on est toujours sûr de faire disparaître la misère ; je saurai en donner, sans m'ennuyer de minuties qui sont au-dessous de la délicatesse d'une femme du grand monde.

LADY DAWENPORT, *avec chaleur.*

Vous pouvez employer de l'or, Anna, mais vous ne jouirez pas des douceurs infinies que procurent des bienfaits placés avec discernement; vous ne connaîtrez jamais le bonheur si pur de sécher les pleurs des malheureux, de dérider le front de la vieillesse infirme et accablée sous le poids des infortunes et des privations; de voir la joie, d'entendre les bénédictions

innocentes de la jeunesse, à qui l'on procure ce que le travail même de leurs parens ne peut parvenir à leur donner..... Vous répandrez de l'or; mais, en le confiant à des mains étrangères, il servira peut-être à alimenter le vice et la paresse; et, loin d'avoir secouru l'humanité souffrante, vous aurez seulement versé dans la société un poison corrupteur..... J'ai cru devoir enseigner à mes filles les vrais moyens de placer d'utiles bienfaits..... Oh! mes nièces, pourquoi faut-il que ces plaisirs si purs vous soient inconnus! Que je voudrais vous voir sensibles aux maux des malheureux, et plus dociles aux conseils de mon amitié! Venez, mes filles, vous préparer pour sortir; et vous, mes nièces, nous allons venir vous prendre.

SCÈNE VI.

ANNA, CLARICE.

CLARICE.

Que l'organe de ma tante est touchant! avec quel charme elle fait entendre la raison la plus austère! Véritablement, ma chère Anna, je crois qu'elle finirait par me faire sentir que nous avons souvent des torts très-graves, et que c'est un malheur pour nous d'être privées d'un guide aussi précieux.

ANNA.

En vérité, ma chère Clarice, je n'y tiendrai plus si vous allez vous ranger dans le parti de ces pédantes

qui nous obsèdent depuis huit mortels jours, et que vous trouviez jusqu'à présent aussi ridicules que moi.

CLARICE.

Oui, je l'avoue, peut-être à ma honte, leur extérieur empesé, leur maintien gêné, cette morale qui revient sans cesse, tout m'a paru à la fois ridicule et ennuyeux.... Mais cependant, en y réfléchissant, l'intérieur de cette maison présente le tableau de la paix, du bonheur et de la vertu.

ANNA.

Je sais que ce tableau m'ennuie à mourir, même fait par la charmante Clarice, et que je la prie à l'avenir de m'en faire grâce. Heureusement que je m'en suis dédommagée par la peinture bien plus vive et bien plus vraie que j'ai faite dans ma lettre à Cécilia Turnhill, sur la respectable famille des Dawenport de province. En la relisant, avant de la cacheter, j'en ai encore ri de tout mon cœur, et j'ai admiré cette facilité de style, cette grâce aisée qu'on acquiert dans le grand monde et qui pourrait servir de modèle épistolaire à mes chères cousines, si on osait, leur faire voir cette pièce d'éloquence.

CLARICE.

Toute charmante qu'elle puisse être, je vous conseille de ne pas la faire partir.

ANNA.

Et vous, ma chère, je vous conseille de ne pas

insister sur ce point, car elle est déjà dans la boîte du palefrenier qui porte les lettres à la ville voisine.

CLARICE

Ah ! ma chère Anna, quelle imprudence !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; BETSY.

BETSY, ramassant le paquet de hardes.

Milady vous attend dans le vestibule.

ANNA, à Betsy.

Et ma lettre ?

BETSY.

Le postillon est déjà à plus de deux milles du château, car je l'ai vu partir il y a une demi-heure.

ANNA.

C'est bon, Betsy.

(Elles sortent.)

BETSY seule.

Oui, Thomas est parti, c'est vrai ça; mais la lettre, la voilà. J'avais reçu l'ordre de n'en laisser partir aucune des jeunes miss; et obéir à milady sans faire une seule réflexion est le moyen de n'avoir rien à se reprocher.... Elle a sans doute de bonnes raisons pour cela.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur de la chaumière de la mère Dawson, au hameau de Linsor.

MOLLY, PEGGY.

MOLLY, rangeant tout l'intérieur de la chaumiere, à Peggy, qui est occupée à des détails de la basse-cour.

Ah! maman sera bien contente à son retour de trouver tout en si bon ordre. (*Très-haut.*) Peggy, as-tu donné la graine aux pigeons?

PEGGY, en dehors.

Oui, je n'ai plus que l'herbe à donner aux lapins.

MOLLY.

Dépêche-toi : j'ai déjà fini, moi; nous aurons le temps de travailler en faisant la conversation.

PEGGY.

Je suis à toi tout à l'heure.

MOLLY, prenant une petite corbeille et la posant sur la table.

Bon! voilà ses jarretières, je vais prendre mon rouet.

(Elle se place.)

PEGGY, rentrant avec un panier.

Et nos six poules qui nous ont donné cinq œufs aujourd'hui ! C'est joli ça à présenter à maman quand elle reviendra.

MOLLY.

Mets-les sur le dressoir, elle les trouvera en y posant ses provisions : ce sera une surprise pour notre bonne mère.

PEGGY, prenant les jarretières et se plaçant près de sa sœur.

Dis-moi, quel est le jour où nous irons au château? J'aime bien à voir ces jolies ladies.

MOLLY.

Pas sitôt. Maman disait hier que nous n'irions plus de long-temps, parce que les miss Dawenport ont dit qu'elles voulaient nous donner des habits pour les dimanches, et nous aurions l'air d'aller les faire souvenir de leur promesse.

PEGGY.

Comme elles sont aimables ces ladies ! Crois-tu qu'elles nous donneront des tabliers de mousseline? cela me ferait bien du plaisir. Les filles du fermier Brown en ont de brodés qui sont charmans, et ma mère n'est pas assez riche pour nous en donner.

MOLLY.

Oh ! ils seront très-beaux, j'en suis sûre. Les jeunes ladies sont si généreuses, qu'elles n'iront pas nous faire de vilains présens.

PEGGY.

Je voudrais les voir... Quelquefois j'en rêve toute la nuit.

MOLLY.

Ah! si maman était là, elle dirait que cela n'est pas bien d'être vaniteuse.... Mais comme elle vient tard aujourd'hui! elle est ordinairement rentrée à midi.

PEGGY.

Écoute.... Je crois qu'on ouvre la première porte.

MOLLY, rangeant son rouet.

Oui, tu as raison;.... c'est elle-même.

SCÈNE II.

LA MERE DAWSON, MOLLY, PEGGY.

LA MÈRE DAWSON.

Eh! bonjour, mes pauvres enfans... N'étiez-vous pas inquiètes!

MOLLY.

Oh! pour ça, oui, maman.... Donnez-moi votre panier.

PEGGY.

Comme vous avez chaud, mère! ôtez votre chapeau, ça vous rafraîchira.

LA MÈRE DAWSON.

Je craignais bien d'arriver encore plus tard.



MOLLY.

Et que vous est-il donc arrivé?

LA MÈRE DAWSON.

N'ai-je pas été obligée de retourner au marché pour les provisions! Comme je revenais la première fois ayant fait toutes mes petites emplettes, je passai de préférence par le chemin du château. J'aime toujours à voir cette maison qui renferme de si braves gens; j'avais bien tort pour ce matin, je vous assure, car j'ai éprouvé bien de la peine. Comme j'allais tout le long du chemin qui est au bas de la terrasse, je vois deux belles demoiselles qui se promenaient en se donnant le bras.

MOLLY.

Les miss Dawenport?

LA MÈRE DAWSON.

Non pas les nôtres, il s'en faut bien, mes enfans... Moi, je me prépare à leur faire une belle révérence, et malheureusement une pierre me fait tourner le pied, et je tombe tout de mon long, et sur le visage encore.

MOLLY.

Ah! bon Dieu! vous vous êtes fait mal, sans doute?

LA MÈRE DAWSON.

Non, mes enfans.

PEGGY.

Est-ce bien vrai, mère?

LA MÈRE DAWSON.

Bien vrai. (*Elle l'embrasse.*) Mais j'ai eu bien du chagrin, car j'ai tout de suite entendu des éclats de rire que faisaient les deux jeunes demoiselles, et rien n'est plus piquant que d'être l'objet de pareilles moqueries.... Toute ma pauvre petite provision était répandue et perdue sur le chemin; mais elles n'en étaient pas plus touchées. Ah! leur ai-je dit, ce ne sont pas là les miss Dawenport. C'est pourtant bien leur nom aussi, car ce sont les filles de milord duc, frère aîné de la famille, mais elles sont élevées à Londres comme des princesses; elles sont hautes, dédaigneuses, et ne ressemblent nullement à toute cette digne famille, pas même à leur père; il est bon, humain, serviable. Je l'ai vu élever ici dans ce château, avec son gouverneur; il était adoré par tout le monde, il sauva la vie de votre pauvre père qui était attaqué par trois voleurs dans la forêt voisine. Ce brave jeune homme entendit les cris, accourut à son secours, et se battit contre ces scélérats, qui le blessèrent si cruellement qu'il resta pendant plus de six mois avec son bras en écharpe..... C'était touchant de voir ça!

MOLLY.

Comme vous deviez l'aimer, ma mère!

LA MÈRE DAWSON.

Vraiment oui. Oh! il en a fait bien d'autres, et il n'est pas le seul encore. Il y a deux cents ans, disait ma mère, que l'amitié règne entre la famille Dawenport et not' village.... Dame! c'est vieux ça.

MOLLY.

Et comment donc les filles de ce bon seigneur sont-elles si peu polies?

LA MÈRE DAWSON.

Ah! c'est que ces pauvres enfans n'ont pas de mère, et ça n'est pas éduqué comme leurs cousines.

MOLLY.

Elles sont pourtant assez riches pour avoir une belle éducation.

LA MÈRE DAWSON.

Oh! je crois bien qu'elles ont de grands maîtres pour tous les talens;... mais elles n'ont personne pour parler à leur cœur, pour les rendre douces, polies, humaines avec le pauvre monde. Le père est jeune encore, il aime bien son plaisir, il voyage, il s'amuse.

PEGGY.

Mère, elles ne seront plus ici quand nous irons au château, n'est-ce pas? Je ne voudrais pas leur faire la révérence, je t'en avertis; elles se moqueraient d'une petite paysanne comme la pauvre Peggy.

LA MÈRE DAWSON.

Fallait voir arriver leurs bonnes cousines ce matin quand elles ont appris ma chute? Miss Caroline a couru à la fontaine avec un beau mouchoir de batiste blanc comme la neige, elle est venue me laver le visage. Il n'y a rien, rien du tout, qu'elle disait; mère Dawson, n'ayez nulle crainte; et puis cette bonne miss

m'a donné une guinée et un gros écu. Voilà pour payer tes provisions, ma bonne amie, m'a-t-elle dit. Elle m'a donné six fois plus que je n'avais perdu..... Ah! pour celles-là ce sont bien des petits anges.

PEGGY.

Mais pour les méchantes miss, j'espère bien ne les pas voir; comme j'en aurais peur!

MOLLY.

Et si elles venaient ici, maman, comment ferions-nous?

PEGGY.

Moi, je monterais dans le grenier.

LA MÈRE DAWSON.

Il ne faudrait rien faire de tout cela; si par hasard elles venaient, leur tante et leurs cousines seraient avec elles, et je serais très-fâchée contre ma Peggy si elle n'était pas polie et honnête avec tout le monde.

PEGGY.

Oh! elles ne viendront pas, sûrement.

MOLLY.

J'entends un carrosse qui s'arrête.

LA MÈRE DAWSON, *regardant à la porte.*

Ah! mon Dieu! c'est milady elle-même avec les jeunes miss.

PEGGY.

Et les méchantes y sont-elles?

LA MÈRE DAWSON.

Oui, elles descendent de voiture avec leurs cousines.

PEGGY, *pleurant.*

Oh! ma mère! j'ai peur, je vais m'enfuir dans le jardin.

LA MÈRE DAWSON.

Finissez, Peggy, et soyez obéissante comme à votre ordinaire; cessez ces enfantillages. C'est aux méchans à se cacher et à avoir honte, et non pas à ceux qui n'ont rien à se reprocher.

SCÈNE III.

LADY DAWENPORT, CAROLINE, SOPHIE, ANNA, CLARICE, LA MERE DAWSON, PEGGY ET MOLLY, qui se tiennent cachées derrière leur mère.

LADY DAWENPORT.

Nous venons visiter votre charmante famille, ma chère Marie; depuis long-temps mes filles brûlaient du désir de vous apporter leur ouvrage. Vous viendrez danser samedi au soir dans la grande salle des marroniers, et vous aurez deux habits absolument semblables; vous les aimerez sans doute, car ils sont choisis et faits par mes filles; mais approchez donc, mes enfans, pourquoi êtes-vous si honteuses?

MOLLY, prenant Peggy par la main.

Viens, Peggy, remercier milady.

ANNA et CLARICE, regardant la mère Dawson, et riant.

Vraiment, c'est la grosse curieuse de ce matin.

CLARICE.

Silence, Anna, vous désobligeriez ma tante.

LADY DAWENPORT.

Eh bien, Peggy, où en est la lecture?

LA MÈRE DAWSON.

Elle lit couramment actuellement, milady, et le maître d'école est parfaitement content de son écriture. Il y a long-temps que vous ne l'avez entendue; si vous vouliez juger de ses progrès, j'oserais prier milady de s'asseoir.

CAROLINE.

Ah! oui, maman, écoutons un moment notre petite Peggy.

LA MÈRE DAWSON

Apportez des siéges, mes enfans.

SOPHIE.

Comme cette chaumière est propre et rangée! on peut se mirer dans chaque meuble.

LA MÈRE DAWSON.

Mes deux petites sont seules chargées de ce soin; et, malgré leur grande jeunesse, il est impossible d'avoir plus d'ordre.

ANNA, avec dédain.

Oh! oui, charmante..... Mais, la bonne mère, avez-vous un jardin où l'on puisse respirer avec un peu plus de facilité.

LA MÈRE DAWSON.

Oui, miss, et j'ai même une assez jolie prairie; mes filles auront l'honneur de vous y conduire.

ANNA.

Non, il n'est pas nécessaire; mes cousines attendent la lecture de Peggy, nous irons bien seules. (*A Clarice.*) Ces intérieurs de chaumières ont toujours une odeur qui porte singulièrement à la tête : je n'ai en vérité aucunes dispositions pour les plaisirs de la campagne. Venez, ma chère Clarice.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

LADY DAWENPORT ET SES FILLES; LA MÈRE DAWSON ET SES FILLES.

LA MÈRE DAWSON.

Peggy, allez chercher votre petit livre bleu.

(Les ladies s'asseyent.)

PEGGY se place près de milady Dawenport, et fait une petite révérence avant de commencer.

Le testament d'un pauvre homme.

« Il y avait une fois un homme bien pauvre, qui était père de deux filles fort jolies. L'aînée s'appelait

Jenny, et Marthe était le nom de la cadette ; leur père fut attaqué d'une violente maladie et en mourut. Un moment avant d'expirer il les appela toutes deux et leur adressa ces paroles : « Mes chères filles, » vous allez bientôt vous trouver sur le vaste théâ- » tre du monde ; je ne serai plus auprès de vous » pour diriger votre conduite, et malheureusement, » le fruit de mon travail suffisant à peine à votre » existence, je n'ai rien à vous laisser ; mes conseils » seront votre seul héritage. Travaillez avec cou- » rage pour gagner votre vie ; car vous ne trou- » verez personne pour vous secourir. Vous, Jenny, » je vous connais laborieuse ; mais je suis plus » inquiet de ma chère Marthe : cependant, comme » vous m'aimez tendrement, j'ai l'espoir que mes » dernières paroles vous feront une grande impres- » sion. Soyez douces, vertueuses et industrieuses : » ces qualités dirigent l'esprit et le cœur des riches » et leur font connaître la véritable utilité de leurs » trésors ; elles consolent et soutiennent aussi les infortunés et leur procurent souvent un sort plus » heureux. Ne faites jamais une mauvaise action, » quand même on vous promettrait pour récom- » pense toutes les jouissances possibles. Il n'y a pas » de biens qui puissent vous rendre la paix que » procure une bonne conscience... » Jenny et Marthe reçurent en pleurant amèrement les derniers avis de leur vertueux père ; elles les suivirent fidèlement ; et, comme elles étaient fort jolies, elles fixèrent l'attention et l'estime des deux plus riches

négocians de la ville, qui les épousèrent à cause de leurs vertus; ce qui prouva que les dernières paroles de leur tendre père avaient pour elles été un véritable héritage. »

LADY DAWENPORT, *sévèrement.*

C'est parfaitement lu, ma chère Peggy; vous aurez la bonté et les vertus de ces aimables enfans, et je ne doute pas que votre sort ne soit aussi heureux.

SOPHIE.

Elle est charmante cette petite Peggy.

CAROLINE.

Recevez cette petite boîte, comme un gage d'amitié.

LADY DAWENPORT.

Vous élevez vos enfans d'une manière parfaite, ma chère Marie, et vous en aurez la juste récompense.

LA MÈRE DAWSON.

Vous donnez, milady, l'exemple de toutes les vertus; nous vous imitons autant qu'il est en notre pouvoir.

SCÈNE V.

LES MÊMES; ANNA, CLARICE.

ANNA.

Ce charmant jardin est impraticable; les ronces de la haie ont déchiré toute ma robe; la prairie est d'une humidité odieuse; et les sentiers sont si étroits, qu'on marche partout sur les bordures d'oseille ou d'épinard.

LA MÈRE DAWSON.

Ah! miss, les pauvres gens ont si peu de terre, qu'ils sont forcés de l'employer en entier : rien ici n'est fait pour le plaisir des yeux.

ANNA.

Je m'en aperçois très-bien, je vous assure.

LADY DAWENPORT, avec chaleur.

Vous auriez mieux fait de rester ici à entendre et à encourager, par votre présence, cette charmante enfant qui vient de lire avec une naïveté, une grâce parfaite; rien de ce qui intéresse les âmes sensibles ne peut-il avoir de charmes pour vous?

LA MÈRE DAWSON.

Si ces demoiselles voulaient accepter des siéges?

ANNA.

En vous remerciant, ma bonne; je ne m'assieds jamais.

LADY DAWENPORT.

Il vaut mieux abréger notre visite, ma chère amie; nous reviendrons dans quelque temps prendre du lait avec vous; mais aujourd'hui l'ennui désobligeant de mes nièces jette une teinte trop désagréable sur les plaisirs innocens que nous nous étions promis.

PEGGY, à Sophie, à demi-voix.

Vous n'aurez pas vos cousines avec vous, miss, quand vous reviendrez.

ANNA, prenant la parole.

Non, mon cher cœur, je vous en donne ma parole.

LADY DAWENPORT.

Adieu, bonne Marie; continuez à remplir tous les devoirs de votre état, et vous serez parfaitement heureuse.

(Elles embrassent Peggy et Molly, qui font de grandes révérences.)

CAROLINE.

Adieu, mes petits amours.

SOPHIE.

Embrassez-moi, ma chère Peggy.

CLARICE.

Et moi aussi, ma chère petite, quoique j'aie été privée du plaisir de vous entendre.

(Elle l'embrasse.)

ANNA.

Ah! que c'est touchant!

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

LA MERE DAWSON, PEGGY, MOLLY.

PEGGY.

Si ces belles ladies n'avaient pas été là, nous aurions eu bien plus de plaisir. N'est-ce pas, mère?

LA MÈRE DAWSON.

Oui, mes enfans, quand nos supérieurs sont hauts, dédaigneux, ils nous rendent fort malheureux, et n'obtiennent aucune amitié.

MOLLY.

Ah! pour de l'amitié, je crois que ces demoiselles seraient même désobligées de la nôtre.

LA MÈRE DAWSON.

Croyez qu'un jour elles sentiront qu'il est cruel de n'avoir celle de personne; et si elles ne changent pas, elles seront réduites à cette triste situation. J'ai bien vu que milady était très-mécontente d'elles, et les jeunes miss se parlaient bas et étaient toutes honteuses de l'impolitesse de la plus grande. Mais prenez le paquet de robes que vos charmantes protectrices vous ont apportées; nous allons les ranger

dans votre armoire, et vous aurez le plaisir de les voir et de les essayer.

PEGGY.

Ah! si les tabliers sont de mousseline brodée, comme je serai contente!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNA ET CLARICE.

ANNA.

Finissez, Clarice, vous m'ennuyez inutilement. Vos éternelles remontrances ne produiront aucun effet sur moi, et je finirai par me fâcher : croyez que je n'ai nulle envie de tomber dans le plat enthousiasme auquel vous vous livrez pour mesdemoiselles Dawenport. Comment vous passe-t-il par la tête d'admirer de petites provinciales, bouffies d'orgueil, exagérées dans toutes leurs idées, affectant une bienfaisance et une humanité puisées dans les vieux romans de la bibliothéque de ma tante, gauches à l'excès, et de plus fort impertinentes avec nous ? Mais enfin rappelez-vous ce que vous pensiez vous-même de cette famille lorsque nous étions à Londres, et même depuis votre séjour ici. Enfin ce n'est que depuis ce matin, qu'à mon grand étonnement je vous vois ainsi changée.

CLARICE.

Mes réflexions avaient précédé ce changement, je

vous assure. Je me livrais encore à la mauvaise habitude de se moquer des vertus que l'on ne possède pas;... j'en ai rougi, et ce seul retour sur moi-même a suffi pour me corriger; ma tante et mes cousines paraissent à mes yeux telles qu'elles sont véritablement. Je vois et j'admire en elles toutes les vertus; leur instruction, leurs talens prouvent la supériorité de leur éducation, et, sans être jalouse, je regretterai toujours d'avoir déjà perdu tant d'années précieuses, et de me voir si loin de leur pouvoir ressembler.

ANNA.

Vous êtes bien près d'être aussi ridicule qu'elles, je vous assure, et vous me paraissez très-disposée à égaler les modèles que vous avez choisis; mais si vous donnez dans de semblables travers, ne croyez pas que je veuille supporter de votre part ce que j'ai peine à soutenir ici pour quelques jours. D'éternelles leçons m'ennuient, je n'aime que ceux qui m'amusent et se prêtent à mes goûts. Ainsi, Clarice, cherchez ailleurs cette union qui faisait notre bonheur.

CLARICE, *s'approchant d'elle avec affection.*

Est-ce bien vous, ma chère Anna, qui me tenez un langage aussi sévère?

ANNA.

Oui, c'est moi, qui ai le courage de vous dire que la pédanterie m'obsède, que les pédantes me déplaisent souverainement, et que je chercherai dans Cé-

cilia Turnhill cette tendresse et ces complaisances que vous cessez d'avoir pour moi.

CLARICE.

Vous m'affligez, Anna; je ne croyais pas que de simples représentations dussent m'attirer des reproches aussi durs.

ANNA.

Attendez-vous à quelque chose de plus que de simples reproches. Croyez que je saurai me mettre à l'abri du déplaisir de trouver dans ma cadette un censeur importun. Vous connaissez mon pouvoir sur l'esprit de mon père : à son retour je le prierai de me prendre près de lui avec une gouvernante; je jouirai du monde et de ses agrémens, et vous pourrez, Clarice, vous livrer entièrement à l'étude et à la morale, en restant ici avec les modèles que vous y avez trouvés.

CLARICE.

Anna, je ne puis concevoir que votre humeur vous porte à de pareils procédés.... Vous m'affligez vivement.... Mais permettez-moi de vous dire que mon père, véritablement éclairé sur vos torts, ne vous laisserait pas abuser du pouvoir que son cœur vous donne. Vous dédaignez mes avis, mais craignez le juste mécontentement de ma tante : un seul mot d'elle peut développer votre caractère, et si je connais bien mon père, il saurait le réprimer.

ANNA.

Ces propos deviennent trop outrageans.

CLARICE, s'approchant d'elle pour chercher à la calmer.

Oubliez ce qui a pu vous déplaire dans des avis dictés par la seule tendresse.

ANNA, la repoussant.

Laissez-moi, vous dis-je, ou je sors à l'instant.

CLARICE, presqu'en larmes.

Qu'il est cruel d'être ainsi traitée par une sœur tendrement chérie!

SCÈNE II.

LES MÊMES; CAROLINE, SOPHIE.

CAROLINE.

Quel peut être le sujet d'une conversation aussi animée?

SOPHIE.

Vous pleurez, Clarice?

CAROLINE.

Auriez-vous quelques démêlés ensemble?

SOPHIE.

Ah! deux sœurs ne doivent pas un seul instant rompre la douce union qui doit régner entre elles.

ANNA.

Elle est pourtant bien rompue entre nous, je vous assure.

SOPHIE.

Que dites-vous, Anna? Ce débat serait trop affligeant, il faut le faire cesser promptement.

ANNA.

Vos sollicitations sont également vaines et déplacées.

CAROLINE.

Ma chère Clarice, je vous crois naturellement plus disposée à exprimer la première vos regrets sur la cause d'une querelle qui ne sera, j'espère, que passagère. Donnez-nous cette marque d'amitié. Jamais le moindre différent n'existe entre Sophie et moi. Ne nous laissez pas le chagrin de voir, pour la première fois de notre vie, deux sœurs qui cessent de s'aimer tendrement.

CLARICE.

Je suis en tout disposée à suivre vos avis, et dans cette circonstance mon cœur m'y porte bien naturellement. Mais Anna a eu la cruauté de me dire qu'elle n'avait plus aucune amitié pour moi.

SOPHIE.

Anna, ma chère amie, faites cesser la peine de cette pauvre Clarice, j'ose vous en conjurer. Vous avez, je le sais, en tout la supériorité sur moi; votre âge, votre expérience, l'habitude de vivre dans le monde, tout vous donne un avantage infini sur de jeunes filles élevées dans le sein d'une famille qu'elles n'ont jamais quittée; mais il n'est question ici que

de ces vertus douces et privées qui font le charme de la vie intérieure, et sur ce point notre bonheur est sans exemple. Nous concevons si peu que deux sœurs puissent se donner des chagrins mutuels, que dans ce moment les vôtres sont pour nous la peine la plus vive.

ANNA, à part.

Il faut bien que j'avoue qu'elle est modeste et touchante!.... (*Haut.*) Clarice a eu avec moi des procédés fort déplacés, et sur lesquels je ne veux pas m'expliquer; mais si elle est sincèrement affligée, je veux bien tout oublier.

CAROLINE, prenant Clarice par la main.

Venez, ma chère amie.

SOPHIE, à Anna.

Vous ne me refuserez pas d'embrasser Clarice?

ANNA, affectueusement.

Je n'ai rien à vous refuser.

(Elles s'embrassent.)

CLARICE.

Puissiez-vous, mes chères cousines, n'avoir jamais à resserrer des nœuds aussi doux!

SCÈNE III.

Les mêmes; LADY DAWENPORT.

LADY DAWENPORT.

Je vous croyais encore sur la terrasse, j'y suis descendue pour vous rejoindre; mais ayant appris que vous étiez toutes ici, je voulais vous consulter sur l'emploi de notre soirée.

CLARICE.

Tout ce qui vous conviendra, ma tante, et ce qui peut amuser mes cousines, est bien sûr de nous plaire.

LADY DAWENPORT.

Vous me charmez, mon aimable Clarice; et, pour la première fois, je vous vois disposée à partager volontiers nos occupations et nos plaisirs.

SCÈNE IV.

Les mêmes; BETSY.

BETSY.

Milady, je vous ai cherchée dans tout le château pour vous donner cette lettre.

ANNA.

Mais c'est la forme de celle que je vous ai confiée, Betsy.

BETSY.

C'est bien aussi la vôtre, miss. Milady m'avait donné l'ordre de recevoir vos lettres pour Londres, et de les lui remettre.

ANNA.

Vous m'avez assuré que le postillon était parti.

BETSY.

Oui, miss, j'ai dit vrai; mais je n'ai pas parlé de la lettre.

ANNA.

Quel détour astucieux! Aurais-je pu croire un enfant de votre âge capable d'une pareille impudence?

BETSY, *pleurant.*

Ai-je pu désobéir à milady? Et comment avez-vous le courage, miss, de me traiter aussi cruellement en sa présence?

LADY. DAWENPORT.

Cessez d'offenser, par des propos injurieux, une jeune personne élevée sous mes yeux, et qui n'a de sa vie éprouvé un mauvais traitement: elle a exécuté fidèlement un ordre qu'elle avait reçu de moi, et j'ai rempli, en le lui donnant, la volonté expresse de votre père. Mes filles, me dit-il en partant, vous communiqueront probablement les lettres qu'elles écriront à Londres; si elles manquaient à remplir ce devoir, je vous demande avec instance d'ordonner à vos gens de vous les remettre.... L'humeur que

vous venez de montrer est une preuve que vous redoutez beaucoup que je connaisse le contenu de celle-ci.

ANNA.

Moi, point du tout. Si vous trouvez quelque plaisir à lire des phrases innocentes qui n'expriment que mon attachement pour une de mes amies à Londres, vous pouvez vous satisfaire, en vous attendant cependant à ne trouver dans mon style rien qui mérite votre approbation.... L'amour-propre seul peut me faire désirer que cette lettre me soit rendue, et j'ose vous prier de vouloir bien me la remettre.

LADY DAWENPORT.

Je me plais, au contraire, à croire qu'elle vous méritera de justes complimens. Sortez, Betsy, et ne croyez avoir trahi aucun devoir en vous conformant à mes intentions.

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté BETSY.

LADY DAWENPORT.

Lisons donc ces phrases innocentes qui peignent, dites-vous, vos sentimens pour votre compagne chérie.

(Lady Dawenport parcourt la lettre à voix basse.)

ANNA, bas à Clarice pendant cet intervalle.

Je suis au désespoir.... L'extérieur sévère de ma

tante m'ôte jusqu'à la force d'insister pour empêcher cette cruelle lecture. Ah! Clarice, pourquoi ai-je rejeté vos avis!

LADY DAWENPORT, lisant.

« Comment te peindre, ma chère Cécilia, l'ennui mortel et le dépit que j'éprouve en me voyant enfermée pour huit mortels jours encore dans le vieux et triste château de mes pères, avec mes vertueuses cousines et ma respectable tante? Je te dirai peu de choses sur leur extérieur : elles ne sont nullement jolies; leur maintien, leur parure, leurs grâces, ont une analogie singulière avec tous les lords et les ladies Dawenport qui décorent les murailles du salon et de la salle à manger du château. Ma tante est grande, sèche et passablement laide, j'espère que nous la verrons un jour figurer dans la collection des tableaux dont je te parle avec un petit serin sur le doigt. C'est juste l'attitude spirituelle qui lui convient. (*Lady Dawenport souriant.*) Jamais il n'y eut de pédante plus parfaite et plus admirée dans son petit cercle de famille. Quand on a prononcé ici le nom de milady Dawenport, et ce qu'elle a dit, il semble qu'on ait cité une des plus belles lois du royaume.... La bonne femme voit que nous sommes très-au-dessus de ce sot enthousiasme; sa vanité en est blessée au point qu'elle nous traite avec beaucoup de hauteur, et ajoute par cette conduite à l'ennui mortel qui réside dans ce séjour. Nous aurions bien essayé, en reconnaissance de ses bons procédés, de développer

un peu les idées de nos chères cousines, de leur donner par nos récits le goût du monde et de ses plaisirs, et de leur faire jugei la sottise et la pédanterie de tous les beaux préceptes dont on les obsède, mais il n'y a pas moyen. » (*Lady Dawenport interrompant sa lecture.*) Le projet était fort honnête et fort louable assurément, mais à la vérité difficile à exécuter. « L'aînée de mes cousines me plairait assez. On vante ici son ingénuité que nous appellerions, avec plus de raison, de la franche niaiserie. Quant à la cadette, » (à vous, ma chère Sophie) « c'est une petite créature vaine, fière de son prétendu savoir, passablement gauche, complétement impertinente... Mon père a eu une cruelle idée en imaginant de nous envoyer ici; mais je me mettrai à l'abri d'un pareil désagrément pour l'avenir, en me plaignant amèrement de la réception de ma tante. Tu connais mon esprit et les moyens que je sais employer : je suis toujours sûre de le convaincre et de le décider, et je ne manquerai sûrement pas de réussir. » (Ceci est bien noir.) « Adieu, Cécilia; plains jusqu'à son retour à Londres ta fidèle et sincère amie.

» ANNA DAWENPORT. »

Il m'en coûte de lire ce nom au bas d'une semblable lettre.

CLARICE, se jetant aux pieds de lady Dawenport.

Donnez-nous une preuve de votre générosité, de la supériorité de votre esprit, en pardonnant à la malheureuse Anna.

LADY DAWENPORT.

Je ne me ferais pas prier un seul instant pour des injures qui me seraient personnelles. Mais toutes les bienséances, toutes les vertus sont outragées dans cette lettre, et, dans des cas aussi graves, un père seul a le droit de prononcer. Sa tendresse pour sa famille l'avait porté à laisser ici un courrier toujours prêt à partir pour Paris, si quelque événement survenait à une de ses filles. La maladie la plus sérieuse, la blessure la plus dangereuse, ne mériterait pas plus sa sollicitude paternelle que la découverte d'une pareille conduite, d'un semblable abandon de tous les principes, et je vais lui envoyer à l'instant cette preuve douloureuse de la perversité d'un être qui lui était si cher.

ANNA.

Ah! ma tante, si la confusion dont je suis pénétrée, si le repentir le plus sincère peuvent apaiser votre juste courroux, daignez m'écouter et vous laisser fléchir. Des conseils perfides, des louanges non méritées, une fausse idée sur l'esprit du monde ont dénaturé mon caractère. J'abjure mes erreurs; rendez-moi la vie en éloignant de mon esprit toutes les idées fausses et vicieuses qui s'y sont introduites. Mon cœur est encore digne de vos soins.... C'est ici, c'est dans cet asile qui renferme toutes les vertus, que je veux résider à l'avenir, et n'écrivez à mon père que pour lui exprimer ce vœu sincère. Vous avez formé mes cousines. Elles goûtent déjà le bon-

heur et les jouissances que procure une éducation précieuse. Il manque à votre gloire, ma tante, de réformer entièrement un caractère aussi blâmable que celui de la trop coupable Anna.

CLARICE.

Obtiendrons-nous un pareil bienfait ?

CAROLINE.

Faut-il joindre nos prières à celles de mes cousines ?

SOPHIE.

Maman, vous nous rendrez par ce bienfait des parentes que nous chérissons comme des sœurs, et vous ajouterez au bonheur de notre vie.

ANNA, *à ses cousines.*

Quoi ! vous me pardonnerez aussi généreusement ?

CAROLINE.

Nous voudrions adoucir jusqu'à l'amertume de vos regrets.

SOPHIE.

Maman, vous n'avez pas encore prononcé.

LADY DAWENPORT.

Croyez-vous que je puisse hésiter à me charger d'une tâche aussi intéressante pour mon cœur !

ANNA.

Ah, ma tante !

CLARICE.

Quel bonheur !

SOPHIE ET CAROLINE.

Ah, maman!

LADY DAWENPORT.

Le succès sera même moins difficile que vous ne l'imaginez, j'ose l'espérer..... Un repentir sincère est le premier pas vers la vertu.

FIN DE LA FAMILLE DAWENPORT.

CÉCILIA,

OU

LA PENSION DE LONDRES,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.	NOMS DES ÉLÈVES qui remplissaient les rôles.
MISTRESS TÉACHUM, maîtresse de la maison.	Mlle. . . . . . .
LADY ARABELLA RICHARD.	Olympe Coattarel.
LADY HAMILTON.	Émilie Beauharnais.
Pensionnaires.	
1re. CÉCILIA.	Adèle Auguié.
2e. LUTEY.	Rose Duvidal.
3e. EMMA.	Pauline Raymond.
4e. LAURA.	Siry Maury.
5e. MATILDA.	Caroline Gruson.
1re. petite. SALLY.	Annette Mackau.
2e. MOLLY.	Lise Lefèvre.
BETTY, fille du portier. . . .	Hortense Beauharnais.

CÉCILIA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALLY ET MOLLY jouant avec une poupée.

MOLLY, secouant sa poupée.

Allons donc, miss! quel maintien! Voulez-vous bien faire la révérence?

SALLY.

Achève donc de l'habiller avant de lui donner sa leçon de danse: nous n'en sommes qu'à la toilette.

MOLLY, posant un chapeau sur la tête de la poupée.

Tiens, la voilà coiffée, elle a une grâce parfaite; personne n'habille sa poupée avec plus de goût que moi.

SALLY.

Et moi, je la déshabille à merveille, c'est bien vite fait, je t'assure; chacun a son talent.

MOLLY.

Oui, tu es parfaite pour abîmer les tiennes en

moins de deux jours; si tu étais ma fille, je te gronderais bien pour cela, et je te dirais : Miss, je n'entends pas que vous détruisiez tout ce qu'on vous donne, je vous ordonne d'avoir soin de vos joujous, ou vous perdrez mes bontés; entendez-vous, miss?

SALLY.

Tais-toi donc, tu me fais peur avec tes singeries, tu prends le ton de cette méchante lady Arabella, qui fait verser tant de larmes à la pauvre Cécilia; sais-tu que tu l'imites à merveille; mais il ne fallait pas dire, si j'étais ta maman; car les mamans ne sont pas sévères et méchantes comme cela.

MOLLY.

Oh! oui, si la pauvre Cécilia avait la sienne, elle ne serait pas si à plaindre.

SALLY.

Lady Arabella lui donne pourtant bien des choses superbes, des bracelets, des boucles d'oreilles.

MOLLY.

Va, ce n'est pas cela qui rend heureuse. J'ai trouvé vingt fois Cécilia pleurant seule dans une allée du jardin; et moi, qui n'ai pas un seul bijou, je ris et je saute avec mon fourreau de toile et mon chapeau de paille.

SALLY.

Mais donne-moi donc la poupée, je veux à présent la faire déjeuner. (*Elle s'empare de la poupée et*

prend une praline.) Voyons, miss, aimez-vous les pralines? si vous ressembliez à votre petite maman, vous ne serreriez pas ainsi les lèvres.

MOLLY.

Finis donc avec tes belles phrases, tu ne sais pas non plus faire manger les poupées; je vais te montrer cela, donne-la-moi. *(Elle reprend la poupée et la praline.)* Allons, miss, point de cérémonies. *(Elle mange la praline.)* Elle est excellente, n'est-ce pas?

SALLY.

C'est le tour qui est excellent, espiègle; je m'en souviendrai, sois-en sûre. Mais qui vient nous déranger! Ah! c'est lady Arabella; mistress Téachum va être triste toute la journée; toutes les fois que cette méchante lady vient, elle lui donne du chagrin. Retirons-nous vite, elle a toujours quelque chose de désobligeant à dire.

SCÈNE II.

MISTRESS TÉACHUM, LADY ARABELLA.

MISTRESS TÉACHUM.

Oui, je vous le répète avec plaisir, milady, miss Cécilia est l'exemple de ma maison, et sera l'ornement de la société quand elle y paraîtra; loin d'avoir à l'exciter à aucun de ses devoirs, je ne crains que l'excès de son amour pour le travail.

LADY ARABELLA.

Il est bien juste qu'elle réponde à mes bontés; et sur ses talens, je m'en rapporte entièrement à vous; j'ai le projet d'en procurer à ma fille adoptive; c'est devenu presqu'une mode générale ; il faut bien s'y soumettre. Quant à moi, une fortune considérable m'a procuré dans le monde toutes les jouissances possibles sans avoir jamais eu la peine de me livrer à toutes ces études fatigantes. J'avais une gouvernante, mais pour m'accompagner lorsque je sortais; et quant aux maîtres, j'en étais quitte pour donner bien vite le cachet, ce qui terminait l'ennui de leurs leçons. J'avais réellement prévu que tout cela me serait inutile : la toilette, le spectacle, les visites et le jeu étaient bien assez pour remplir l'espace de ma journée; je me couchais excédée de fatigue; aurais-je eu le temps de travailler, de dessiner ou de jouer de quelques instrumens ?

MISTRESS TÉACHUM.

Si des événemens, milady, vous eussent livrée à la retraite et aux douceurs de la vie privée, peut-être auriez-vous regretté quelques-uns de ces talens.

LADY ARABELLA.

Oui, c'est aussi pour cela que je désire en donner à ma nièce; je compte bientôt me retirer de ce monde brillant qui a fait le charme de ma jeunesse; ce doit être actuellement l'occupation de ma nièce d'éloigner de moi l'ennui qui m'obsède, et de varier

un peu cette monotonie qui me suit; je vois d'après votre récit que je puis en espérer ce que j'ai le droit d'en attendre, et notre conversation se terminera sur ce point. Mais, dites-moi avec sincérité, obtenez-vous sa confiance, vous rend-elle dépositaire de ses petits secrets? Vous parle-t-elle de son attachement enfantin pour les lieux qui l'ont vue naître, de ses regrets sur la perte qu'elle a faite de ceux qu'elle appelle pompeusement les auteurs de ses jours, et qui ne méritent de sa part aucun tendre souvenir? Cette petite fille est, depuis quelque temps surtout, livrée à une mélancolie dont il faut la défaire. Sent-elle enfin tout le prix de mes bontés? Orpheline, ruinée par des parens dissipateurs et méprisables, sait-elle apprécier le bonheur de retrouver par mes soins et mon adoption une fortune brillante? La voyez-vous se livrer quelquefois à la gaieté et aux jeux de ses compagnes, et sortir d'un état de tristesse qui ferait le tourment de ma vie; car chez moi je veux que tout soit doux, soumis, mais animé, riant, spirituel; on m'a même conseillé de ne m'environner que d'objets faits pour me retirer de certaines dispositions vaporeuses qui sans cela influeraient sur ma santé.

MISTRESS TÉACHUM.

Cécilia, milady, est timide, silencieuse; je me croirais indiscrète d'établir nos conversations sur des objets qui peuvent émouvoir sa sensibilité: je la vois toujours pénétrée de vos bontés, et sans cher-

cher à exciter ses compagnes à des jeux bruyans, elle se livre volontiers aux amusemens de son âge.

LADY ARABELLA.

Ce portrait est, je crois, trop flatteur; votre enthousiasme pour Cécilia pourrait vous rendre trop indulgente. Défiez-vous de cette modestie affectée; les exemples de sa jeunesse ont dû être pernicieux, et, vous le savez, madame, ils influent plus qu'on ne le pense. Une mère coquette, écervelée, un père dissipateur, voilà ce qu'étaient ses parens. Une sensibilité généreuse, qui fait la base de mon caractère, me porte à laisser dans l'oubli les chagrins cruels qu'ils ont pu me donner; mais ils nourrissent en moi de justes craintes. Ne vous fiez donc pas, madame, à l'apparente candeur de cette jeune personne, surveillez toutes ses démarches; je vous le répète, elle est née d'une mère qui ne me laisse aucune tranquillité sur ses dispositions naturelles.

MISTRESS TÉACHUM.

Je ferai, milady, tout ce qui peut dépendre de moi pour vous satisfaire.

LADY ARABELLA.

Personne n'en a plus que vous les moyens; mais, je dois en convenir, ce n'est pas une chose très-aisée. Je suis sévère en principes, j'exige beaucoup de la part des autres, et, malgré ma bonté naturelle, je suis vive, emportée; et si j'avais à me plaindre de ma nièce, je la livrerais au malheur

que l'inconduite de ses parens lui a préparé. Oui, madame, vous voyez à quel point je la comble de bienfaits : une fois chassée de mon cœur, rien ne pourrait me toucher sur son compte; quand j'ai pris un parti, l'univers ne me ferait pas céder; c'est ce qu'on appelle, je crois, du caractère, et il faut en avoir.

MISTRESS TÉACHUM.

Après la définition que vous faites de cette qualité, milady, je n'en entreprendrai pas une autre.

LADY ARABELLA.

C'est m'obliger, car je n'aime pas les longues dissertations; adieu, madame. J'ai vu ma nièce dans son appartement et je vous laisse à vos occupations; je lui ai fait quelques réprimandes sur la simplicité de sa toilette; je la comble de présens dans tous les genres, il est juste qu'elle m'en fasse honneur.

MISTRESS TÉACHUM.

Sur ce point, j'obtiendrai peu de Cécilia, elle chérit la simplicité, et je vous avouerai qu'en cela elle sert parfaitement mes vues dans le plan d'éducation que j'ai adopté.

LADY ARABELLA.

C'est très-louable; mais les jours qu'elle vient me voir, je désire qu'elle soit parée de tous mes dons. Ce soir, par exemple, je viens la prendre pour la mener à un thé chez milady Baltimore : recommandez-lui le soin de sa parure.

MISTRESS TÉACHUM.

En sachant que c'est un moyen de vous plaire, elle s'y conformera, j'en suis sûre.

LADY ARABELLA.

Je compte en tout point, madame, sur vos soins, et surtout sur votre surveillance.

MISTRESS TÉACHUM, la reconduisant.

Daignez y compter.

SCÈNE III.

MISTRESS TÉACHUM seule.

Quel pénible entretien ! Je me voyais au moment où les vrais sentimens ne peuvent plus être contenus, et ma patience était à son terme : cependant, quelle que soit ma confiance dans les bonnes qualités de Cécilia, les craintes de lady Arabella jettent malgré moi quelques inquiétudes dans mon esprit. Mais il faut les en chasser, c'est accorder trop d'empire aux propos envenimés des méchans, que de permettre qu'ils altèrent l'estime que l'on doit à l'innocence et à la vertu.

SCÈNE IV.

MISTRESS TÉACHUM, CÉCILIA.

CÉCILIA.

Je croyais ma tante près de vous, madame, et j'espérais jouir du bonheur de la voir encore quelques instans.

MISTRESS TÉACHUM.

Elle vient de sortir. Mais je vous sais gré, ma chère Cécilia, du sentiment que vous me faites connaître pour lady Arabella : je craignais que votre reconnaissance n'égalât pas l'étendue de ses bienfaits.

CÉCILIA.

Croyez que j'en suis pénétrée, et ma tante fait encore plus pour moi que tout ce que vous êtes à portée de pouvoir juger. J'exprime mal ce que je sens, et je pourrais même peindre d'une manière plus touchante les biens inexprimables que je lui dois, s'il m'était permis de m'expliquer plus ouvertement.

MISTRESS TÉACHUM.

Vous me charmez, Cécilia ; la reconnaissance est une qualité de plus qui ne me surprend pas en vous. Et comment s'en étonner ? Les vertus forment généralement une chaîne parfaite, et dans le contraste affligeant du vice on peut faire la même re-

marque. Votre tante, en m'entretenant beaucoup de sa tendresse pour vous, a pourtant, par certaines différences d'opinions, été presqu'au moment de se fâcher avec moi; nous nous sommes, malgré cela, séparées en amies: il est si aisé de contenir ce que l'on pourrait répondre de désobligeant!...

CÉCILIA, *avec beaucoup d'émotion.*

Oh! oui, bien plus que de réprimer les sentimens du cœur.

MISTRESS TÉACHUM.

Les sentimens du cœur! Cécilia, que signifie cette exclamation? Elle exprime par un mouvement involontaire une contrainte que vous ne devriez pas connaître. Est-il quelque sentiment du cœur qu'à votre âge vous soyez forcée de tenir secret? Et l'amitié n'autorise-t-elle pas une confiance qui a toujours sa douceur et souvent son utilité?

CÉCILIA.

Il est des devoirs qui imposent le silence; mais dans les choses où je ne puis venir puiser auprès de vous des conseils salutaires, vos préceptes, votre morale pure et douce, sont au moins des guides qui ne m'abandonneront jamais.

MISTRESS TÉACHUM.

Vous êtes obligeante, Cécilia, mais pas assez confiante; le temps vous amènera à connaître le prix d'une amie telle que moi. Il ne faut pas hâter les épanchemens qui ne doivent être dus qu'à

une confiance entière; je reviendrai sur cette conversation, je dois vous en prévenir. Occupez-vous de vos devoirs, et songez à être prête pour l'heure où milady viendra vous chercher.

(Elle l'embrasse.)

CÉCILIA.

Oh! madame, ce thé, chez lady Baltimore, commence très-tard, et j'ai la journée entière à ma disposition avant d'avoir à m'occuper de ma toilette.

SCÈNE V.

CÉCILIA seule.

Quelle imprudence je viens de commettre! Le silence seul peut la réparer, un mot de plus engageait une conversation qui m'aurait embarrassée. Mais comment mistress Téachum a-t-elle fait attention à une exclamation qui m'avait paru n'avoir aucun sens? D'où peut venir cette méfiance dans une personne aussi bonne? Me croirait-elle capable de me livrer à tout autre sentiment qu'à l'attachement légitime qui occupe en entier mon âme!... O ma mère! ce nom si doux à prononcer non-seulement ne doit pas sortir de mes lèvres, mais l'élan d'un cœur uniquement occupé de toi vient à l'instant de m'exposer à compromettre ce que j'ai de plus cher au monde.

SCÈNE VI.

CÉCILIA, BETTY.

BETTY.

Vous êtes seule, miss? Ah! quel bonheur!.... J'ai de si jolies choses à vous dire!

CÉCILIA.

Ma robe est vendue,.... j'en suis sûre;..... je le vois à ton air joyeux.

BETTY.

Et vendue comme nous le désirions, et comme nous ne l'espérions pas..... Tenez, miss, une, deux, trois, quatre guinées, toutes neuves, encore, c'est joli cela.....

CÉCILIA.

Ah! quel bonheur! que cet or, dont je me soucie si peu ordinairement, va me procurer de jouissance!

BETTY.

C'est une bien aimable lady qui l'a achetée. Si votre chère tante était aussi polie, ce serait un plaisir d'aller chez elle; mais encore faut-il que je vous conte comment tout cela s'est passé...... V'là que je suis arrivée chez miss Jenny, femme de chambre de cette lady, et qui était la bonne amie de ma pauvre mère; je lui ai montré votre ouvrage

en la priant en grâce de le faire voir à sa maîtresse pour l'engager à l'acheter. Venez, m'a-t-elle dit tout de suite, milady n'est pas fière, elle sera bien aise de vous voir; elle aimait bien votre maman. J'ai suivi miss Jenny, et j'ai passé dans des antichambres où il y avait tout plein de grands domestiques qui me regardaient avec de si vilaines mines que j'avais presque peur..... et puis j'ai traversé de beaux salons tout dorés.

CÉCILIA.

Ah! ma petite Betty, fais-moi grâce du récit des appartemens.... J'ai tant de choses à te demander, et nous avons si peu de temps à nous!

BETTY.

Eh bien! je suis entrée chez milady qui était à écrire; j'ai fait de belles révérences, et miss Jenny lui a dit que j'avais une mousseline brodée à vendre. J'ai déployé ma mousseline bien au jour, et milady a commencé à dire en la regardant : Je n'en ai pas besoin... V'là que mon cœur s'est serré; et puis elle a ajouté : Cependant j'ai tant de jeunes nièces, que je trouverai bien à la placer. V'là que j'ai été si aise, que j'ai pensé en sauter de joie. C'est brodé par les fées, a dit milady, regardant la mousseline et prenant sa bourse. Ah! lui ai-je répondu en rougissant, c'est plutôt l'ouvrage d'un ange.... La brodeuse est de vos amies, ma petite, à ce que je vois, m'a dit milady en me frappant doucement sur la joue. Oh! oui, bien mon amie,

ai-je répondu, et puis j'ai fait encore une révérence et je suis allée tout en courant chez votre chère maman.

CÉCILIA.

Quoi! tu as trouvé le temps d'aller chez ma mère, et tu ne me le dis pas en premier! tu l'as vue, tu as joui de ce bonheur que je désire avec tant d'impatience et que je n'ai pu encore me procurer! Qu'a-t-elle dit, en sachant que ce soir, peut-être, grâce à ta courageuse amitié, je pourrai passer quelques instans entre ses bras?

BETTY.

Elle a levé au ciel ses beaux yeux pleins de larmes, et sur-le-champ s'est mise à écrire cette petite lettre.

CÉCILIA.

Mais donne donc cette lettre; je ne sais comment te remercier de tes soins, et tu me mets presque dans le cas de te gronder, petite méchante.

BETTY.

Eh bien, la voilà! patience!

(Elle lui donne la lettre.)

CÉCILIA la baise, la décachète et lit.

« Quoi! ce soir, ma Cécilia, après deux ans de la plus cruelle absence, je pourrai vous serrer dans mes bras, vous presser contre ce cœur qui n'est rempli que de votre image? Que votre tendresse ne vous égare pas, ô ma Cécilia! évitez les im-

prudences. Si votre tante venait à découvrir cette entrevue et même mon existence, tout serait perdu. Adieu, les minutes vont me paraître des siècles jusqu'à celle qui fera mon bonheur. » Quelle touchante lettre! Et tout est-il préparé pour notre entrevue?

BETTY.

Parfaitement. Mon père m'a permis de recevoir la visite d'une femme que je lui ai dit être une des maîtresses de l'école où j'apprenais à lire.

CÉCILIA.

Ah! très-bien.

BETTY.

Oui, très-bien; mais si ma maîtresse vient à savoir que je suis sortie sans sa permission, que deviendrai-je?

CÉCILIA.

Ah! ne me parle pas des dangers auxquels ton amitié t'expose, tu troublerais en un instant toute ma joie.

BETTY.

Je veux aussi en chasser l'idée; je n'écoute que mon cœur; il me dit que je fais une bonne action, que je sers la plus aimable des jeunes personnes, la plus tendre fille; que sa vertu mérite qu'on se sacrifie pour l'obliger; mais ma raison me dit qu'un mystère est toujours blâmable, que j'agis contre les ordres justes et sévères de ma maî-

tresse qui a défendu si expressément toutes les relations hors de la maison; et puis quand j'ai bien écouté ma raison, voilà que vos larmes, vos prières et mon cœur me font oublier tout ce qu'elle m'a dit; mais enfin, miss, dans tout ceci il n'y a de mal que le mystère; pourquoi ne prendriez-vous pas mistress Téachum pour confidente?

CÉCILIA.

Crois que si le plus grand danger n'accompagnait pas cette démarche, il y a long-temps qu'elle serait dépositaire de tous mes secrets, et je t'avoue, ma chère Betty, que la nécessité la plus absolue a pu seule me déterminer à te mettre dans cette confidence. Mistress Téachum serait plus gênée que toi relativement à ma tante; elle pourrait craindre son caractère emporté, son influence dans la société; je compromettrais trop d'intérêts qui me sont chers; j'exposerais mon intéressante maîtresse à se mêler d'affaires de famille fort tristes et qui troubleraient peut-être sa tranquillité; et ma mère,.... je frémis quand j'y pense!.... ma mère ne doit sa liberté qu'à l'entière et heureuse persuasion dans laquelle est ma tante qu'elle a cessé d'exister il y a deux ans. Si jamais elle découvrait qu'elle a été trompée; elle pourrait faire languir ma pauvre mère dans les prisons pour une somme immense qu'elle lui doit, et que jamais elle ne pourra lui payer.

BETTY.

Quoi! cette lady Arabella pourrait-elle être assez méchante....?

CÉCILIA.

Hélas! sa haine pour ma mère et la violence de son caractère m'autorisent malheureusement à le craindre. Ma mère n'a pu se dérober aux poursuites de ma tante que par la bonté touchante d'une de ses anciennes fermières qui, pendant deux années, l'a soustraite à toutes les recherches en la faisant subsister; depuis deux mois, la mort lui a enlevé cette généreuse amie, et elle a risqué, sous un nom supposé, de venir exister près de l'être qui peut seul dans le monde l'attacher à la vie.

BETTY.

Ah, mon Dieu! comme c'est touchant! qui ne serait attendri d'un pareil récit? Eh bien, voilà que mon cœur ne sera plus du tout tourmenté par ma raison. A toutes les heures, à tous les instans de la journée, je serai prête à vous aider à remplir des devoirs aussi tendres, aussi sacrés.

CÉCILIA.

Dis plutôt que ton cœur peut agir d'accord avec les principes les plus purs. Est-il rien de plus naturel que de remplir ses devoirs envers une mère tendre et vertueuse, succombant sous le poids de ses malheurs? Est-il rien de plus généreux, de plus louable, que les secours que tu veux bien me donner, dans l'impossibilité où je suis de veiller moi-même à tous les engagemens que m'imposent la nature et l'honneur? L'infortune, ma chère Betty,

m'a appris à réfléchir bien jeune; et si je ne savais pas que ta digne maîtresse applaudirait à toutes mes démarches, s'il m'était permis de les lui communiquer, je ne m'en permettrais pas une seule.

BETTY.

Vous me rassurez entièrement, miss. Mais dites-moi un peu par quel hasard lady Arabella, en persécutant ainsi votre intéressante mère, se plaît-elle à vous faire un si beau sort, à vous donner tant de bijoux précieux?

CÉCILIA.

Les préjugés établis dans le monde font que ma tante regarde comme un devoir indispensable d'élever son héritière d'une manière analogue à sa naissance, et de l'orner de tout l'éclat qui accompagne la richesse.

BETTY.

C'est encore bien heureux qu'elle ait de semblables préjugés, car, si elle ne consultait que son cœur, vous seriez, je crois, fort à plaindre. Je sens, miss, que je vais me rendre bien importune à force de réflexions; mais pourquoi m'obliger tous les matins, au lever du soleil, à vous éveiller pour vous mettre à votre métier dans le désir de hâter votre ouvrage? Ne craignez-vous pas qu'une pareille occupation n'altère votre santé, et l'argent que lady Arabella vous donne ne suffirait-il pas pour faire exister votre respectable maman?

CÉCILIA.

Non, Betty ; ma tante fournissant très-généreusement à tous mes besoins, la pension qu'elle veut bien me faire pour ce qu'elle appelle l'argent de ma poche, quoique très-honnête, serait insuffisante pour procurer à ma mère toutes les douceurs de la vie, si je n'avais eu l'heureuse idée de la doubler au moins par le travail de mes mains.

BETTY, *lui baisant tendrement la main.*

Ah ! permettez-moi ce transport, miss, je vous admire autant que je vous aime.

CÉCILIA.

Finis, ma Betty, tu mets trop de prix à l'action la plus simple. Mais retourne chez ton père ; et à l'instant où ma mère paraîtra, songe à venir m'avertir ; je descendrai avec toi sous les grandes allées de la cour.

SCÈNE VII.

CÉCILIA *seule.*

Je vais donc revoir ces traits si chers ! j'entendrai ce son de voix si doux, qui tant de fois a fait le charme de mon enfance, et a placé dans mon cœur des sentimens qu'une mère tendre a bien le droit d'y retrouver ! Comment pourrai-je contenir mes transports ?

(Cécilia veut placer les guinées et la lettre dans la même poche, et laisse tomber la lettre.)

SCÈNE VIII.

CÉCILIA, SALLY ET BETTY entrant en courant.

SALLY.

Ah ! miss, la récréation vient de sonner, et vous ne songez pas à votre toilette. Lady Arabella viendra vous prendre ; si vous n'êtes pas prête elle vous grondera, et cela nous ferait bien de la peine, je vous assure.

CÉCILIA, l'embrassant.

Vous êtes charmante, ma petite Sally ; votre bon cœur me charme, et votre amitié me touche infiniment.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

SALLY ET MOLLY.

SALLY.

Comme elle est aimable, Cécilia ! que je serais heureuse de lui ressembler quand je serai grande !

MOLLY.

Oh ! tu as bien des choses à faire pour cela : d'abord, il ne faut plus être si méchante, si emportée.

SALLY.

Oui !.... et toi, il ne faut pas être si espiègle, si

rusée, si étourdie. Tiens, regarde encore, tu viens de laisser tomber la lettre que ton papa t'a écrite, et qu'il t'avait tant recommandé de conserver.

MOLLY.

Ah, mon Dieu, non ; elle est dans mon écritoire, j'en suis sûre.

SALLY.

C'est donc à quelqu'une de nos compagnes : voyons. (*Elle ramasse la lettre.*) Ah ! la belle écriture ! (*Elle lit.*) P.o.u.r.... m.i.s.s.

MOLLY.

Finis donc, tu m'impatientes ; veux-tu bien lire !

SALLY.

Mais, au moins, on donne aux gens le temps de lire couramment....

MOLLY.

C'est quand ils épellent comme toi qu'il leur faut beaucoup de temps : donne-moi cela. (*Elle prend la lettre.*) Pour miss Cécilia.

SALLY.

Mets-la dans ta poche ; il faut la lui rendre.

MOLLY.

Oui ; mais laisse-moi voir, tu vas juger comme je lis bien l'écriture.

SALLY.

Ah ! ce n'est pas bien d'être curieuse. Il faut la rendre, mais sans la lire.

(Elle veut prendre la lettre.)

MOLLY.

Finis donc, finis donc : seulement les deux premières lignes.

SALLY.

Non, je ne le veux pas; c'est très-mal.

(Elle veut lui arracher la lettre.)

SCÈNE X.

SALLY, MOLLY, MISTRESS TÉACHUM.

MISTRESS TÉACHUM.

Quel est le sujet de ce débat, Sally? Ne pouvez-vous être avec votre amie sans avoir quelque querelle?

SALLY.

Oh! pour cette fois, ce n'est pas moi qui ai tort, madame, je vous assure; elle veut absolument lire une lettre qui ne lui appartient pas.

MISTRESS TÉACHUM

Vous ne lui en avez donc pas donné la permission?

SALLY.

Mais je ne puis la donner; elle n'est pas pour moi, non plus.

MISTRESS TÉACHUM.

A qui donc est-elle adressée?

SALLY.

A Cécilia.

MISTRESS TÉACHUM, à Molly.

Molly, remettez-la-moi.

SALLY.

Là, c'est bien fait.

MISTRESS TÉACHUM.

Allez toutes deux rejoindre vos compagnes dans le bosquet, jouez de bon cœur, vous reviendrez pour l'heure du travail avec la même disposition.

SALLY.

Oh! oui, madame.

SCÈNE XI.

MISTRESS TÉACHUM seule.

Voyons un peu cette lettre que le hasard fait tomber entre mes mains; il est de mon devoir d'en prendre connaissance et de fixer, par ce moyen, l'opinion favorable que j'ai de l'intéressante Cécilia. (*Elle regarde l'adresse.*) Ce n'est pas l'écriture de milady, car à peine on peut la lire, et ce caractère est parfait; de qui ce pourrait-il être? (*Elle lit.*) O ciel! quelles expressions passionnées!.... l'espérance, la certitude de la voir!.... Ah! Cécilia, si votre visage intéressant et modeste, si votre maintien noble et décent ne sont pas accompagnés d'un cœur innocent et pur.... combien je me serais trom-

pée, et que mon âme en serait peinée! L'explication que cette cruelle découverte exige a besoin d'être conduite avec prudence.... Ménageons encore celle qu'il serait si douloureux de trouver coupable!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

EMMA, LAURA, MATILDA.

EMMA, entrant la première.

Venez ici, mes chères amies, l'ombrage y est délicieux ; nous pouvons nous y reposer agréablement.

LAURA.

J'en ai besoin : j'ai tant couru, que je suis excédée, je me suis obstinée à poursuivre un beau papillon bleu, il m'a menée d'allée en allée, et j'ai été forcée de reconnaître que ses ailes sont encore meilleures que mes jambes.

EMMA.

Je l'aurais bien jugé, moi, avant de commencer la course. Asseyons-nous ici : Matilda nous contera quelque jolie histoire.

(Matilda s'asseyant avec les autres. Laura s'assied la dernière.)

MATILDA.

Volontiers. Voulez-vous que je continue le conte allégorique de la bonté et de la beauté ?

LAURA.

Oh! non, il y a trop de morale dans celui-là, il ressemble à une leçon de mistress Téachum : dis-nous quelque histoire de voleur, de caverne, quelque chose qui fasse bien peur; il n'y a rien que j'aime autant que cela.

SCÈNE II.

EMMA, LAURA, MATILDA, SALLY ET MOLLY.

LAURA.

Que venez-vous faire ici, mesdemoiselles? nous ne faisons pas société avec les petites de votre âge.

MOLLY.

Nous avons vu que vous étiez assises sous le berceau, et j'ai pensé que vous alliez dire de jolies histoires comme hier; je les aime à la folie, et j'ai quitté ma raquette pour venir vous écouter.

LAURA.

Vous pouvez y retourner.

SALLY.

Comme on est fière d'avoir cinq ou six années de plus!

EMMA.

Vous aurez votre tour mon cœur, quand elle en

aura cinq ou six de trop: restez près de moi, je vous prends sous ma protection.

LAURA.

Ah! son bonheur est toujours de faire la petite maman.

MATILDA.

Enfin, voulez-vous écouter la suite de mon conte?

TOUTES TROIS.

Volontiers.

MATILDA.

Vous savez que cette fée si laide répandait autour d'elle, par son extrême bonté, le bonheur, le plaisir et la joie; la difformité de ses traits était si amplement compensée par les qualités de son cœur, elle inspirait tant de confiance, elle obtenait une amitié si tendre et si sincère de tous les êtres supérieurs, tels que les génies et les fées, et de tous les simples mortels qui composaient sa cour, que l'on finissait même par trouver une sorte d'agrément dans ses traits même les plus hideux; ses yeux caves et ombragés sous un sourcil épais étaient si doux, son regard si franc et en même temps si spirituel!...

SCÈNE III.

LES MÊMES; LUCY arrivant avec un air empressé.

LUCY.

Vous ignorez sans doute ce qui se passe dans la maison.

EMMA.

Nous n'en sommes pas curieuses, je t'assure, et tu viens nous interrompre au milieu d'un conte qui nous intéresse.

LUCY.

C'est pourtant bien sérieux et bien important: devinez quelle est la pensionnaire qui vient à l'instant de recevoir l'ordre sévère de rester dans sa chambre sans communiquer avec personne, et contre laquelle mistress Téachum paraît sérieusement courroucée.

MATILDA.

Est-ce un enfant?

LUCY.

Non; une personne fort raisonnable, le modèle, l'exemple, le phénix de la maison, Cécilia enfin.

LAURA.

Si cela pouvait diminuer un peu l'enthousiasme de mistress Téachum, qui me la cite sans cesse comme un être parfait, je serais quitte de cette éternelle comparaison qui m'ennuie bien souvent.

SALLY.

Vous voyez que les grandes demoiselles sont aussi en pénitence quelquefois.

MOLLY.

Cela les rendra plus indulgentes.

MATILDA.

Comment Cécilia peut-elle mériter un traitement aussi sévère ?

EMMA.

Ce qui m'inquiète dans cet événement, c'est la justice bien réelle de notre maîtresse ; il faut qu'elle ait quelque tort grave, et j'en suis vivement affectée.

LUCY.

Voici Betty ; si elle veut être sincère, elle peut nous mettre au fait.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; BETTY.

LUCY.

Qu'est-il arrivé à Cécilia, Betty, pour être confinée dans son appartement ?

LAURA.

Ma petite Betty, dites-nous ce que vous en savez.

MATILDA.

Vous pleurez, Betty ; l'événement est donc sérieux ?

BETTY, s'essuyant les yeux.

Très-sérieux... Mais croyez qu'il ne fait qu'honneur à miss Cécilia.

EMMA.

Oh! je n'en doute nullement. Mais parlez, Betty.

MATILDA.

Ne nous laissez pas dans cette inquiétude.

MOLLY.

Racontez-nous ce qui est arrivé.

SALLY.

Je vous en prie, Betty.

LAURA.

Oui, puisque c'est à la gloire de miss Cécilia.

LUCY.

Vous nous désolez, Betty.

BETTY.

Je ne puis pourtant vous satisfaire, et si je ne suis pas faite pour vous donner des leçons, je vous ferai voir au moins que l'on garde les secrets qui nous sont confiés.

LAURA.

Ah! des secrets! Je ne connais rien de plus cruel, parce qu'on se casse la tête pour deviner des choses qui souvent n'en valent pas la peine.

BETTY.

Il n'y a qu'à ne pas chercher à savoir ceux des autres.

LAURA.

C'est bien aisé, cela, Betty; mais quand on est curieuse?

BETTY.

Eh bien! miss, il faut s'en corriger.

SCÈNE V.

LES MÊMES; MISTRESS TÉACHUM.

MISTRESS TÉACHUM.

Mes chères amies, je désire être seule dans ce berceau; retirez-vous, et retournez à vos études. *(Les jeunes personnes se retirent en faisant la révérence, Betty se trouve la dernière.)* Restez ici, Betty, j'ai plusieurs choses à vous dire.

SCÈNE VI.

MISTRESS TÉACHUM, BETTY.

MISTRESS TÉACHUM, lui montrant la lettre adressée à Cécilia.

Betty, avez-vous connaissance de cette lettre?

BETTY.

Je ne saurais mentir; oui, madame.

MISTRESS TÉACHUM.

A-t-elle été remise à Cécilia? en a-t-elle fait la lecture?

BETTY.

Oui, madame; remise par moi, et lue avec transport par Cécilia.

MISTRESS TÉACHUM.

Avec transport ! Betty.... Vous conservez votre air de candeur pour exprimer des sentimens aussi condamnables.

BETTY.

Ah ! croyez qu'il n'en exista jamais de plus intéressans.

MISTRESS TÉACHUM.

Vous n'êtes pas dans l'âge où l'on peut juger ceux que l'honneur réprouve.

BETTY.

Ah ! madame, ces sentimens ne seraient sûrement pas connus de Cécilia.

MISTRESS TÉACHUM.

Mais enfin, comment osez-vous remettre une lettre à mon insu? Vous jugez à quel point je réprime en ce moment mon mécontentement; mais vous sentez que vous ne devez plus rester chez moi; votre malheureux père en mourra de douleur. Est-ce là, Betty, le fruit de mes soins et de mes préceptes? est-ce là ce que je devais attendre d'un cœur formé pour la vertu?

BETTY

Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai consulté que les principes que je dois à vos bontés.

MISTRESS TÉACHUM.

Vous vous les expliquez, je crois, très-mal; mais enfin, de qui teniez-vous cette lettre?

BETTY.

D'un être bien intéressant et bien infortuné.

MISTRESS TÉACHUM.

Je ne vous demande pas de détails sur ses qualités, il faut absolument me faire connaître son nom.

BETTY.

Non, jamais, madame; et si je pouvais vous consulter sur ce point sans trahir le secret qui m'est confié, vous me diriez de le garder même au péril de ma vie : j'ai bien retenu tout ce que vous m'avez dit sur la discrétion.

MISTRESS TÉACHUM.

Et parfaitement oublié ce qui concerne la soumission et l'obéissance, car vous ne pouvez ignorer les ordres qui vous étaient donnés.

BETTY.

Ah! de ce côté, je suis coupable en effet, et je me jette à vos pieds pour implorer votre indulgence; mais un jour vous plaindrez la pauvre Betty de s'être trouvée dans la nécessité de choisir entre des devoirs qui lui sont également chers.

MISTRESS TÉACHUM.

Rien ne peut vous excuser, Betty, et l'aveu sincère de la vérité m'est absolument nécessaire.

BETTY.

Qu'il m'en coûte de vous refuser, madame, vous à qui je dois tant d'attachement et de reconnaissance! mais rien au monde ne me ferait manquer à la pa-

role que j'ai donnée à miss Cécilia, à moins qu'elle ne m'en dégage.

MISTRESS TÉACHUM.

Faites-la descendre ici, ce lieu retiré me convient plus qu'un autre pour une explication qui m'afflige infiniment et qui doit être ignorée.

BETTY.

J'y vole.

SCÈNE VII.

MISTRESS TÉACHUM seule.

Je désire et je redoute d'être entièrement éclairée sur ce mystère ; je commence cependant à espérer, par les réponses ingénues de Betty, que cette correspondance tient à un attachement fait pour des cœurs aussi purs et aussi innocens. Qu'il m'en coûterait d'être forcée de les trouver criminelles! L'une et l'autre m'ont semblé jusqu'à ce jour réunir toutes les qualités que l'on peut souhaiter à la jeunesse la plus intéressante.

SCÈNE VIII.

MISTRESS TÉACHUM, CÉCILIA.

CÉCILIA, se précipitant aux genoux de mistress Téachum.

Suis-je assez infortunée pour avoir mérité votre

mécontentement? Ah! madame, qu'il m'en a coûté jusqu'à ce jour de garder avec vous le silence sur tous les malheurs qui accablent ma jeunesse!

MISTRESS TÉACHUM.

Relevez-vous, Cécilia, et, par un aveu sincère, tirez-moi du doute affreux où me livre une correspondance secrète que cette lettre m'a fait découvrir.

CÉCILIA.

Un seul mot me fera paraître aussi innocente, aussi pure que l'est le fond de mon cœur; un seul mot aussi va compromettre l'existence et le repos de l'être qui m'est le plus cher au monde. Que cette situation est déchirante! Faut-il cesser de conserver votre estime et votre touchante amitié? Faut-il vous communiquer un secret qui peut aussi troubler la tranquillité dont vous jouissez?

MISTRESS TÉACHUM.

Quel est donc le degré de confiance que je suis parvenue à vous inspirer, Cécilia? Ce que vous avez osé confier à une jeune personne de l'âge de Betty, craignez-vous de le communiquer à une amie tendre et réfléchie?

CÉCILIA.

La crainte de vous compromettre par ma confidence, madame, a pu seule me décider à me priver des secours que j'aurais puisés dans vos conseils, et l'heureuse Betty n'ayant de juge que vous, j'étais bien sûre que votre sensibilité et votre cœur généreux

la mettraient à l'abri de tout danger, et qu'elle ne pouvait craindre votre courroux pour une action digne d'obtenir votre suffrage.

MISTRESS TÉACHUM.

Pourquoi donc hésiter à me confier vos secrets? Pourquoi me mettre dans la douloureuse position de blâmer vos démarches mystérieuses? Si le motif en est louable, osez compter sur le cœur d'une amie. Rien ne m'enpêchera de vous servir, Cécilia, si cela est en mon pouvoir. Rassurez-vous, osez vous expliquer avec sincérité : ce que vous m'avez dit redouble mon impatience et ma curiosité.

CÉCILIA.

Eh bien! madame, cette lettre que j'ai baignée ce matin de mes larmes, cette lettre est écrite par la mère infortunée de votre Cécilia, réfugiée dans un asile modeste, voisin de votre demeure, et craignant d'y être découverte par une ennemie puissante qui l'enlèverait pour jamais à mes soins et à ma tendresse.

MISTRESS TÉACHUM, *sérieusement.*

Cécilia, lady Arabella m'a souvent dit que vous étiez orpheline.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; BETTY ET LADY HAMILTON qui a entendu les dernières paroles.

LADY HAMILTON.

Non, madame, elle ne l'est point. Vous voyez en moi la plus tendre des mères comme elle est la plus vertueuse des filles.

CÉCILIA, se retournant au son de voix de sa mère, et se précipitant dans ses bras.

O ma mère! est-ce bien dans vos bras que se trouve en ce moment l'heureuse Cécilia?

MISTRESS TÉACHUM.

Sa mère! Quel air à la fois digne et touchant!

CÉCILIA.

Oui, c'est une mère chérie et digne de l'être par ses vertus et ses malheurs. Jugez, madame, quel doit être l'état affreux de mon âme : je trouve à la fois, en ma tante, une bienfaitrice constante et généreuse, et l'ennemie déclarée de celle à qui je dois une vie que je suis prête à lui sacrifier. Si elle vient à découvrir et son existence et notre rapprochement, privée de ses bontés, je vais perdre les avantages d'une éducation à laquelle j'attache plus de prix qu'à toutes ses richesses. Mes talens perfectionnés auraient été ma possession la plus précieuse, puisqu'ils au-



raient suffi à faire exister une mère aussi respectable. Mais si notre secret est découvert!.... si jeune encore, privée des secours de ma tante, comment pourrai-je acquitter envers ma mère tout ce que je lui dois?

MISTRESS TÉACHUM.

N'ayez aucune inquiétude, ma chère Cécilia : ou nous fléchirons lady Arabella, ou ma maison sera pour vous un asile au moins consolant; rien ne pourra me faire renoncer au bonheur de vous garder près de moi.

CÉCILIA.

Je suis pénétrée de vos bontés; mais combien je redoute l'arrivée de ma tante; ce moment me paraît devoir être le dernier de ma vie.

LADY HAMILTON.

Que la perte de la fortune entraîne à sa suite de peines amères! En un instant, tout ce qui vous environne change d'aspect et laisse les infortunés livrés à l'abandon et au mépris.

MISTRESS TÉACHUM. *Elle la fait asseoir sur le banc de gazon.*

Le mépris n'est point fait pour la vertu; dites plutôt qu'on est délaissé par un monde frivole et méprisable qui ne mérite pas de véritables regrets; mais enfin, madame, la haine de lady Arabella a-t-elle quelque motif qui doive laisser dans son cœur des ressentimens implacables?

LADY HAMILTON.

Des revers de fortune en sont l'unique cause; mon

malheureux mari éprouva, dans un commerce considérable, des pertes que sa prudence ne pouvait prévoir : plusieurs bâtimens pris par les ennemis, d'autres submergés, deux banqueroutes que nous eûmes à supporter, amenèrent en quelques mois notre perte totale. Le père de Cécilia, dont la mémoire est toujours présente à mon cœur, ne put survivre à ces événemens; il me laissa livrée à la misère la plus affreuse et aux rigueurs de ses créanciers. Lady Arabella m'imputa bien à tort la ruine de son frère. Son orgueil excessif se trouvait humilié de l'abaissement de sa famille. Elle déclara qu'elle ne me pardonnerait jamais ; et, comme nous lui devions une somme considérable, elle me fit poursuivre sans pitié. Je ne dus ma liberté qu'à la fuite et à la nouvelle de ma mort qui se répandit peu de temps après; il y a deux mois que, forcée de quitter ma retraite, j'appris que ma fille était élevée dans votre maison; je vins m'établir près d'elle, et je vis de l'argent qu'elle me fait parvenir par une jeune personne intéressante. Ma Cécilia ne doit, je le sais, cet argent qu'à son travail. La crainte qu'elle n'altérât sa santé, en s'y livrant avec trop d'ardeur, m'a décidée à risquer aujourd'hui de la voir pour la première fois.

CÉCILIA.

Votre tendresse vous faisait craindre pour moi l'occupation la plus douce, et ce léger essai de mes devoirs m'a procuré des jouissances dont le souvenir sera toujours cher à mon cœur.

MISTRESS TÉACHUM.

Je jouis de ces doux épanchemens, et je passe avec délices de la plus vive émotion à l'admiration de toutes vos vertus; mais il faut faire cessér une position aussi pénible, et j'ose entreprendre d'employer tous mes moyens auprès de lady Arabella pour y parvenir.

CÉCILIA.

C'est justement ce que j'ai voulu éviter; pourquoi ces peines, que je sais renfermer dans mon cœur, vous attireraient-elles les reproches et la haine de ma tante?

MISTRESS TÉACHUM.

Ne craignez rien, ma chère Cécilia, elle prononcera elle-même sur votre position, et je ne compromettrai point votre secret: je connais Arabella depuis long-temps; la vivacité de ses passions l'entraîne et la porte à se soustraire à une sévérité de principes dont elle ne s'éloigne jamais pour les autres; et si nous blâmons à regret les torts auxquels elle se livre par passion, il est au moins consolant d'avoir à reconnaître en elle de l'élévation d'âme et une grande générosité.

CÉCILIA.

Je crains que votre bonté pour moi ne vous expose à des peines réelles sans nous faire parvenir au succès.

MISTRESS TÉACHUM.

Il faut savoir courir quelques chances désagréables lorsqu'elles sont nécessaires pour servir ses amis.

CÉCILIA.

Jamais nous ne pourrons reconnaître tant de bontés!

MISTRESS TÉACHUM.

J'entends une voiture, c'est sûrement milady; elle viendra me trouver; placez-vous pendant notre conversation derrière cette charmille.

SCÈNE X.

MISTRESS TÉACHUM seule.

Ne négligeons aucun des points qui peuvent attaquer son amour-propre, et le désir qu'elle a de voir son caractère généralement estimé. C'est avec regret que je compte plus sur ces moyens, que sur sa sensibilité; mais je ne doute pas que sur ce qu'elle croira éloigné de ses propres intérêts, elle ne prononce comme nous pouvons le désirer; la passion seule altère le jugement ou étouffe la sensibilité.

SCÈNE XI.

MISTRESS TÉACHUM, LADY ARABELLA.

LADY ARABELLA.

Cécilia, madame, est sûrement en état de sortir avec moi?

MISTRESS TÉACHUM.

Je n'en doute nullement, elle n'oublie aucun de ses devoirs, et c'en est un bien doux pour elle que de se rendre à une invitation aussi agréable. Vous êtes sans cesse occupée de son bonheur, elle en est digne; mais tous les êtres faits pour intéresser ne jouissent cependant pas des mêmes avantages.

LADY ARABELLA.

Vous paraissez affligée, et cette dernière réflexion tient à quelque sentiment pénible.

MISTRESS TÉACHUM.

Oui, milady; tous les parens n'ont pas comme vous une générosité aussi touchante et aussi soutenue. Le monde offre quelquefois des tableaux affligeans.

LADY ARABELLA.

Oui, je crois en effet qu'il vous présente souvent des scènes très-variées.

MISTRESS TÉACHUM.

A l'instant où vous êtes arrivée, milady, j'étais livrée à de douloureuses réflexions sur le sort d'une de mes jeunes élèves, prête à être abandonnée par une parente fort riche qui, depuis plusieurs années, prend soin de son éducation.

LADY ARABELLA.

La jeune personne est donc coupable d'ingratitude envers elle, ou quelque action blâmable a pu exciter le courroux de sa protectrice?

MISTRESS TÉACHUM.

Non, milady, la modestie, la vertu, la sensibilité forment les bases de son caractère.

LADY ARABELLA.

Quoi ! abandonner une jeune personne sans aucun motif ?.... Réellement on n'entend plus rien aux procédés de la société.... Il faut finir par s'en éloigner, vivre dans la retraite, si l'on ne veut à chaque instant voir agir contre les principes de la morale et de la vertu ; mais enfin y a-t-il un prétexte apparent ?

MISTRESS TÉACHUM.

Il n'en existe pas, au moins à mes yeux, et je crois pouvoir m'en rapporter au sentiment de ma conscience. Cette jeune personne n'a d'autre tort, aux yeux de cette parente, que d'avoir entretenu une correspondance avec une mère pauvre et malheureuse dont la famille ne veut plus entendre parler ; pour moi, j'ai été touchée jusqu'aux larmes, en découvrant qu'elle faisait subsister honorablement sa mère par le produit des broderies ou de dessins agréables qu'elle faisait vendre.

LADY ARABELLA.

Mais voici de ces traits faits pour être placés dans le roman le plus intéressant. Si l'indigence se mêle aux malheurs de cette jeune personne, daignez lui faire accepter cette légère somme ; elle pourra se livrer plus facilement à remplir des devoirs sacrés.

MISTRESS TÉACHUM.

Je suis touchée, milady, de votre générosité ; mais je ne puis accepter ce bienfait : ma jeune pupille jouit, par les bontés de sa parente, de la plus grande aisance, et la discrétion seulement l'empêche de demander des sommes plus fortes qui lui auraient sûrement été accordées.

LADY ARABELLA.

Vous en faites un être très-intéressant, et je crois qu'il vous sera facile de la réconcilier avec cette parente. Lui en avez-vous déjà parlé ?

MISTRESS TÉACHUM.

Je n'ose pas même l'entreprendre. Cette dame est livrée au tourbillon du monde le plus brillant; je choisirais peut-être un moment défavorable.

LADY ARABELLA.

Mais c'est sûrement quelque femme que je rencontre dans la société ; si vous croyez que mon influence puisse contribuer à ramener son esprit....

MISTRESS TÉACHUM.

Il faudrait, milady, vous fatiguer de trop de détails ; vous développer les motifs de la désunion qui trouble cette famille.

LADY ARABELLA.

Non ; j'ai saisi en un instant la position de votre intéressante élève : il s'agit d'oublier d'anciens ressentimens, quels qu'ils soient ; de les sacrifier

à des qualités vertueuses et touchantes. N'est-ce pas là le résumé parfait de la situation intéressante dont vous êtes occupée ?

MISTRESS TÉACHUM.

Il n'est pas possible de mieux saisir et de mieux exprimer.

LADY ARABELLA.

Réellement, sans m'être jamais livrée à aucune occupation suivie, j'ai une facilité naturelle qui me fournit les moyens d'entendre promptement et de rendre mes idées avec une grande précision. Je suis aussi très-bon négociateur, et je veux vous rendre juge de mes succès dans ce genre. Il ne vous reste plus qu'à me nommer la personne auprès de laquelle je dois agir.

MISTRESS TÉACHUM.

N'oubliez, milady, aucun des argumens à faire valoir, aucune des choses déterminantes que vous aurez à dire.

LADY ARABELLA.

Ne craignez rien ; je serai d'une éloquence parfaite : nommez-moi seulement cette lady.

MISTRESS TÉACHUM.

Je ne risque rien ; il est, je crois, temps de vous la faire connaître. Cécilia, paraissez.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; CÉCILIA, LADY HAMILTON, se précipitant aux pieds de lady Arabella.

LADY ARABELLA.

Ciel! que vois-je? Est-ce un fantôme ou une réalité? Vous vivez!

LADY HAMILTON.

J'ai laissé s'établir une nouvelle qui pouvait apaiser votre courroux et assurer ma tranquillité.

CÉCILIA.

O ma tante! daignez conserver en notre faveur des sentimens qu'à l'instant vous avez si généreusement développés.

LADY ARABELLA.

Puis-je, en revoyant votre mère, oublier que ses travers et ses folles dépenses ont amené la ruine et la perte d'un frère que j'ai tant aimé?

MISTRESS TÉACHUM.

Daignez, milady, ne négliger aucun des argumens du rôle de négociateur que vous aviez vous-même désiré.

LADY ARABELLA.

La ruse que vous avez employée, mistress Téachum, pourrait m'offenser gravement si je ne

voyais que vous avez compté sur la générosité de mon caractère. Vous ne serez pas trompée : j'assure à madame la tranquillité sur la suite du désastre de sa fortune, et je lui donnerai les moyens d'exister selon l'état de sa famille.

CÉCILIA.

Que de bontés touchantes !

LADY HAMILTON.

J'en suis pénétrée ; mais croyez que je n'ai mérité aucun reproche sur les malheurs de mon mari. Quelle est la femme qui ne se trouve pas coupable d'avoir manqué d'une économie sévère, lorsqu'elle comptait sur une fortune immense qui vient en un instant à s'écrouler ?

LADY ARABELLA.

Une réconciliation sincère n'admet point de détails sur les causes d'un mécontentement passé : qu'il n'en soit plus question. Cécilia sera le lien d'une union durable entre nous : les enfans qui lui ressemblent sont nés pour être l'ornement et pour faire le bonheur de leur famille.

(Elle les embrasse.)

FIN DE CÉCILIA.

LE PERROQUET,

OPÉRA-COMIQUE.

NOMS DES PERSONNAGES.

L'INFANTE.
DONA NIÈVES.
DONA CÉCILIA.
DONA LOUISA.
DONA MENCIA.
DONA JACINTHA, nourrice.
DONA LÉONORA, première caméristc, sœur de lait de l'infante.

La scène est à Madrid, dans le palais de l'infante.

LE PERROQUET.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA LÉONORA seule.

GUITARE, crayons, métiers, l'infante a tout abandonné depuis trois jours. Il est vrai que rien n'est plus surprenant, plus attachant, qu'un oiseau qui parle aussi bien et presque autant que moi. Cette petite perruche, nouvellement apportée d'Amérique, occupe uniquement l'infante; et j'ai bien le temps d'étudier la nouvelle romance : je crois même l'avoir retenue en partie.

(Elle s'assied, prend la guitare, et chante deux couplets en s'accompagnant.)

SCÈNE II.

DONA JACINTHA, DONA LÉONORA.

DONA JACINTHA.

Eh quoi, ma fille, vous vous établissez dans le cabinet de l'infante, vous faites usage de ses instru-

mens, vous avez laissé la totalité de ses diamans épars sur une table de sa chambre, vous négligez vos devoirs, et vous ne craignez pas son mécontentement? L'infante n'est plus dans l'âge de l'enfance; vous lui devez non-seulement de la tendresse, mais du respect et de l'exactitude dans vos fonctions. Léonora....

DONA LÉONORA.

Ah! maman, permettez-moi de le dire, je ne m'entends gronder ici que par vous : l'infante ne me dit jamais rien.

DONA JACINTHA.

Croyez qu'elle n'en remarque pas moins vos perpétuelles étourderies.

DONA LÉONORA.

Elle ne fait qu'en rire, au moins; et si par hasard elle les désapprouve, elle prend seulement un petit air sérieux.

DONA JACINTHA.

Eh bien, ce petit air sérieux, dans une personne aussi douce, aussi indulgente que l'infante, doit être pour un cœur attaché un reproche plus sensible que la sévérité ou les écarts de l'emportement. Pour servir dignement les souverains, ma fille, il faut remplir ses devoirs avec la plus sévère exactitude; songez que même les emplois les plus relevés descendent bien vite au dernier rang si l'on s'attire des reproches, et que les titres ou la faveur ne font qu'a-

jouter à l'humiliation qu'on en ressent. Je le crains, votre légèreté vous compromettra souvent.

DONA LÉONORA.

J'ose compter beaucoup plus sur l'attachement et la bonté de l'infante : l'amitié fait entre nous disparaître la distance.

DONA JACINTHA.

Vous vous trompez : on a vu souvent la grandeur rappeler la distance aux dépens de l'amitié. Ma fille, ne me fournissez plus les occasions de vous faire de semblables reproches.

DONA LÉONORA.

Je n'y verrai jamais que la preuve de votre tendresse.

DONA JACINTHA.

Retournez dans l'appartement, et occupez-vous des objets confiés à vos soins.

SCÈNE III.

L'INFANTE, DONA JACINTHA.

L'INFANTE.

Bonne nourrice, vous venez de gronder Léonora, j'en suis sûre; ses yeux étaient remplis de larmes.

DONA JACINTHA.

Son étourderie mérite souvent des leçons.

L'INFANTE.

Son étourderie! Elle est jointe à une gaieté naïve qui me plaît, et surtout lorsque je suis disposée à la mélancolie.

DONA JACINTHA.

Cette disposition doit disparaître. Aujourd'hui, madame, l'invitation du roi vous procure le plaisir de la chasse; il n'en est pas de plus vif.

L'INFANTE.

Eh bien, vous vous trompez, Jacintha : quitter peut-être un jour entier l'oiseau qui m'enchante, c'est une véritable contrariété pour moi.

DONA JACINTHA.

Les occasions de sortir avec le roi sont pourtant peu fréquentes : vous y mettez toujours, madame, un grand prix, et cette passion pour un perroquet me paraît portée plus loin qu'il n'est permis avec tant d'esprit et de raison.

L'INFANTE.

C'est le premier oiseau de cette espèce venu en Europe, et je ne le possède que depuis trois jours. Dans quelque temps je m'en séparerai avec moins de regrets; mais depuis qu'il est en ma possession, chaque minute me fait entendre une chose nouvelle : il chante, dit qu'il m'aime, prononce les noms des auteurs de mes jours; et si dans un siècle il en existait mille aussi intéressans, ils auraient encore une

grande valeur. J'ai fait avertir mes filles d'honneur pour la chasse ; elles croient sans doute m'y accompagner toutes, et je ne puis en mener qu'une. Pour éviter d'affliger trois de mes plus jeunes compagnes en nommant la seule qui doit jouir de ce plaisir, je les ferai tirer au sort.

DONA JACINTHA, baisant la main de l'infante.

Votre esprit est toujours ingénieux à servir votre cœur. Ma fille (permettez-moi ce nom si doux), le bonheur de votre vie est assuré, puisque vous l'établissez sur celui de tout ce qui vous entoure.

SCÈNE IV.

L'INFANTE, LES QUATRE FILLES D'HONNEUR.

DONA NIÈVES.

Quel beau jour ! madame.

DONA LOUISA.

Les bois seront délicieux.

DONA MENCIA.

Nous venons féliciter l'infante sur l'invitation qu'elle a reçue.

L'INFANTE.

Pour cette fois, mon plaisir n'est pas complet.

DONA MENCIA.

Un peu de contrariété, peut-être, en quittant l'oiseau chéri; mais vous le retrouverez, madame. Et peut-on rien comparer au bonheur d'admirer la campagne, de parcourir les forêts?

L'INFANTE.

Vous aimez donc bien la chasse?

DONA MENCIA.

C'est un plaisir délicieux! Tout y contribue à la gaieté, au bonheur....

DONA CÉCILIA.

Le son des cors répété par l'écho ranime le courage des chasseurs.

DONA LOUISA.

On s'égare; on se croit dans une profonde solitude. Tout à coup, le galop des chevaux se fait entendre : on se trouve au milieu de la chasse.

DONA NIÈVES.

C'est un de ces combats où la valeur peut nous avoir pour juges.

L'INFANTE.

Il faut pourtant vous l'apprendre : une seule parmi vous peut aujourd'hui m'accompagner; l'invitation du roi le prescrit. Bien sûre d'affliger les trois qui resteront, je n'ai pu me décider à faire ce choix : voici quatre billets, le sort seul prononcera entre vous. Léonora, donnez-moi un vase.

DONA NIÈVES.

Votre décision, madame, eût fait une heureuse et pas une seule jalouse.

(Léonora apporte un vase; l'Infante y met des billets roulés. Les quatre dames les déroulent.)

DONA LOUISA.

Le sort est pour vous. Ah! c'est moi! jamais il ne me sera plus favorable.

DONA MENCIA.

Nous vous en félicitons, et de bien bon cœur, ma chère Louisa.

L'INFANTE.

Pour vous, mesdames, je puis vous offrir une indemnité qui, selon moi, vaut bien le plaisir bruyant d'une chasse : vous avez désiré d'avoir quelque temps l'oiseau charmant dont je vais me séparer; je vous le confie : jouissez, en mon absence, de son amabilité, prodiguez-lui pour moi les plus tendres caresses, il y répondra, et vous verrez combien j'ai raison de tant le chérir. Je vous le recommande à un point qui passe toute expression. Ne le faites pas sortir de mon appartement, refermez sa cage avec soin, Léonora; en voici la clef que je porterai toujours. (*Elle détache de son cou une chaîne d'or à laquelle tient la clef.*) Songez que mon perroquet fait le charme de ma vie.

DONA CÉCILIA.

Vous pouvez compter sur nous.

DONA MENCIA.

Il ne peut lui rien arriver.

DONA CÉCILIA.

Nous en répondons.

L'INFANTE.

Adieu. A mon retour, trouvez-vous toutes dans ce cabinet.

SCÈNE V.

DONA NIÈVES, DONA CÉCILIA, DONA MENCIA.

DONA CÉCILIA.

Quelle grâce l'infante sait mettre à ses moindres actions! avec quelle bonté elle a cherché le moyen d'adoucir nos regrets!

DONA MENCIA.

L'idée de nous faire tirer au sort est obligeante; mais j'aurais préféré que l'infante ne fît pas dépendre du hasard le bonheur de ma mère, veuve d'un des meilleurs officiers de l'armée d'Amérique; son sort n'est pas encore fixé, ma présence l'aurait sûrement rappelée au roi.

DONA NIÈVES.

Les bontés du roi pour votre famille ne doivent vous laisser aucune crainte, et vous n'êtes pas la

seule qui pouvait désirer de paraître aujourd'hui sous ses yeux.

DONA CÉCILIA.

Oui, nous le savons, des intérêts importans à votre bonheur vous occupent aussi. Un régiment accordé au fils de don Pèdre doit décider votre mariage : eh bien, une litière de plus, commandée pour la chasse, eût arrangé tout cela. C'est la faute du premier écuyer ; ils n'en font jamais d'autres ; ils épargnent les chevaux et les mules du roi cent fois plus que les leurs.

DONA NIÈVES, nonchalamment.

Allons chercher le perroquet ; il nous distraira.

DONA CÉCILIA

S'il y parvient ; personne ne pourra douter de ses charmes.

SCÈNE VI.

Les mêmes ; DONA NIÈVES rentre avec le perroquet ; elle s'assied près de la table couverte d'un tapis, et sans lâcher le perroquet, elle le pose sur la table et le caresse. Sous cette table est cachée une jeune fille qui contrefait la voix de l'oiseau.

LE PERROQUET.

Vive l'infante ! vive Isabelle !

DONA MENCIA.

Il prononce et parle à merveille.

DONA NIÈVES, le caressant.

Bel oiseau, vous méritez d'être chéri.

LE PERROQUET.

Bonjour, jolis enfans.

DONA CÉCILIA.

Qu'il est plaisant!

(Elle rit.)

(Le perroquet rit.)

DONA LOUISA.

Il rit, il chante.

DONA CÉCILIA.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi étonnant.

DONA NIÈVES.

On peut l'aimer à la folie.

SCÈNE VII.

Les mêmes; DONA LÉONORA, qui était sortie après avoir remis le perroquet, entre avec précipitation.

DONA LÉONORA.

Ah, mesdames! venez, accourez vite.... De la rotonde du parc on voit défiler la chasse; elle fera le tour du vallon. Les litières dorées, les panaches blancs des mules, les écuyers et les pages, les fauconniers avec les oiseaux sur le poing, les meutes de chiens : tout cela forme un tableau délicieux.

DONA CÉCILIA.

Nièves, reportez l'oiseau; partons vite.

DONA MENCIA.

Avons-nous le temps de nous rendre à la rotonde avant que la chasse soit passée?

DONA LÉONORA.

Oui, oui, vous la verrez encore parfaitement. Venez.

LES DAMES.

Partons, partons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DONA JACINTHA seule.

Personne dans cet appartement... Je le parcours en vain.... Léonora! Léonora!.... (*Elle va vers la porte du cabinet.*) Ciel! la cage du perroquet ouverte! et la fenêtre qui l'est aussi! Léonora!...

SCÈNE II.

DONA JACINTHA, DONA LÉONORA.

DONA JACINTHA.

Où étiez-vous? que faisiez-vous?

DONA LÉONORA.

J'accours; je puis à peine respirer.

DONA JACINTHA.

Et le perroquet de l'infante, qu'est-il devenu?

DONA LÉONORA.

Ciel! serait-il échappé? Ces dames, en se prome-

nant, en ont eu la crainte. Dona Nièves l'avait reporté sans me recommander de fermer la cage; plus légère qu'elles à la course, je les ai devancées.

SCÈNE III.

LES TROIS DAMES, DONA JACINTHA, DONA LÉONORA. La dernière est entrée dans le cabinet, et en sort après que dona Mencia a parlé.

DONA MENCIÀ.

Dona Jacintha, vous paraissez troublée; serait-il arrivé quelque chose à l'oiseau de l'infante?

DONA LÉONORA.

Il est envolé.

TOUTES LES TROIS.

Grand Dieu! Ciel! c'est affreux.

DONA LÉONORA.

J'ai regardé de tous côtés sur la terrasse; il n'y est pas.

DONA JACINTHA.

Ah! mesdames, la princesse sera inconsolable. Allez, donnez des ordres; que l'on parcoure le jardin, le parc, que l'on fasse les plus grandes recherches.

DONA CÉCILIA.

J'y vais moi-même.

DONA MENCIA.

Je vous suis.

DONA NIÈVES.

J'ai reporté l'oiseau sans songer à la nécessité de refermer la cage : je suis la plus coupable.

DONA MENCIA.

Nous le sommes toutes.

SCÈNE IV.

DONA JACINTHA seule.

Quelles fautes amènent l'inconséquence et la légèreté de la jeunesse! Le présent seul la frappe, la minute qui suit celle du désir n'est pas même prévue, et les conseils de la prudence importunent et sont écoutés sans fruit.

SCÈNE V.

DONA JACINTHA, DONA LÉONORA, DONA NIÈVES, DONA MENCIA, DONA CÉCILIA.

DONA JACINTHA.

Eh bien?

DONA LÉONORA.

Plus d'espoir! On l'avait aperçu au haut d'un platane; tout à coup, et sous nos yeux, un oiseau de proie l'a enlevé.

DONA CÉCILIA.

Nous sommes perdues !

DONA JACINTHA.

Oui, mes enfans, je ne puis vous déguiser l'étendue de votre malheur : l'infante tombera malade de chagrin. Vous savez combien elle est chérie ; la désolation sera dans le palais, et jamais le roi ne vous pardonnera. Vous êtes plus coupable que toutes ces dames, Léonora : retirez-vous au couvent auprès de votre tante ; songez à mûrir votre esprit : je reste près de la princesse. Le temps fera, j'espère, oublier votre faute, et vous en obtiendra le pardon.

DONA NIÈVES.

C'est nous, Jacintha, qui sommes inexcusables ; nous avons manqué à l'amitié, à la reconnaissance. Et vous indiquez ce que nous devons avoir le courage de faire.

DONA CÉCILIA.

Oui, partons, retournons dans nos familles. Comment nous présenter devant l'infante? Comment soutenir le courroux du roi et de la reine?

DONA MENCIA.

Rester à la cour, y servir et ne plus plaire, on le sait, c'est le pire de tous les supplices ; mais qu'il est douloureux de quitter une princesse aussi aimable, après l'avoir cruellement offensée !

DONA CÉCILIA.

Et nos parens, quelle douleur lorsqu'ils nous reverront ayant trompé toutes leurs espérances! C'est pourtant à leurs pieds seulement qu'il est permis d'avouer ses fautes; dans leurs bras qu'on peut verser des larmes, et non dans un séjour où notre disgrâce réjouira plus de cœurs que nous n'en trouverons de sensibles à nos peines.

DONA LÉONORA, en pleurant.

Revoir cette odieuse grille, entendre encore le bruit des clefs et des verrous! Ah! quel malheur!

DONA CÉCILIA.

L'honneur nous dicte un parti cruel à suivre, mais le seul qui convienne à notre faute.

DONA NIÈVES.

Bonne nourrice, quand la douleur de l'infante sera calmée, peignez-lui la nôtre; condamnez la légèreté de notre âge, mais dites-lui combien nos cœurs lui étaient dévoués.

DONA CÉCILIA.

Nous passerons nos jours à regretter d'avoir manqué à sa confiance, à son amitié.

DONA MENCIA.

Loin d'elle, nous vivrons pour l'adorer. Adieu. (*A ses compagnes.*) Préparons tout pour notre départ.

SCÈNE VI.

JACINTHA seule.

Je ne veux ni les consoler, ni changer leur résolution.... L'infante est sensible et constante dans ses affections...; mais puis-je prévoir l'effet que produira sur son esprit la perte d'une chose à laquelle elle mettait un si grand prix?

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

L'INFANTE, LOUISA.

L'INFANTE.

La chasse a été délicieuse.

DONA LOUISA.

Elle s'est terminée bien promptement.

L'INFANTE.

Oui, nous aurons le temps de passer la soirée ensemble. Je vais d'abord visiter mon favori: j'ai remis la clef de sa cage à Léonora; où peut-elle être? J'avais prié ces dames de se trouver à mon retour dans mon cabinet; je prévoyais avoir des choses heureuses à leur annoncer. Personne ne vient; mon étonnement est extrême. Léonora! Léonora!

SCÈNE VIII.

L'INFANTE, DONA LOUISA; DONA JACINTHA entre un mouchoir à la main, essuyant précipitamment ses yeux, et mettant de même le mouchoir dans sa poche.

L'INFANTE.

D'où peut venir la solitude qui règne dans mon appartement? Où sont ces dames, qui devaient y attendre mon retour, et Léonora à laquelle j'ai confié ma clef?.. Vous pleurez, Jacintha?

DONA JACINTHA.

Ah! madame! ah! ma chère maîtresse!

L'INFANTE.

Qu'avez-vous à m'apprendre?

DONA JACINTHA.

Comment espérer de vous laisser ignorer notre douleur? Le perroquet....

L'INFANTE.

Serait-il perdu?

DONA JACINTHA.

Il n'existe plus.

L'INFANTE.

Comment ce malheur a-t-il pu arriver?

DONA JACINTHA.

Sa cage est restée ouverte, il s'est envolé, et à l'instant même il a été la victime d'un oiseau de proie.

L'INFANTE.

Je ne m'en consolerai jamais.

(*Elle se jette dans un fauteuil, et appuie sa tête sur la table, pleurant et couvrant ses yeux d'un mouchoir.*)

DONA LOUISA.

Quel événement!

DONA JACINTHA.

Le désespoir est dans les cœurs de vos dames, dans celui de ma fille. Vous ne les reverrez point : jamais elles ne soutiendront vos regards.

L'INFANTE.

Que dites-vous? Est-il possible?

DONA JACINTHA.

Léonora retourne dans le monastère où elle a été élevée, vos dames chez leurs parens.

L'INFANTE, *se levant précipitamment.*

Sont-elles parties?

DONA JACINTHA.

Dès ce moment elles sont occupées des apprêts de leur départ.

L'INFANTE, *sévèrement.*

Je veux les voir à l'instant même. (*Elle retombe sur le fauteuil*) Que je suis malheureuse!

(*Dona Jacintha sort.*)

SCÈNE IX.

L'INFANTE, dans la même attitude, essuyant de temps en temps ses yeux; DONA LOUISA.

DONA LOUISA.

Combien elle est affectée ! Que va-t-elle leur dire ? Que je plains mes infortunées compagnes !

SCÈNE X.

L'INFANTE, DONA LÉONORA, DONA CÉCILIA, DONA MENCIA, DONA NIÈVES, DONA LOUISA. Toutes un mouchoir à la main; les unes s'agenouillent, d'autres s'inclinent.

L'INFANTE, pleurant.

Cruelles !

DONA NIÈVES.

Épargnez-nous, madame, les reproches que nous méritons : nous savons nous punir par le plus douloureux de tous les sacrifices.

L'INFANTE.

Ah ! j'ai le droit de vous appeler cruelles, non pour la perte d'un oiseau chéri, mais pour l'opinion que vous avez pu former de mon cœur.

DONA CÉCILIA.

Comment, madame ?

L'INFANTE.

Liées avec moi dès l'enfance, placées près de moi pour être ma société, mes amies, c'est vous qui avez pu me méconnaître à un tel point! C'est vous qui avez pu croire que la mort d'un oiseau me ferait rompre les nœuds si doux de l'amitié! Ah! voilà l'offense réelle, voilà celle qui déchire mon cœur.

DONA MENCIA.

Quoi! ce sont les seuls reproches que vous nous faites, madame?

L'INFANTE.

Ils sont plus graves que ceux qu'auraient mérités la légèreté et le manque de soin. Vous avez déchiré mon cœur en me prouvant que les grands sont trop mal jugés pour être jamais aimés pour eux-mêmes : voilà mon malheur. Vous ne nous supposez ni vraie sensibilité, ni constance dans nos attachemens, et les préventions des courtisans ont dû souvent créer les torts des souverains.

DONA NIÈVES.

Notre étourderie nous a fait commettre une grande faute : votre bonté nous rend inexcusables.

L'INFANTE.

Venez m'embrasser, et faites-moi surtout oublier par votre confiance à quel point affligeant vous me l'aviez refusée.

DONA JACINTHA.

Léonora, baisez la main de l'infante; admirez sa bonté, et sachez vous en rendre digne.

(L'infante l'embrasse.)

L'INFANTE.

Mesdames, ce matin j'ai saisi un moment favorable pour occuper le roi de vos intérêts. Le sort de votre mère sera promptement assuré.... Votre mariage est certain.

(Toutes les trois baisent la main de l'infante.)

DONA CÉCILIA.

Que de bontés !

DONA NIÈVES.

Quels doux liens nous attachent à l'infante pour la vie !

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; DONA LÉONORA, qui était sortie après que l'infante l'avait embrassée, rentre avec le perroquet.

DONA LÉONORA.

Quel bonheur ! l'oiseau n'est pas perdu.

L'INFANTE, s'en emparant.

Puis-je le croire ? Ma joie est extrême !

DONA LÉONORA.

Cet oiseau de proie, qui l'avait si cruellement enlevé à nos yeux au haut d'un platane, était un faucon dressé à prendre les petits oiseaux sans les blesser ; il a été le déposer aux pieds de la reine : un page vient de le rapporter.

DONA LOUISA.

Cet événement était bien dû à la générosité de la princesse.

L'INFANTE.

Passons la soirée avec la gaieté qui convient au bonheur : chantons, dansons.

LES DAMES.

Célébrons le retour de l'oiseau chéri, et la bonté de l'infante.

FIN DU PERROQUET.



LA

VIEILLE DE LA CABANE,

OU

LA PIÉTÉ FILIALE.

NOMS DES PERSONNAGES.	NOMS DES ÉLÈVES qui remplissaient les rôles.
LA VIEILLE DE LA CABANE, ou la veuve Froment. . . .	ALEX. PANNELIER.
JEANNETTE, sa petite-fille aînée.	ADÈLE AUGUIÉ.
LISE, sa petite-fille cadette. .	ANNETTE MACKAU.
Mme. DE MORINCOURT, fille de la vieille, riche habitante des colonies.	ÉGLÉ AUGUIÉ.
ADÈLE, sa fille aînée.	PAULINE D'HÉCOURT.
LÉONORE, sa fille cadette. . .	SOPHIE SIMONS.
LA FERMIÈRE COLLOT, une envieuse.	ANNA LEBLOND.
MATHURINE, une prodigue.	ÉMILIE DUVIDAL.
BASTIENNE, jeune paysanne coquette.	HORTENSE BEAUHARNAIS.

Le théâtre représente la vallée de Saint-Rémi. La cabane de la vieille est séparée du village, et environnée de bois. On aperçoit dans le paysage un colombier qui annonce une grosse ferme; plus loin on voit un château qui domine sur la vallée.

LA VIEILLE
DE LA CABANE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA VIEILLE, appuyée sur une petite béquille; JEANNETTE, la suivant et portant un rouet.

LA VIEILLE.

Ici, ma Jeannette, ici, à l'abri de ce feuillage. Je puis encore filer, cet ouvrage ne demande pas beaucoup de force; mais je ne puis plus marcher qu'appuyée sur mon bâton. Le temps est venu, ma pauvre Jeannette, où tu vas supporter toute seule les travaux de notre petit ménage.

JEANNETTE.

Ah! ma mère, ne vous affligez pas si vous devenez faible; moi, je me sens de jour en jour plus forte, et je saurai vous aider.

(Elle l'embrasse.)

LA VIEILLE.

Va aussi chercher ma chaise.

(Jeannette sort.)

SCÈNE II.

LA VIEILLE seule.

Pauvre petite !.... Combien ma misère me paraît douloureuse en pensant à mes aimables enfans ! Hélas ! ils sont nés pour le malheur, et la résignation qui me soutient dans mon infortune ne peut être encore le partage de la jeunesse.

SCÈNE III.

LA VIEILLE, JEANNETTE apportant une chaise.

JEANNETTE.

Tenez, ma mère, voici votre chaise.... Donnez-moi votre béquille.

LA VIEILLE.

C'est très-bien, mon enfant. Je vais tâcher d'achever ma bobine; quand j'en aurai vingt de finies, tu iras les vendre à la ville. Ce que nous obtiendrons par notre travail, et ce que les fermiers de la vallée veulent bien nous donner doit nous suffire à l'avenir.... J'ai versé des larmes trop amères pour avoir essayé dernièrement de parvenir jusqu'à ce riche habitant qui vient de s'établir dans le voisinage.... J'espérais toucher son cœur en lui

peignant mes malheurs et en obtenir quelques secours.

JEANNETTE.

Eh quoi ! ma mère, vous n'avez pas réussi ?

LA VIEILLE.

Hélas! non; j'ai fait une course inutile, et je n'en ai retiré qu'une fatigue au-dessus de mes forces.

JEANNETTE.

Et quels sont donc ceux qui ont le cœur assez dur pour n'être pas attendris à la vue de la vieillesse, forcée de demander un pain qu'elle ne peut plus gagner !

LA VIEILLE.

Je ne puis même me plaindre de ce nouvel habitant. Je ne le connais pas. Peut-être aurait-il été touché du récit de mes infortunes peut-être aurait-il remarqué dans ma manière de m'exprimer et de peindre mes malheurs, que mon éducation avait été au-dessus de mon état présent. Mais je n'ai pu parvenir jusqu'à lui : un domestique, nonchalamment appuyé sur la grille, a jugé ma misère à mes vêtemens et m'a forcée de m'éloigner en m'adressant les propos les plus durs.

JEANNETTE.

Ah ! ma mère, vous avez supporté ces outrages ! Le ciel devait-il vous y exposer ?

LA VIEILLE.

Hélas ! mon fils, lui ai-je dit, respectez mes cheveux blancs; peut-être un jour serez-vous ainsi que moi livré au besoin. J'ai passé les beaux jours de ma jeunesse sous les toits que vous voyez au bout de la vallée, c'était mon bien paternel, de riches moissons remplissaient nos granges ; aujourd'hui vous voyez mon infortune, il ne me reste plus que de douloureux souvenirs. Le malheur gagna notre paisible demeure, nos troupeaux furent frappés de mortalité, nos blés se gâtèrent, mon mari mourut de chagrin, il me laissa seule dans le monde avec la douleur et la pauvreté. Craignez donc, jeune homme, que votre vieillesse ne ressemble à la mienne, et n'offensez jamais les infortunés qui s'adressent à vous.

JEANNETTE.

Ah ! c'était déjà trop pour vous d'avoir eu à supporter les insultes d'un homme aussi inhumain..... Ne sortez plus jamais de votre triste mais paisible demeure; laissez-nous ma sœur et moi supporter seules tous les malheurs attachés à notre état; nous travaillerons pour vous faire subsister.

LA VIEILLE.

Vous êtes encore trop faibles pour y parvenir; mais nos anciens amis ne nous abandonneront pas, et je ne veux plus même à l'avenir, Jeannette, que vous alliez chez les fermiers recueillir ce qu'ils veu-

lent bien accorder à notre indigence, ce soin regardera la petite Lise.

JEANNETTE.

Quoi! ma mère, je n'irai plus chez le fermier Lefranc?

LA VIEILLE.

Non, mon enfant : son fils Henri a vingt ans; votre âge, votre figure, paraissent l'intéresser : il est riche. Vous connaissez votre sort. Je dois par reconnaissance pour ses parens éviter de faire naître dans le cœur de ce jeune homme des sentimens qui feraient son malheur et le vôtre.

JEANNETTE.

Ah! ma mère, il ne me voit qu'avec les sentimens d'un frère, et je reçois encore plus d'accueil de sa mère et de ses cousines que de lui-même.

LA VIEILLE.

Je le crois, mais cette réserve n'en est pas moins nécessaire. Soyez toujours soumise à mes avis, et songez que mes peines les plus sensibles sont venues par la légèreté de votre malheureuse mère.

JEANNETTE.

Je n'entends pas prononcer son nom sans être émue. Ma bonne maman, il n'est pas l'heure d'aller glaner; permettez-moi de m'asseoir, et racontez-moi encore toute cette histoire de ma mère, son enlèvement, ses malheurs; ce récit me fait toujours

pleurer, et cependant je ne l'entends jamais sans le plus vif intérêt.

LA VIEILLE.

J'y consens, Jeannette : vous êtes dans l'âge où la connaissance parfaite d'une si triste destinée peut vous fournir d'utiles leçons. Asseyez-vous.

JEANNETTE.

Je vous écoute, ma mère, avec la plus grande attention.

LA VIEILLE.

Votre mère était jeune et jolie comme vous, mais elle était légère, étourdie; mes avis l'ennuyaient : pour se mettre à l'abri de cet ennui, elle m'évitait souvent et ne m'écoutait jamais. Nous avions déjà perdu notre fortune; mais il nous restait encore des hardes, des effets, et nous conservâmes quelque temps l'extérieur de l'aisance. Votre mère aimait la parure, ses attraits à la vérité en recevaient encore plus d'éclat. Un jeune homme, inconnu dans le canton, venait souvent chasser dans notre vallée avec des compagnons de ses plaisirs. Il fut sans doute frappé de la beauté de Lucette, et forma le projet criminel de la séduire et de l'enlever.

JEANNETTE.

Et comment ma mère ne trouva-t-elle pas les moyens d'éviter ce malheur?

LA VIEILLE.

Sans expérience, et me faisant un secret de cette funeste intrigue, pouvait-elle éviter les piéges que l'on tendit à son innocence? Enlevée au toit paisible où elle eût conservé le bonheur au milieu de l'indigence, elle fut livrée à tous les plaisirs dangereux de la capitale. Tant que sa jeunesse et sa beauté se conservèrent, votre père vécut près d'elle: j'en avais indirectement des nouvelles, mais je m'étais promis de ne jamais la revoir.

JEANNETTE.

Quel châtiment! et que ne doit-on pas faire pour l'éviter?

LA VIEILLE.

Il me fut impossible cependant de ne pas oublier ses torts, au moment fatal où je reçus un billet conçu en ces termes. « O ma mère! soyez indulgente. » Venez recevoir les derniers soupirs d'une fille » coupable mais punie; je suis trahie, abandonnée, » livrée à la misère et au mépris universel; venez, » votre pardon généreux peut seul calmer un cœur » déchiré par le repentir et les remords. » Je partis à l'instant, j'arrivai à l'adresse indiquée. Je trouvai couchée sur un grabat une femme expirante dont je reconnus à peine le son de voix: elle se ranima aussitôt qu'elle m'aperçut, et, se reposant à chaque mot, eut le temps de me dire qu'elle me priait de me charger de deux innocentes créatures qui devaient le jour à ses malheurs; elle me remit un papier sur

lequel vos noms étaient tracés avec une date... Et bientôt après elle expira dans mes bras.

JEANNETTE.

Ah ! malgré les égaremens qu'on peut lui reprocher, son souvenir fera toujours couler mes pleurs.

LA VIEILLE.

Je vous retrouvai, ma fille, ainsi que ma jolie petite Lise, dans un hospice où sont déposés comme vous l'étiez un grand nombre de petits infortunés privés des caresses maternelles... Je n'avais rien à vous offrir que ma tendresse et mes soins; je les crus préférables à ce funeste abandon, et je vous apportai l'une et l'autre dans ma chaumière.

JEANNETTE

Ah ! ma bonne maman, que cette histoire est touchante ! combien des malheurs aussi funestes doivent garantir des piéges de la séduction ! Pour jamais je détesterai toute idée de coquetterie, puisqu'elle peut amener de si cruels événemens.

LA VIEILLE.

Entretenez ces dispositions dans votre esprit, ma fille : je ne suis point superstitieuse; mais il existe entre vous et l'infortunée qui vous a donné le jour une ressemblance à la fois douce et alarmante pour mon cœur.

JEANNETTE.

Vous me dites souvent aussi, ma bonne maman,

que ma sœur Lise vous rappelle tous les traits de ma tante Rosalie; qu'elle a ses grâces, son air de modestie, et enfin cette réunion de qualités qui lui fit trouver tous les avantages de l'éducation la plus brillante par l'amitié qu'elle sut inspirer à la fille de l'ancien seigneur de ce village.

LA VIEILLE.

Hélas! oui.... Mais à quoi lui servit ce bonheur? Il n'en devait pas exister pour mes enfans; et, sans avoir jamais eu le moindre reproche à faire à cette fille justement chérie, j'eus aussi à verser des larmes amères sur sa fin tragique. Elle voulut suivre absolument son amie, qui venait d'épouser un riche habitant des colonies. Ils partirent dans une saison peu favorable, et périrent dans la traversée. Ce dernier malheur pensa terminer mes tristes jours.

JEANNETTE.

Vous n'avez donc vécu que pour souffrir, ma pauvre maman! Le ciel a été bien injuste envers vous, il aurait dû récompenser tant de sagesse, d'esprit et de vertus.

LA VIEILLE.

La récompense des vertus, ma Jeannette, existe dans la paix du cœur, dans le sentiment de son innocence. Ce calme heureux procure encore des plaisirs que les méchans ne peuvent connaître, même au sein de la prospérité, et cette satisfaction de soi-même dispose l'âme à éprouver de douces émotions.

Tenez, dans ce moment, je sens que je ne suis pas privée de toutes les jouissances de la vie. Vous auriez peut-être de la peine à le croire; mais j'éprouve réellement d'agréables sensations. La matinée est belle, je respire l'air parfumé de la prairie. Je sens que je me porte bien, vous m'écoutez avec intérêt, c'est quelque chose à mon âge que de raconter et de fixer l'attention de ceux auxquels on parle; et ce qui me fait encore plus de plaisir c'est votre désir d'être sage, modeste, et de suivre en tout mes avis.

JEANNETTE.

Ah! puis-je mieux faire? Et qui ne trouverait pas du plaisir à vous entendre?

LA VIEILLE.

Je n'ai point d'esprit, Jeannette, mais beaucoup d'expérience, parce que j'ai vécu et réfléchi : je jouis quand mes conseils sont utiles à quelques-uns de nos bons habitans, et je les donne avec le sentiment qui animerait une mère. J'ai vu naître toute cette génération, et je ne puis être insensible à son bonheur. Mais ne manquez pas l'heure d'aller glaner; le peu que vous retirez de ce travail nous est toujours utile.

JEANNETTE.

On devait lier les javelles ce matin, et notre voisin ne reçoit les glaneuses que lorsque tout est fini; j'arriverai encore assez tôt. Voulez-vous rentrer votre rouet, ma mère?

LA VIEILLE.

Non, je suis ici à l'ombre, et j'y resterai jusqu'à l'heure où le soleil atteindra cette place.

JEANNETTE.

Adieu, ma bonne mère, embrassez votre Jeannette, elle fera votre bonheur.

(Elle l'embrasse, et sort en sautant.)

SCÈNE IV.

LA VIEILLE seule, continuant à filer et parlant par intervalle.

Elle est bien touchante et bien aimable.... Quoique l'intérêt guide tous les hommes, même dans nos campagnes,... je ne puis m'empêcher d'espérer que mes petites-filles finiront par trouver de bons partis.... Oui, quelques familles vertueuses distingueront leur bon esprit,.... leur amour pour le travail, leur modestie.... Puissé-je vivre jusqu'à ce moment, et les laisser à l'abri du besoin et des dangers qui environnent la jeunesse!.... Mais que veut la fermière Collot? elle est bien pâle et bien changée.

SCÈNE V.

LA VIEILLE, LA FERMIÈRE COLLOT.

LA FERMIÈRE.

Bonjour, la mère, comment va la santé?

LA VIEILLE.

Aussi bien que le permettent mes vieilles années.

LA FERMIÈRE.

Mais c'est beaucoup ça, la bonne mère : vous êtes plus heureuse que moi dans ma trentième année qu'est ben l'âge de la force. Je sèche sur pied, je pâlis à vue d'œil. Je n'ai plus ni sommeil, ni repos.

LA VIEILLE.

Mais cela ressemble au mal que fait l'amour.

LA FERMIÈRE.

Oh! pardine oui, l'amour! Nous n'avons guère traité ensemble; j'ai épousé Collot parce que c'était un bon parti, mais j'ai passé tout de suite à l'amitié. Je n'ai jamais été ni coquette, ni volage; Dieu merci, je ne pense qu'au solide, moi.

LA VIEILLE.

Vous avez donc quelque grand chagrin.... Votre mari serait-il encore malade?

LA FERMIÈRE.

Malade? lui, Collot! Il se porte mieux que ja-

mais : toujours gai, riant, prêt à dire la petite chanson, dont j'enrage souvent.

LA VIEILLE.

La santé de vos enfans vous donne-t-elle quelque inquiétude ?

LA FERMIÈRE.

Ah ! oui, ma foi ! de l'inquiétude ? Trois gros rougeaux qu'ont le nez tourné du côté de la huche dès le matin.

LA VIEILLE.

Auriez-vous perdu quelques-uns de vos bestiaux ?

LA FERMIÈRE.

Eh non ! la mère, tout se porte bien dans la ferme, excepté moi. Mon troupeau m'a donné cent cinquante petits agneaux, il n'y en a pas un de malade. Les prairies sont superbes cette année, et jamais mes vaches n'ont eu tant de lait; elles m'ont fait de si belles génisses, que je suis décidée à les élever.

LA VIEILLE.

Et quelle peut donc être la cause de votre dépérissement ? Si c'est maladie, il faudrait aller à la ville consulter un médecin.

LA FERMIÈRE.

Oh ! n'y pas de médecin qui fasse à cela : c'est un chagrin qui me ronge et qui me mène au tombeau.

LA VIEILLE.

Après ce que vous m'avez dit de votre situation, je ne vois guère quel peut en être le sujet.

LA FERMIÈRE.

Je vais vous l'avouer, ma bonne mère ; et c'est parce que je ne sais plus qu'y faire, que je suis venue tout exprès pour vous consulter. Je devrais être heureuse : j'ai un bon mari, de jolis enfans, une ferme en pleine valeur. Nous avons tous les jours de bonne viande, d'excellent cidre ou du vin à nos repas.

LA VIEILLE.

Mais vous jouissez de la vie la plus douce.

LA FERMIÈRE.

Eh ben, la mère, je n'en suis pas plus contente pour cela. La richesse du fermier Lefranc me mine, voyez-vous, faut en convenir. Puis-je bâtir comme lui ? Puis-je acheter de nouveaux biens ? Le drôle vient de joindre à son champ neuf arpens de bonnes terres qui bordent ma prairie : c'est cela qui m'aurait convenu. J'ai trois enfans ; il n'a qu'un fils, lui. Voyez comme la Providence est injuste : aussi, depuis cette dernière acquisition, je le hais à la mort, ce malhonnête homme ; on ne peut être si riche sans avoir quelque chose à se reprocher ; mais ce qu'il y a de pire est le mal que j'en éprouve, car ce chagrin est trop fort pour moi.

LA VIEILLE.

Quoi ! ma chère amie, de votre propre aveu vous possédez toutes les jouissances de la vie, et vous n'êtes ni contente, ni reconnaissante des bontés de la Providence ! La fortune d'un homme vertueux qui

vit près de vous vient troubler à ce point la paix de votre âme! Que dis-je? l'envie, la plus cruelle de toutes les passions. vous rend injuste et ingrate. Vous venez, dans votre égarement, d'appeler Lefranc un malhonnête homme; et, si j'ai bonne mémoire, il y a deux ans qu'il vous sauva, pendant la maladie de Collot, la totalité de votre récolte, en venant vous offrir, avec une affection généreuse, ses bras, ceux de ses garçons de ferme, et les chevaux nécessaires pour rentrer vos grains. Voyez, ma chère, voyez comme vous êtes coupable; chassez loin de votre cœur le poison de l'envie : il rend pâle et livide le visage que la nature avait destiné à être frais et vermeil; il dessèche l'âme, il attaque les facultés du corps, et vous conduirait à une prochaine et honteuse fin.

LA FERMIÈRE.

Oui, je sens bien que je ne puis plus exister, à moins que je ne me transporte loin d'ici; et je n'ose en faire la demande à mon mari.

LA VIEILLE.

Ne sortez pas de la vallée; mais faites rentrer la justice et la raison dans votre esprit.

LA FERMIÈRE.

Ah! faut fuir pour cela. Jamais je ne supporterai la différence qui existe entre la fortune de Lefranc et la nôtre.

LA VIEILLE.

Vous fuirez inutilement, vous emporterez avec

vous le poison de l'envie. Quelque autre voisin, aussi fortuné que Lefranc, fera renaître encore dans votre cœur le sentiment qui vous tourmente. Allons, ma chère amie, surmontez-le, ce détestable vice. Que je vous serve d'exemple : rappelez-vous ma fortune passée, contemplez ma misère actuelle, voyez la cabane qui me sert d'asile ainsi qu'à mes enfans. Ai-je fui le séjour de mes pères lorsque des malheurs imprévus sont venus m'accabler? Pourrais-je exister, si la prospérité des fermiers qui m'environne venait à chaque instant déchirer mon cœur?

LA FERMIÈRE.

Je rougis, ma bonne mère, d'avoir pu vous raconter les chagrins dont je suis l'unique auteur, à vous qui avez tant de privations réelles à supporter. Allons, je vais sans cesse repasser tous vos bons avis dans mon esprit. Je tâcherai de voir les terres de mon voisin sans jalousie. Si je me guéris de cette vilaine maladie, je le devrai à vous seule. Et viennent les vendanges prochaines, je vous enverrai un petit quartaut de vin de mon bon clos.

LA VIEILLE.

L'intérêt ne me guide pas, ma chère Collot; venez me revoir avec de belles couleurs, des yeux bien brillans, et je serai assez récompensée.

LA FERMIÈRE.

Je vous assure, ma mère, que je me sens déjà toute soulagée, et je crois qu'en ce moment je ren-

contrerais Lefranc sans la moindre peine. Mais si cette humeur chagrine me reprend, je viendrai tout de suite vous trouver. J'ai bien mieux fait de préférer vos avis à ceux de ce sorcier que tous nos paysans vont trouver, et qui n'est qu'un imposteur. Adieu, la mère.

SCÈNE VI.

LA VIEILLE seule, reprenant son rouet.

La pauvre Collot a là une méchante maladie. Dieu veuille qu'elle puisse en guérir entièrement; mais cela dénote un assez mauvais cœur, et une jeunesse qui n'a sûrement pas été dirigée par d'utiles leçons... Mais voici les filles du gros Thomas qui, je crois, viennent aussi vers moi, elles ne paraissent pas plus contentes que la fermière Collot.

SCÈNE VII.

LA VIEILLE, MATHURINE ET BASTIENNE, se tenant par le bras, font une petite révérence.

LA VIEILLE.

Bonjour, mes chères amies; vous venez me conter quelque peine, quelque petite brouille; je vois cela à vos mines.

MATHURINE.

Ah! ce qui me donne du souci n'est pas une

petite peine, la mère; c'en est une bien grande, au contraire; faut mourir si ça dure encore vingt-quatre heures, et.....

BASTIENNE, *l'interrompant.*

Ah! pardine oui! mourir pour une querelle avec son mari! v'là une belle chose! Ça arrive tous les jours, ça. C'est moi qui suis bien plus à plaindre: me voir brouillée avec mon prétendu qui me courtise depuis deux ans, vienne l'août prochain, et que j'aime de tout mon cœur, encore!

MATHURINE.

Oui, va, compare ton chagrin avec le mien; y a bien une belle ressemblance! Notre homme qui depuis quatre jours ne sonne pas le mot à la maison, qui prend ses repas sans seulement me regarder, ne fait plus la moindre attention à moi, et se contente d'embrasser tous les soirs notre marmot!

(*Elle pleure en disant ces derniers mots.*)

BASTIENNE.

Ah, bah! ça ne durera pas, ça; il est marié; où que la chèvre est liée, il faut qu'all' broute: au lieu que moi, si je perds Lucas, qui me le rendra? Il peut en épouser une autre, et moi je l'aimerai toujours, voyez-vous. V'là deux grands jours qu'il passe tout droit devant not' maison avec la charrette qu'il mène aux champs, sans s'arrêter une minute, sans ôter son chapeau, sans lever même les yeux; il a seulement la malice de faire claquer son fouet

quand il est près d'la porte, comme pour dire : Tiens, regarde si tu me verras penser à toi. (*Elle sanglote.*) Ah ! c'est ça qu'est fait pour briser l' cœur.

LA VIEILLE.

N'allez pas vous disputer, mes enfans, pour savoir laquelle est la plus à plaindre; vous ne finiriez pas une inutile querelle, car le malheur que l'on éprouve paraît toujours le plus dur à supporter. Cherchons plutôt les moyens de vous rendre, à l'une et à l'autre, la paix intérieure et le bonheur qui en est la suite. Voyons, je vais vous écouter avec attention, et je prononcerai ensuite. Voulez-vous vous asseoir ?

MATHURINE.

Non, la mère; si nos hommes venaient à passer, ils penseraient que nous sommes à parler de nos brouilles, et ça ne raccommoderait pas nos affaires. Vaut mieux avoir l'air de nous promener.

LA VIEILLE.

C'est fort juste.... Commencez, Mathurine, et dites-nous ce que votre mari peut avoir à vous reprocher.

MATHURINE.

Ma foi, je n'en sais trop rien, la mère; mais faut vous dire c' que j'imagine qui lui donne de l'himeur. V'là l'août qu'est arrivé; tout notre bien est en bon froment; y a trop d'ouvrage pour lui seul, et n'y a pas un sou marqué à la maison pour payer les

hommes de journée. Tous les jours, depuis que les blés sont mûrs, mon homme va faire le tour de not' pièce avec moi; et puis il croise les bras, et dit : Y m' faudrait quatre scieurs pour tout couper, pour tout rentrer. Un seul homme n'est rien pour un tel ouvrage. Après cela, c'est des propos qui ne finissent pas sur ma dépense. Il me reproche l'argent qu'il m'avait donné; il me demande c' que j'en ai fait. Rien de mal, assurément. Je ne veux pas que mon homme s'accoutume à me bourrer comme ça; je lui ai répondu; et, ma fine, de querelle en querelle, c'en est venu à être brouillés tout-à-fait.

LA VIEILLE.

Et vous n'avez pas de reproches à vous faire dans l'emploi de cet argent? Je vous croyais une des plus riches de la vallée, et votre parure me paraissait une preuve de votre aisance; mais je vois que je m'étais trompée.

MATHURINE.

Ah! faut avouer que j'ai un peu trop dépensé cet hiver : d'abord j'ai donné une noce superbe à ma nièce; on a bu, mangé et dansé trois jours de suite : je n'y étais pas obligée; mais ma foi j' nous sommes bien divartis.

LA VIEILLE.

N'avez-vous pas fait d'autres dépenses?

MATHURINE.

Pardonnez-moi, la mère; faut en convenir, notre

homme n'est pas là, je vous parle à cœur ouvert : tant que deux écus sonnent dans ma poche, faut qu'ils en sortent. Je me suis acheté un beau clavier d'argent; mon collier de grenat, il m'a coûté quatre louis, et je n'en ai avoué que deux à Pierre; et puis, pour la noce, j'ai eu le bonnet et le fichu de dentelle tout neufs et un déshabillé de mousseline rayée, avec le tablier pareil.

LA VIEILLE.

Et tout cet argent vous avait été remis par votre mari pour les besoins du ménage! Il était le produit du sol qui lui vient de ses pères, de son travail pénible! Ah! Mathurine, vous êtes bien coupable; et, sans un prompt retour, vous risquez de tomber dans la misère, et de mettre votre honnête mari au désespoir.

MATHURINE.

Et que faut-il faire pour réparer tout cela? Je suis venue ici, la mère, bien décidée à suivre vos avis.

LA VIEILLE.

Je vais écouter d'abord Bastienne, et après je vous conseillerai l'une et l'autre comme si vous étiez mes propres enfans. Dites-moi à votre tour, jeune fille, la cause de votre querelle avec votre prétendu.

BASTIENNE.

Ah! pour moi, j' n'ai pas de torts comme Mathurine; c'est bien un pur caprice qui fâche Lucas contre moi.

LA VIEILLE.

Ce n'est pas vous-même qui pouvez juger cela. Racontez-moi votre histoire, et soyez aussi sincère que votre sœur.

BASTIENNE.

Faut vous dire d'abord que Lucas est un beau garçon, sage, raisonnable, qui n'entre jamais dans un cabaret, et qui ne s'est pas même dérangé à l'armée où il a été trois ans; il a été bien élevé, lit, écrit mieux que l' maître d'école du village. Il a été tout de suite fait sergent à cause de son mérite; mais sitôt qu'il a pu revenir, il a tout quitté pour se rendre auprès d'une mère de quatre-vingts ans qu'il aidait par son travail. All' est morte l' printemps dernier, et Lucas, qui m'aimait déjà bien, est venu me demander à ma mère. C'était une grande joie chez nous, parce qu'il est estimé de tout le monde; il le mérite ben, en vérité : si sage! si doux! Ah! c'est un joli garçon! Mais il a un grand défaut, il est sérieux, et n'aime pas du tout le plaisir; et puis, quand j' ris avec les garçons, il boude, il a d' l'humeur : on voit ça.

LA VIEILLE.

Je vois que Lucas mérite d'être aimé, et je vous félicite d'avoir fait sa conquête; mais vous ne me dites pas encore ce qui vous a brouillés.

BASTIENNE.

V'la qu' ça va venir. Faut vous avouer, la mère,

qu'un violon me ferait courir à une lieue, en sautant par-dessus les haies encore. Il y a deux ou trois jours, il y avait une foire à Saint-Remi, et une danse superbe. J'ai voulu y aller, et je demandais l' bras à Lucas. Non pas, qu'i m'a dit : vous savez que je n'aime pas la danse. Moi qui avais mon tablier blanc, mes souliers bleus et l' bouquet qu'il m'avait donné le matin, j'étais toute parée; vous voyez bien que je ne pouvais pas rester.

LA VIEILLE.

Je ne vois pas cela du tout; mais continuez.

BASTIENNE.

Enfin, après bien des demandes, des prières, il a toujours dit non; ça m'a impatientée, j'ai pris le bras du jeune Thomas, qui est un joli garçon, qui m'aime ben aussi, et nous sommes tous partis avec un violon à notre tête, sautant et chantant tout le long de la prairie.

LA VIEILLE.

Et sans Lucas, à ce qu'il me paraît.

BASTIENNE.

Pourquoi m'avait-il refusée? Il est resté là tout sot. J'en ai ben ri dans le moment; j'en ai ben pleuré depuis, quand j'ai vu qu'il n'avait plus d'amitié pour moi; et l' pis encore c'est qu'il faisait un beau clair de lune, et que nous ne sommes revenus qu'à minuit. J'ai su qu'il m'avait attendue sur la place jusqu'à onze heures... Drès le lendemain

matin, j'ai trouvé sa mine froide, puis il ne m'a plus dit un seul mot.

LA VIEILLE.

Et vous n'avez pas cherché à réparer votre étourderie?

BASTIENNE.

Oh! non vraiment. Jusqu'à ce matin, que l' chagrin s'est emparé de moi, j'ai ben encore de petites choses à me reprocher. Quand il passait, j'avais ben soin de rire aux éclats avec mon voisin Thomas; je faisais semblant de ne pas l'apercevoir, et je disais en moi-même : Attrape, v'la pour ta jalousie.

LA VIEILLE.

J'entends à présent très-bien ce qui vous regarde l'une et l'autre, et je vais d'abord vous parler franchement, puis vous dire mon avis. Vous êtes prodigue, ma chère Mathurine, et vous très-coquette, ma jolie Bastienne; mais il y a du remède à vos malheurs, si vous voulez vous en rapporter à mon expérience... (*A Mathurine.*) Votre mari vous aime toujours; il se console de la froideur qu'il observe avec vous, en allant tous les soirs au berceau de son fils; et quand on embrasse tendrement le marmot, on est bien disposé à pardonner à la mère. (*A Bastienne.*) Quant à vous, Lucas n'a pas cessé un moment de vous aimer, quoiqu'il vous boude pour le chagrin que vous lui avez fait; s'il était devenu indifférent, il ne ferait pas claquer son

fouet en passant devant votre porte. Voilà comme sont ces pauvres amans, ils se trahissent toujours par quelques petites choses dont ils ne sont pas les maîtres; mais vous êtes toutes deux aimées par de bien braves gens, et d'ici à peu de jours, si vous voulez suivre mes avis, vous serez aussi heureuses que jamais.

MATHURINE.

Et que faut-il faire?

BASTIENNE.

Contez-nous cela, la mère.

LA VIEILLE.

Vous, Mathurine, dites adieu avec courage à toutes ces parures inutiles qui vous ont fait verser des larmes; réunissez-les et portez-les promptement à la ville pour en faire de l'argent. Vous en aurez au moins dix ou douze louis, qui serviront pour votre récolte, mais n'allez pas consulter votre mari, il s'y refuserait peut-être par délicatesse : faites seule le sacrifice, vous verrez quel gré il vous en saura.

MATHURINE.

Oui... Mais que dira-t-on dans le village quand l'on verra que je n'ai plus tous ces effets?

LA VIEILLE.

Pensez plutôt à ce que l'on dira si vous laissez perdre une récolte précieuse faute d'argent pour la faire, si Pierre en tombe malade de chagrin, ou si

vous allez quêter dans la bourse de tous vos amis la somme qui vous manque, et cela dans un moment où tout le monde a besoin de son argent. Allons, Mathurine, du courage, et prenez la ferme résolution de ne plus prodiguer ainsi, pour des jouissances passagères, l'argent que gagne votre honnête mari.

MATHURINE.

Eh bien, vous me décidez, la mère : il est encore de bonne heure, je vais aller tout vendre à l'instant même; car, si je dormais par-dessus c'te bonne résolution, je n'aurais peut-être plus la force nécessaire pour l'exécuter.

BASTIENNE.

Et moi, que faut-il faire pour ramener mon jaloux ?

LA VIEILLE.

Ce sera peut-être un peu plus long. Mathurine, par devoir, peut faire les avances pour apaiser son mari; et vous, vous devez attendre que Lucas revienne le premier. Mais saisissez une occasion de lui montrer que vous préférez son amitié aux plaisirs de votre âge, ne blessez pas le cœur qui s'est donné à vous, par des affectations d'autant plus déplacées qu'il a sujet de se plaindre, et vous le verrez bientôt revenir plus épris que jamais. N'oubliez pas, Bastienne, qu'un joli petit minois peut procurer des conquêtes, mais que de bonnes qualités peuvent seules fixer un mari.

BASTIENNE.

Allons, la bonne mère, si je me raccommode avec ce pauvre Lucas, je viendrai vous inviter de nos noces, et vous aurez la première place à table.

MATHURINE.

Et moi, je vous amènerai Pierre et notre petit, drès que le ménage sera bien d'accord.

LA VIEILLE.

Allez, mes enfans, suivez fidèlement mes avis : les gens sages savent tout sacrifier au bonheur de vivre dans l'union.

MATHURINE.

Je ferai de point en point tout ce que vous m'avez dit.

BASTIENNE.

Et moi aussi, je vous assure. Je savons ben que vous avez plus d'esprit que toute la vallée ensemble... V'là que je suis toute joyeuse de ce que Lucas reviendra à moi : c'est pourtant bien dommage qu'il n'aime pas la danse ; il n'a que c' défaut-là, ce pauvre garçon. Adieu, la mère, j' viendrons vous conter comme cela tournera.

MATHURINE.

Et moi de même.

LA VIEILLE.

Ce sera suivant vos désirs, soyez-en sûres. Adieu, mes enfans.

SCÈNE VIII.

LA VIEILLE seule.

J'ai vu naître ces jeunes filles : j'étais l'amie de leur grand'-mère; elles m'inspirent un véritable intérêt, et je serai heureuse si mes avis les ramènent à leurs devoirs. Où trouvera-t-on les vertus, si ce n'est loin des villes et dans cette paisible vallée ? Je la verrais se corrompre avec bien du regret.

(Elle se lève vers la fin de son monologue, et rentre dans sa chaumière appuyée sur sa béquille que Jeannette a posée près d'elle.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE seule, portant quelques épis dans son tablier.

Oh! il n'y a plus de plaisir à glaner cette année.... Je suis lasse à mourir, et cependant j'ai bien peu travaillé. (*Elle va poser ses épis près de la cabane.*) Ne plus aller chez les parens d'Henri!.... c'est bien triste. Comme la moisson fut agréable l'année dernière! Avec quel plaisir il m'aidait à lier mes gerbes! quel soin il avait de laisser beaucoup d'épis dans l'endroit qu'il me faisait réserver! Ah! je sens pour la première fois le malheur d'être sans fortune, l'humiliation de ne vivre que par la pitié qu'inspire notre situation. Non, je ne quitterai plus la cabane; je ne voudrais pas même revoir Henri.... Peut-être l'éloignement fera-t-il sortir son image de mon esprit;.... il faut au moins l'espérer.

SCÈNE II.

La même; LISE, chargée d'un grand panier; elle le pose en arrivant comme étant excédée de fatigue.

LISE.

Ah! je suis excédée, prends à ton tour ce panier pour le rentrer à la maison.... Jamais nous n'avons eu une si forte provision.

JEANNETTE.

Tu as donc été bien reçue à la ferme?

LISE.

Bien reçue! on nous attendait depuis plusieurs jours.... Du plus loin qu'on a pu me voir dans la plaine, tous les enfans ont couru vers moi.... Eh! bonjour, Lise, disait l'une; embrasse-moi, disait l'autre; comment se porte la vieille de la cabane? Vous êtes seule, petite Lise? m'a dit le bon Henri... Jeannette serait-elle malade?

JEANNETTE.

Il t'a demandé de mes nouvelles?

LISE.

Ah! tout des premiers, je t'assure; enfin je ne savais à qui répondre. Vous avez tort, m'a dit la fermière, quand je suis entrée, d'avoir été si longtemps sans venir; vous avez chagriné mes nièces :

tous les jours elles étaient occupées de votre provision. Elle s'est ensuite empressée de remplir mon panier. Mais il y a quelque chose qui vous regarde, mademoiselle Jeannette. (*Elle va au panier, et en tire une galette et un bouquet.*) C'est ceci, envoyé par Henri encore. Offrez cela de ma part à la belle Jeannette, m'a-t-il dit, petite Lise, et faites-lui mes amitiés.

JEANNETTE, *embarrassée.*

C'était, j'espère, en présence de sa mère qu'il t'a remis ce petit cadeau pour moi?

LISE.

Oui, vraiment; et avec sa permission donnée de bon cœur, je t'assure.

JEANNETTE

Je suis sensible à son attention, mais je n'en ai pas moins le désir sincère d'oublier l'intérêt qu'il me témoigne. Je dois, pour mon bonheur, écouter les avis de notre bonne mère. Ce matin encore elle m'a fait sentir que jamais on ne consentirait à unir le fils du plus riche propriétaire du canton à la petite-fille d'une infortunée réduite à l'état de mendicité. Il est dur de se retracer de semblables vérités; mais il est trop dangereux de s'entretenir de fausses espérances.

LISE.

Eh bien, si on consultait Henri, je suis sûre, moi, qu'il te préférerait aux plus riches filles du pays. Il

fallait voir quelle jolie mine il avait quand il me parlait de toi; il était bien aisé de s'apercevoir que la conversation lui plaisait.

JEANNETTE.

Ah! cesse, ma petite Lise, et ne m'entretiens jamais ni des bonnes qualités d'Henri, ni de son amitié pour moi. Je ne dois pas chercher à me retracer ces idées; il faut plutôt, s'il est possible, parvenir à les oublier; elles troubleraient mon repos, me détourneraient de mon travail, et finiraient peut-être par rendre les derniers jours de notre bonne mère encore plus malheureux.

LISE.

Si les belles fermes qui sont dans la plaine étaient encore à nos parens, tu ne serais pas si malheureuse : rien n'aurait empêché ton mariage avec Henri, tu serais bientôt sa femme, on penserait à tes noces, car toute cette famille est bien attachée à notre grand'-mère. Ah! comme c'est triste d'être si pauvre! C'est pourtant toi qui es cause que je m'aperçois de cela; car, pour moi, je ne désire rien. Je travaille de tout mon cœur, je dors de même, je suis toujours gaie; quand je n'ai rien à faire, je cours après les papillons dans la grande prairie : j'en ai trois boîtes superbes. Mais aujourd'hui je vais employer le reste de mon temps à cueillir des fraises; j'irai les vendre ce soir à la ville, et j'en apporterai l'argent à notre bonne-maman.

JEANNETTE.

C'est bien dit, ma chère Lise; travaille de bon cœur, et dépêche-toi.

LISE.

J'en cueillerai un bon panier; mais cela ne sera pas si promptement fait, j'en mange toujours une sur trois, et c'est juste, cela.

JEANNETTE.

Très-juste.

(Elle l'embrasse.)

LISE.

Embrasse-moi encore, ma Jeannette. Tiens, j'ai quelque chose au fond de mon cœur qui me dit que tu es trop aimable pour ne pas finir par être heureuse.

(Elle ramasse un panier qui est près de la cabane et sort en courant.)

SCÈNE III.

Mme. DE MORINCOURT, ADÈLE ET LÉONORE, vêtues comme à la campagne, mais avec recherche et élégance.

Mme. DE MORINCOURT, regardant autour d'elle avec l'air de la plus vive satisfaction.

Oui, je ne me trompe pas, j'ai suivi l'allée de peupliers qui commence au grand chemin et conduit à la vallée. Je reconnais tout ce qui m'environne : voilà, mes enfans, voilà la ferme où je reçus

le jour, voici le château où je vis pour la première fois votre vertueux père. Que de sensations à la fois douces et mélancoliques s'emparent de mon âme! Mes yeux se remplissent involontairement de larmes. Donnez-moi le bras, ma chère Adèle, je puis à peine me soutenir.

ADÈLE.

Venez, maman : voici un banc de gazon derrière vous.

Mme. DE MORINCOURT.

Ah, ciel! c'est encore le même qui fut construit par l'ordre de mon amie, et sur lequel nous venions passer des heures si douces avec un livre, ou seulement avec notre ouvrage, livrées aux charmes de la conversation. (*Elle s'assied.*) Paisible vallée, séjour de mon enfance, lieux témoins des premiers mouvemens de mon âme, quelle impression vous faites sur mes sens! combien tout ce que l'on dit sur l'amour de la patrie s'éprouve vivement lorsqu'on revoit, après une longue absence, les objets qui frappèrent les premiers nos yeux, l'ancienne propriété de nos pères!... Oui, sans la vanité qui vient dénaturer tous nos sentimens, j'en suis sûre, la vue du plus humble hameau où l'on reçut le jour ferait éprouver un plaisir plus vif, plus pur, que la jouissance des terres les plus riches, et des jardins les plus ornés.

ADÈLE.

Maman, vous faites si bien passer dans nos cœurs

les sentimens que vous éprouvez, que ce lieu me paraît délicieux. J'y reconnais tout ce que vous avez peint. L'image de notre tendre père se représente ici à mes yeux ; je le vois dans ces jours heureux où son amitié pour vous nous préparait le choix de la meilleure des mères. Tous vos récits sont si exacts, que cette terre que nous n'avions jamais vue nous paraît être aussi le lieu de notre naissance. Ne pouvez-vous pas y acheter une propriété, et venir passer ici tout le temps de la belle saison?

Mme. DE MORINCOURT.

C'est aussi mon projet. J'y retrouverai des souvenirs bien doux, quoique mêlés de tristesse. J'irai souvent pleurer sur l'humble gazon qui couvre les restes de ma mère. C'est d'elle, mes enfans, que j'ai toujours à vous raconter les traits les plus touchans et les plus faits pour être gravés dans de jeunes cœurs. Jamais on ne réunit tant d'esprit, de douceur, de modération. Hélas! elle succomba sous le poids de tous les malheurs réunis ; et mon correspondant à Paris, chargé de veiller à ses besoins, m'apprit qu'elle avait terminé sa douloureuse existence, après avoir perdu ma sœur.

LÉONORE

Ne vous livrez pas à ces tristes idées, maman. J'avais bien raison de craindre que ce lieu ne fît de nouveau couler vos larmes.

Mme. DE MORINCOURT.

La douleur sur des pertes éloignées n'est pas aussi

pénible que vous l'imaginez, mes enfans; elle fait repasser dans notre âme des tableaux qui, quoique tristes, ne sont point dénués de charmes, et nous fait seulement éprouver une douce mélancolie; mais cette disposition, qui peut me plaire, ne convient ni à votre âge ni à votre caractère, ma chère Léonore: amusez-vous à cueillir des fleurs dans la prairie qui borde ce petit bois, je resterai sur ce banc avec Adèle.

SCÈNE IV.

Mme. DE MORINCOURT, ADÈLE.

Mme. DE MORINCOURT.

En reconnaissant tous les lieux que je venais chercher, mes yeux sont pourtant frappés d'un objet qui n'existait pas ici: c'est de cette chaumière, en face de ce banc. Je m'en souviens, le bois continuait jusqu'à l'extrémité de la vallée.

ADÈLE.

Ce n'est pas même une chaumière. Croyez-vous, maman, que ce triste réduit puisse être habité?

Mme. DE MORINCOURT.

Mais, aux objets de ménage dont il est environné, on ne peut en douter.

ADÈLE.

Il est difficile de le croire. On ne saurait vivre

dans une cabane aussi basse et aussi petite. Cela doit être bien malsain.

Mme. DE MORINCOURT.

L'air de la campagne est si pur, les travaux et la sobriété si utiles à la santé, qu'on est souvent étonné de voir sortir les gens les plus sains et les mines les plus fraîches, d'habitations où l'on craindrait même de séjourner quelques instans.

ADÈLE.

Cela est possible; mais je ne pense pas qu'il en existe beaucoup d'aussi misérables que celle-ci.

Mme. DE MORINCOURT.

Oui, je présume aussi que c'est la retraite de quelque être bien infortuné; et, pour consacrer ce jour par une action louable, qui que ce soit qui réside dans cette masure, je veux la lui faire reconstruire et y ajouter quelques morceaux de terre.

ADÈLE.

Chacun de vos instans est marqué par une bonne action; je sens que celle-ci est faite pour vous plaire, et vous rendre encore cette campagne plus agréable...... Mais voici Léonore qui revient avec une petite compagne.

SCÈNE V.

Mme. DE MORINCOURT, ADÈLE, LÉONORE, ET LISE, un panier de fraises à la main.

LISE.

Non, mademoiselle; j'en cueillerai d'autres pour aller les vendre, et celles-ci je veux vous les offrir.

LÉONORE.

Maman, j'ai été tentée des fraises de cette petite; mais je ne veux pas les accepter sans la récompenser de ses peines, et elle s'y refuse obstinément.

Mme. DE MORINCOURT.

Je vais tâcher d'arranger ce petit démêlé intéressant de part et d'autre.

LISE.

Ah! n'insistez pas, madame, vous me feriez trop de peine. Je suis bien pauvre; mais ce que j'ai là appartient à tout le monde. Je n'aurai que la peine de remplir une seconde fois mon panier, et vous me rendrez tout-à-fait heureuse en ordonnant à mademoiselle de les accepter. Veut-elle dédaigner mon présent?

Mme. DE MORINCOURT.

Elle est charmante! Dans quelle partie de la vallée demeurez-vous, mon petit amour?

LISE.

Ici, en face de vous, madame, dans cette chaumière.

Mme. DE MORINCOURT.

Voyez, Adèle, combien ce joli minois justifie ce que je vous disais tout à l'heure des habitans de ces humbles toits.

ADÈLE à Lise.

Combien cette cabane peut-elle loger de monde?

LISE.

Nous y demeurons trois: ma mère, ma sœur et moi.

ADÈLE.

Votre sœur est-elle aussi jolie que vous?

LISE.

Je ne suis point jolie, moi; mais ma sœur Jeannette est la plus belle fille du pays; elle est grande comme madame, et, quoique nous soyons bien infortunées, le fils du fermier Lefranc voudrait bien l'épouser; mais ma mère dit que ses parens sont trop riches et n'y consentiraient jamais, et qu'une fille honnête doit éviter d'entrer dans une famille qui la dédaignerait.

Mme. DE MORINCOURT.

Votre mère est sans doute une femme respectable, et je vois à la manière dont vous vous exprimez qu'elle n'a point négligé votre éducation.

LISE.

Nous n'allons pourtant jamais à l'école ; mais tous les soirs d'hiver, quand la lampe est allumée, elle nous fait lire dans de bons livres et même nous fait écrire.

Mme. DE MORINCOURT.

Elle est veuve, sans doute?

LISE.

Oh! il y a bien long-temps. Nous l'appelons notre mère parce que nous n'avons jamais connu celle qui nous a donné le jour ; mais elle est notre bonne-maman.

Mme. DE MORINCOURT.

Et comment nommez-vous cette femme intéressante? J'ai formé le projet d'adoucir la rigueur de son sort, et je désire être instruite de tout ce qui la concerne.

LISE.

On la nomme dans les environs la Vieille de la cabane. Hors d'état de gagner sa vie, elle est secourue par les habitans de la vallée, qui l'aiment et la chérissent généralement. Ma mère a causé ses plus grands malheurs en s'éloignant d'elle pour aller vivre à Paris.

Mme. DE MORINCOURT.

Quels singuliers rapprochemens !... Mais dites-moi,... ce nom de Vieille de la cabane n'indique que le lieu de sa demeure : quel est son nom de famille?

LISE.

Elle préfère celui que je viens de vous dire : son ancien nom l'afflige en lui rappelant des temps heureux qui n'existent plus depuis bien des années.

Mme. DE MORINCOURT.

Je vous en supplie, ma chère enfant, faites-moi savoir quelle est votre famille : les anciens habitans de cette vallée m'étaient connus, ils ont tous des droits à mon amitié, à ma vénération.

LISE.

Quel intérêt pouvez-vous avoir à connaître le nom de ma grand'-mère? Ne vous suffit-il pas de savoir qu'autrefois elle fut très-heureuse, mais qu'elle a survécu à son mari, à sa fortune et à ses deux filles chéries? L'une était ma mère, l'autre a péri dans des pays bien éloignés.

Mme. DE MORINCOURT.

Tout ce qu'elle me dit porte le trouble dans mon cœur, et y fait naître une espérance peut-être chimérique, mais à laquelle je ne puis me refuser. Ah! ne craignez pas de trahir le secret de votre mère, et ne me laissez pas ignorer son nom plus longtemps.

LISE.

Oui, si vous la voyez, songez à ne la nommer que la bonne mère : on lui fait trop de peine quand on l'appelle Froment.

Mme. DE MORINCOURT.

Froment! grand Dieu!

SCÈNE VI.

Les mêmes; LA VIEILLE, JEANNETTE.

(La vieille sort de la cabane à l'exclamation de Mme. de Morincourt, et s'arrête en tombant dans les bras de Jeannette qui la suit et la soutient. Elle parle bas avant de reculer un pas, ce qui est nécessaire pour le coup de théâtre.)

LA VIEILLE.

Qui m'appelle?

Mme. DE MORINCOURT, tombant à ses pieds.

Ciel! c'est ma mère! Est-ce une illusion?

(Adèle et Léonore tombent aussi à genoux.)

ADÈLE.

Serait-il possible?

LÉONORE.

Quel bonheur!

Mme. DE MORINCOURT.

Oui, c'est elle-même; je n'ai pu méconnaître le son de sa voix; et mon cœur peut-il être arrêté par le changement de ses traits?

JEANNETTE.

Apportez promptement un siége; je sens qu'elle ne peut plus se soutenir.

(On lui donne un siége.)

LA VIEILLE.

J'ai supporté les plus grands revers; mais un bon-

heur aussi inattendu ne sera-t-il pas au-dessus de mes forces?

Mme. DE MORINCOURT

Osons l'espérer. Les impressions d'une joie aussi pure n'amèneront pas des suites affligeantes, et je ne puis me reprocher un élan que je n'ai pu contenir.

LA VIEILLE.

Quoi, c'est vous, Rosalie! Je revois ces traits charmans, cette créature vraiment céleste, après avoir versé pendant dix-sept ans des larmes sur sa fin tragique.

Mme. DE MORINCOURT.

Erreurs funestes qu'amènent de si grands éloignemens! J'ai moi-même cru que je ne possédais plus cette tendre mère dont le souvenir se retraçait sans cesse à ma pensée. Mes filles, embrassez celle dont les jours vont vous être si précieux.

LA VIEILLE.

Quels momens enchanteurs viennent succéder à tant d'années douloureuses! Quelle charmante famille m'environne en cet instant!

Mme. DE MORINCOURT.

Ce sont les filles de M. de Morincourt. Notre voyage sur mer fut long et périlleux, mon amie ne put en soutenir les trop grandes fatigues, et n'arriva pas même jusqu'à la colonie. Son époux devenu veuf, après avoir versé de justes larmes sur une perte

aussi cruelle, m'offrit sa main et sa fortune. Nous vécûmes quinze ans dans la plus étroite union, mais sa mort vint rompre un nœud si doux. Toujours attachée à ma patrie, j'ai vendu mes habitations, et, croyant ne plus posséder un seul parent dans cette partie de la France, je n'en désirais pas moins y faire quelque acquisition.... Mais dans quel état je vous retrouve, et qu'il est déchirant pour mon cœur d'avoir joui si long-temps de tous les avantages de la fortune, quand ma mère...

LA VIEILLE.

N'allez pas troubler la douceur du moment présent par d'inutiles regrets. Mon existence, pénible sans doute, ne fut point honteuse. J'ai dû les premiers besoins de la vie à la bienveillance des habitans de la vallée, et, mes malheurs n'étant point mon ouvrage, je n'ai jamais rougi en recevant ce que leur pitié accordait à ma misère... Embrassez à votre tour les filles de l'infortunée Lucette; je vous raconterai sa fin déplorable. Ses intéressans enfans mériteront vos bienfaits et l'amitié de leurs cousines. La différence qui existe dans leur extérieur disparaîtra à leurs yeux lorsqu'elles auront pu distinguer et connaître le développement et la justesse de leurs idées.

Mme. DE MORINCOURT.

Nous avons déjà été à portée d'apprécier les grâces ingénues de la plus jeune, et par elle je sais que, dès cet instant, je puis porter la joie la plus vive dans

le cœur de l'aimable Jeannette. Avez-vous quelque ferme d'une valeur réelle que l'on puisse en ce moment acquérir dans la vallée?

LA VIEILLE.

Celle même qui appartint à notre famille pendant près de deux siècles est à vendre depuis trois mois.

Mme. DE MORINCOURT.

Eh bien! ma chère Jeannette, recevez-la pour dot, et soyez unie au jeune Lefranc, que votre cœur désirait et que vos louables principes vous faisaient éviter.

JEANNETTE, se jetant dans les bras de Mme. de Morincourt.

Ah! ma tante, permettez-moi de me servir d'un titre si doux en vous exprimant ma reconnaissance.

Mme. DE MORINCOURT.

Je désire aussi me fixer auprès de vous, et j'en chercherai les moyens. Mais partons à l'instant pour Paris. En traversant la ville voisine, je m'informerai des gens d'affaires auxquels il faut s'adresser pour traiter de l'acquisition que je veux faire, et avant peu de jours nous serons tous heureux et nous habiterons tous cette charmante vallée. Mes soins les plus doux seront alors de m'occuper du trousseau et de la noce de ma Jeannette; allons, ma mère, ma voiture est restée sur le grand chemin, donnez-moi le bras. Une seule minute de ma vie ne s'écou-

lera plus loin de vous, et je ne puis encore m'établir ici.

LA VIEILLE.

Avec l'apparence de richesse qui vous environne, votre mère et vos nièces, vêtues en pauvres villageoises, peuvent-elles....

Mme. DE MORINCOURT, l'interrompant.

Ah! c'est une jouissance de plus pour mon cœur, un triomphe pour la vertu. Existe-t-il dans l'univers une fille capable d'arrêter un moment ses yeux sur les vêtemens de celle qui lui donna le jour?... Venez, mes amies, dites adieu à cette pauvre cabane; elle sera incessamment changée en une agréable habitation que ma mère donnera à la famille la plus pauvre du village.

(Elle prend sa mère par le bras en la soutenant d'une manière respectueuse et tendre, et fait un pas pour sortir du théâtre.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; BASTIENNE arrivant avec précipitation.

BASTIENNE.

Que viens-je d'apprendre? vous nous emmenez la Vieille de la cabane, et cela avant qu'elle assiste à nos noces?

Mme. DE MORINCOURT.

Elle y viendra, ma chère amie; je l'y conduirai moi-même.

BASTIENNE.

Ah! grand merci. Sans vous, ma mère, je n'y aurais pas été joyeuse: je vous dois tout mon bonheur, j'étais coquette, et vous m'avez corrigée. Le premier sacrifice que j'ai fait à mon pauvre Lucas a tout de suite fait partir son humeur. Toute la jeunesse de la vallée s'est réunie ce matin pour aller à une charmante partie, mais j'ai refusé toutes les invitations: je ne veux plus des plaisirs qui ne l'amusent pas. Quand la troupe joyeuse a été partie, nous sommes restés seuls au village, lui assis sur le banc devant sa porte, moi près de la mienne; nous nous sommes d'abord regardés, puis parlé, et enfin raccommodés de bon cœur et pour toute la vie.

Mme. DE MORINCOURT.

L'aveu de vos torts, ma chère enfant, et la manière dont vous les avez réparés, sont également intéressans, et je suis bien sûre que vous n'y retomberez jamais.

SCÈNE VIII.

Les mêmes; MATHURINE et LA FERMIÈRE COLLOT.

MATHURINE.

Est-il ben vrai, ma mère, que c'te belle dame est vot' fille, et que vous allez être plus riche que nous tous? Ça fait la joie de tout le village. Je viens

vous embrasser une des premières, et vous dire que mes affaires vont aussi très-bien : j'ai été vendre toutes ces breloques qui m'ont fait un peu de plaisir, mais bien plus de peine ; j'en ai fait un joli sac d'écus, je les ai apportés à Pierre, il croyait que ça tombait du ciel, enfin il a su ce que j'ai fait pour le tirer de peine, et il a dit qu'il passera sa vie à m'en récompenser. Nous avons déjà quatre hommes qui travaillent à notre champ ; la joie est rentrée chez nous, et c'est à vous, à vous seule que nous le devons.

Mme. DE MORINCOURT.

Combien l'hommage que vous rendez à ma mère est touchant ! Votre confiance en ses avis, votre reconnaissance, m'attestent qu'elle a vécu heureuse parmi vous, et adoucissent, s'il est possible, le regret que j'ai de n'avoir pu moi-même m'occuper toute ma vie de son bonheur.

LA FERMIÈRE COLLOT.

Ah ! jamais il n'arrivera autant de bien à cette brave femme que mon cœur lui en désire : je lui dois la vie. Oui, je veux le dire et l'avouer tout haut : une noire envie contre mon voisin m'rendait si malheureuse, que j'en étais devenue blême comme vous voyez ; all'm'a dit des choses si touchantes pour me faire voir comme c'était vilain, qu'ça m'a toute remuée. En la quittant, le hasard m'a fait rencontrer Lefranc sur la route : il est venu à moi, m'a tendu la main, j'l'y ai donné la mienne de bon

cœur, des larmes ont rempli mes yeux, et, en vérité, c'est comme un miracle, car depuis ce moment je respire avec liberté : j'avais un vilain poids qui m'étouffait. Je crois que c'était un sort, et qu'elle en sait plus long qu'elle ne dit.

LA VIEILLE.

N'allez pas, ma chère Collot, chercher à mêler du merveilleux à tout ceci, vous me feriez passer, auprès des esprits simples, pour une sorcière. Je n'ai employé près de vous que les moyens que donne la raison.

LA FERMIÈRE COLLOT.

C'est donc une ben belle chose que c'te raison, puisqu'avec des paroles all' guérit des maladies, raccommode des ménages, et empêche les jeunes filles d'être coquettes avec leurs amoureux.

Mme. DE MORINCOURT.

Allons, mes amies, notre séparation sera de peu de durée, dans quelques jours je viendrai moi-même jouir de votre bonheur. Je vous ramènerai le respectable objet de votre amitié et de votre reconnaissance, c'est sous vos yeux qu'il faut qu'elle reçoive la récompense due à toutes ses vertus.

FIN DU SECOND ET DERNIER ACTE.

COUPLETS.

M[me]. DE MORINCOURT.

Air *du vaudeville de la Piété filiale.*

Sous les habits, sous le toit du malheur,
Lorsque je retrouve une mère,
Sa pauvreté, son état, sa misère,
A son égard n'ont pu changer mon cœur.
Qu'importe une vaine parure:
Le cœur a-t-il besoin d'éclat?
Malheur, malheur à tout enfant ingrat
Qui peut rougir de la nature!

JEANNETTE, à sa grand'-mère.

Au trait touchant dont mes yeux sont témoins,
Ma mémoire sera fidèle:
Prendre maman constamment pour modèle,
Sera l'objet de mes plus tendres soins.
D'une leçon douce et solide
Je veux toujours me pénétrer.
Peut-on jamais craindre de s'égarer
En prenant la vertu pour guide?

LA PRODIGUE.

Si la fortune, au gré de mes souhaits,
M'accordait un peu de richesse,
Au malheurenx plongé dans la détresse
Mes biens seraient prodigués désormais.
En exerçant la bienfaisance,
Un bon cœur ne peut s'appauvrir;
Et, je le sens, c'est même s'enrichir
Que de soulager l'indigence.

LA COQUETTE.

D'un peu d'attraits mes regards éblouis
M'ont rendue un instant coquette;
Et dans le feu d'une erreur indiscrète,
A la beauté j'attachai trop de prix.
D'une fleur aussi passagère,
Mes sœurs, ne nous prévalons plus :
Avec des mœurs, des talens, des vertus,
On est plus long-temps sûr de plaire.

LA VIEILLE.

J'ai vécu pauvre, et ne me suis jamais
Permis une plainte importune,
Et la nature, unie à la fortune,
Vient aujourd'hui m'accabler de bienfaits.
On peut, au sein de l'opulence,
Trouver quelquefois le malheur;
Moi j'ai pensé qu'avec la paix du cœur
On est heureux dans l'indigence.

CHŒUR GÉNÉRAL.

LA COQUETTE, à la Vieille.

Pourquoi faut-il que loin de vous
Le devoir nous enchaîne?

LA PRODIGUE.

Qu'au moins quelquefois parmi nous
L'amitié vous ramène.

LA VIEILLE.

N'en doutez pas, mes chers enfans,
Je reviendrai dans ce village
Pour y jouir de temps en temps
Des fruits heureux de mon ouvrage.

Mme. DE MORINCOURT.

Elle y viendra de temps en temps
Jouir des fruits de son ouvrage.

PREMIÈRE VOIX.

Acceptez avec nos adieux
Le vœu de la reconnaissance.

DEUXIÈME VOIX.

En rendant nos cœurs vertueux,
C'était nous rendre à l'existence.

CHOEUR,

Acceptez avec { leurs / nos } adieux
Le vœu de la reconnaissance;
En rendant { leurs / nos } cœurs vertueux,
C'était { les / nous } rendre à l'existence.

FIN DE LA VIEILLE DE LA CABANE.

ARABELLA,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.

ARABELLA.
Mme. WHITFELD, sa mère.
LADY GOLDENALL, sa tante.
LADY LINDSEY.
Mme. MORTON, maîtresse de pension.
CLARY, CÉCILIA, ANNA, ÉLISA, FANNY, PEGGY, petites pensionnaires.
MOLLY, attachée au service de la maison.
FINETTE, femme de chambre, Française.

La scène se passe dans une pension à quelques milles de Londres.

ARABELLA.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLARY, CÉCILIA, ANNA, ÉLISA, FANNY, PEGGY, rassemblées dans un bosquet pour y jouer.

CLARY.

Madame Morton va venir ici ; je l'ai laissée préparant l'ouvrage qu'elle doit apporter ; elle y passera tout le temps de notre récréation. Nous pourrons jouer bien à notre aise ; car, vous le savez, elle aime que nos plaisirs soient vifs et francs, comme elle veut que nos études soient constantes et suivies.

CÉCILIA.

Ah ! c'est très-vrai.

ANNA.

Oui, mais l'un est plus aisé que l'autre.

CLARY.

Ce sont deux choses bien différentes, mais pas entièrement séparées ; pour moi, je suis plus gaie à

14

l'heure de la récréation quand mes devoirs ont été bien remplis.

CÉCILIA.

Moi de même; mais je trouve seulement que le partage de notre journée entre les devoirs et le jeu n'est pas du tout bien arrangé. Je les ai bien comptées : il y a près de huit heures données aux leçons ou aux classes, deux heures au repas, et deux seulement au jeu: cela est trop inégal.

CLARY.

Vous le trouvez ainsi; mais, s'il y avait huit heures de récréations, on serait si dissipé, si excédé, qu'il faudrait autant rayer les deux heures d'études.

CÉCILIA.

Cela est possible; cependant, si j'étais la maîtresse, ce serait autrement distribué.

ÉLISA.

Allez-vous perdre le temps en conversations inutiles? Choisissons notre jeu.

PEGGY.

Oui, c'est bien dit, cela.

FANNY.

Jouons à la queue du loup.

ÉLISA.

Oh! non, plutôt la Marguerite, ô gai!

CÉCILIA.

Fi donc! ce sont des jeux d'enfans que vous nous proposez. Aux barres! aux barres!

ANNA.

Aux barres prisonnières avec campagne.

CÉCILIA.

Oui, avec campagne.

PEGGY, FANNY, ÉLISA, NANCY, MARIA, *frappant dans leurs mains.*

Oh! oui, oui, c'est charmant.

CLARY.

Non pas, s'il vous plaît; sans campagne : cela nous amènerait quelques chagrins : le jeu emporte, on déchire ses hardes, on renverse des vases de fleurs, on finit par être grondée: je m'y oppose.

CÉCILIA.

Sais-tu bien, chère Clary, que tu es très-ennuyeuse avec ta raison? Tu blâmes tous nos plaisirs.

ANNA.

Ne lui fais pas de reproches; suivons ses avis, nous éviterons des pénitences, et nos jeux ne seront pas troublés par la crainte: tu sais combien Clary est raisonnable.

CÉCILIA.

Beaucoup trop, assurément; il faut être pensionnaire, et ne pas avoir, à treize ans, l'air d'une maî-

tresse : chaque chose a son temps. Crois-tu qu'à vingt-cinq ans je jouerai aux barres ?

ANNA.

Tu es charmante, et tu finirais par nous prouver que tu as raison ; mais je me range du côté de Clary. Aux barres, sans campagne.

PEGGY.

Moi aussi, car je serais bien vite attrapée.

ÉLISA.

Et moi de même ; cela m'étouffe de faire de grandes courses.

FANNY.

Allons, allons, commençons.

CLARY.

Un instant ! préparons, avant de jouer, notre petite table et la chaise de notre bonne maîtresse ; elle va venir s'établir près de nous, je vous l'ai déjà dit.

CÉCILIA.

Volontiers.

CLARY.

Prenons la table.

ANNA.

Et moi la chaise.

(Elles établissent la chaise et la table à un coin du théâtre.)

CLARY.

Jamais je ne me dispose à jouer aux barres sans

penser à ma chère Arabella et sans la regretter, au point d'en perdre presque l'envie de me divertir.

ANNA.

Combien elle y avait de grâces!

CÉCILIA.

Toutes les pensionnaires étaient toujours de son côté.

ANNA.

Mais quoiqu'elle ne soit plus pensionnaire depuis trois mois, elle est ici depuis hier; peut-être cela lui ferait-il plaisir de jouer.

CÉCILIA.

Oui; va le lui proposer; je l'ai laissée écrivant dans sa chambre.

CLARY.

Elle vous refusera; ces jeux ne l'amusent plus.

CÉCILIA.

Mais sais-tu qu'elle est fort triste avec toute sa grande fortune?

CLARY.

Elle regrette apparemment son ancienne existence.

CÉCILIA.

Elle devrait pourtant être bien contente. Que de belles choses sa tante lui a données!

ANNA.

As-tu vu son peigne garni de diamans?

CÉCILIA.

Oui, c'est superbe!.... et ses bracelets, comme ils sont jolis!

CLARY.

Probablement que tout cela ne fait pas le bonheur, car Arabella est maigre et changée. Hier au soir, dans le petit bosquet, elle me serra dans ses bras, et, les larmes aux yeux, me dit : Bonne Clary, jouis de ta liberté, du calme qui règne dans cet asile. Le monde est bien brillant, mais il amène souvent de grands sujets de peine.

ANNA.

Paix! Je la vois qui s'avance, un livre à la main; je vais lui proposer d'être de notre partie; elle ne s'en offensera pas?

CLARY.

Oh! non; tu connais bien le caractère complaisant de mon amie.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ARABELLA, un livre à la main. Toutes les petites s'approchent d'Arabella et l'entourent; elle les embrasse, et leur dit :

ARABELLA.

Bonjour, mes petits anges; profitez de la fraîcheur de la matinée. Jouez bien; amusez-vous.

CLARY.

Nous nous disposons pour les barres ; soyez de la partie, Arabella, vous la rendrez plus brillante.

ARABELLA.

Dispensez-m'en, je vous en prie.

CÉCILIA.

Quoi ! vous n'aimez plus à jouer ?

ANNA.

Vous couriez si bien !

ÉLISA.

Avec tant de grâces !

PEGGY.

Ne nous refusez pas ; nous croirions encore avoir le bonheur de vous posséder ici.

TOUTES ENSEMBLE.

Allons, ma chère Arabella !

ARABELLA.

Il m'en coûte de ne pas céder à vos prières ; mais réellement j'ai perdu l'habitude de ces amusemens ; croyez, mes chères petites, que je les regrette souvent.

SCÈNE III.

LES MÊMES; MOLLY, posant un petit métier et un livre sur la table.

MOLLY.

Madame Morton va venir ici, les jeux vont deveniir plus calmes.

CLARY.

Ils l'étaient, je vous assure, bonne Molly.

MOLLY.

Oui, mon petit ange, vous répondez pour les autres, car vous êtes sage, douce, rangée; mais tous ces petits lutins, déchirant leurs tabliers, défaisant ces tresses qui le matin me donnent tant de peines, avec leurs courses, leurs barres! Ah! si j'étais la maîtresse, tout cela serait bien vite supprimé.

ARABELLA, souriant.

Vous les priveriez de jeux utiles à leur santé?

CÉCILIA.

Ah, oui! Molly serait une institutrice très-sévère.

MOLLY.

La vôtre est trop bonne, mesdemoiselles, cent fois trop bonne, c'est moi qui vous le dis.

SCÈNE IV.

MADAME MORTON, arrivant lentement.

CÉCILIA.

Ah! la voici!

CLARY.

Courons dans ses bras.

ÉLISA.

J'arriverai la première.

Mme. MORTON, en les embrassant.

Bonjour, mes enfans! vous voilà bien disposées. Jouez sans aucune crainte, employez avec la vivacité de votre âge ces momens de délassemens; mais je vous demande de retourner aux leçons avec la même ardeur et de ne pas oublier que les jeux sont pour votre plaisir, et l'instruction pour votre bonheur.

CLARY.

Nous sommes convaincues de tout ce que vous nous dites.

FANNY.

Ma leçon sera sue en dix minutes.

ÉLISA.

Je suis plus avancée, la mienne est apprise dès ce matin.

Mme. MORTON.

C'est très-bien, mes enfans. (*Se tournant vers*

Arabella.) Bonjour, Arabella; avez-vous retrouvé dans votre lit de pensionnaire ce sommeil calme que vous y goûtiez autrefois ?

ARABELLA.

Je l'espérais; mais je l'ai cherché vainement.

Mme. MORTON.

Vous n'avez point dormi! Mais je suis réellement inquiète de votre santé, ma chère Arabella.

ARABELLA.

Depuis quelque temps elle semble à la vérité m'abandonner.

Mme. MORTON.

Comment, dans la situation la plus heureuse qui puisse exister, êtes-vous atteinte d'une tristesse semblable? Éclat, fortune, grandeur, tout vous environne.

(Pendant ce commencement de scène, les jeunes personnes se partagent pour jouer aux barres.)

ARABELLA, se jetant dans les bras de Mme. Morton.

Ah! vous m'aviez appris que ces avantages étaient souvent loin de procurer le bonheur; je ne croyais pas en faire une si prompte et si cruelle épreuve.

UNE PENSIONNAIRE.

A toi.

UNE AUTRE.

Non, pars la première.

Mme. MORTON.

Vous m'alarmez sur votre sort, Arabella; je voudrais vous entretenir en particulier, obtenir votre confiance, ramener le calme dans vos esprits.

ARABELLA.

C'est aussi l'espoir de trouver dans vos conseils un soulagement à mes peines qui a déterminé mon voyage. Que de sollicitations il m'a fallu pour en obtenir la permission!

UNE PENSIONNAIRE.

Je suis prise.

Mme. MORTON.

Je suis à vous dans la minute. (*Aux pensionnaires.*) Allez jouer, mes enfans, dans le rond qui suit cette allée; je puis vous inspecter d'ici.

(Les pensionnaires s'éloignent.)

SCÈNE V.

Mme. MORTON, ARABELLA.

Mme. MORTON.

Asseyez-vous, ma chère amie, et daignez m'ouvrir votre cœur sans réserve. Auriez-vous perdu l'amitié de votre tante?

ARABELLA.

Je suis toujours l'objet qu'elle paraît chérir le plus, et c'est cette affection même qui cause tous

mes malheurs : les goûts, les habitudes de ma tante, ses opinions sur le bonheur, sa morale même, rien n'est d'accord avec mes sentimens, et ma vie est un sacrifice perpétuel. J'aime la retraite ou les amusemens paisibles; et la grande fortune de milady, son goût pour les plaisirs nous conduisent chaque jour de spectacle en spectacle, de fête en fête. Partout je suis présentée par elle comme douée de tous les talens, comme l'héritière la plus riche de l'Angleterre; je suis l'objet des soins empressés d'une multitude que l'ambition, la curiosité, peut-être même la malice, attire sur mes pas. La vanité de ma tante jouit de cet éclat; mais ma raison me dit qu'il n'est fait ni pour mon âge, ni pour mon sexe.

Mme. MORTON.

Ne vous laisse-t-on pas quelques heures à donner à vos talens?

ARABELLA.

C'est impossible : le jour vient souvent nous surprendre avant l'instant de nous retirer. On se lève fort tard, et l'emploi de la soirée, déjà fixé, amène la nécessité de s'occuper de sa parure. Dès notre réveil l'appartement est rempli d'ouvrières, de marchandes de modes et de coiffeurs : les objets utiles à mon éducation ne servent souvent qu'à recevoir la quantité de choses que l'on vient déployer aux yeux de ma tante; mon piano se trouve couvert de guirlandes de fleurs, de bijoux d'une forme

nouvelle; sur la harpe on suspend les robes, les pièces de mousseline, les dentelles; et cette tête de Niobé que j'avais emportée avec moi pour la dessiner, n'a servi jusqu'à ce jour qu'à poser des bonnets et des chapeaux. Jugez combien cette dissipation, ce bruit perpétuel sont peu d'accord avec mes goûts.

Mme. MORTON.

Mais avant peu votre union projetée vous soustraira à ces habitudes qui vous pèsent : milord Lindsey, m'avez-vous dit, estime les talens, partage sa vie entre ce que l'on doit au monde et ce que l'homme sage se doit à lui-même. Sa mère, d'après l'éloge que vous m'en faites, est loin d'attacher le même prix que votre tante à toutes les frivolités d'une société dissipée; sachez donc, sans vous affecter ainsi, attendre le moment heureux qui vous fera porter son nom. Pardonnant les caprices et la légèreté de lady Goldenall, ne cessez point d'apprécier, Arabella, toutes ses qualités généreuses, et n'oubliez jamais la reconnaissance que vous lui devez pour ses bienfaits.

ARABELLA.

Ah! croyez que tous ces sentimens sont gravés dans mon cœur. Milord Lindsey m'est déjà cher, plus peut-être qu'il ne le faudrait pour ma tranquillité future; j'estime et j'aime tendrement sa mère; je sens ce que je dois à ma tante pour les soins qu'elle a donnés à mes jeunes années; mais cet hymen, puis-je, dois-je y consentir?

Mme. MORTON.

Et quel motif pourrait vous faire refuser le plus grand de tous les bonheurs, le cœur et la main d'un homme vertueux, et jouissant de tous les avantages que l'on estime dans le monde?

ARABELLA.

Ma tendresse même, mon respect pour ses vertus, pour celles de son aimable mère, tout me fait un devoir de ne jamais consentir à cette union.

Mme. MORTON.

Je ne puis vous concevoir.

ARABELLA

Ah! connaissez les chagrins de votre jeune amie; consolez, éclairez ce cœur partagé par des sentimens qui le déchirent! Faut-il avoir à choisir entre l'amour, le devoir et la reconnaissance? (*Se jetant dans les bras de madame Morton.*) C'est près de vous que je viens puiser de nouvelles forces. Votre vertu si indulgente, votre sagesse si douce, viendront à mon secours.... Je pleurerai dans vos bras, je vous ouvrirai mon cœur tout entier; depuis près d'un mois, cette seule espérance a pu me soutenir.... (*La voix altérée, et prête à pleurer.*) Mais croyez que je suis bien infortunée!

Mme. MORTON.

Calmez-vous, Arabella; rassurez-vous, parlez avec confiance. Votre enfance m'a été chère, votre jeu-

nesse ne peut manquer de m'intéresser vivement. J'évitai toujours avec soin de pénétrer les secrets des familles ; mais il est des circonstances où le devoir bien entendu ne laisse pas balancer entre des principes sages et la nécessité de recevoir des confidences, surtout lorsqu'on peut soulager un cœur affligé, le soutenir dans les principes de la vertu.

ARABELLA.

Qu'il m'est pénible d'avoir à vous dévoiler les torts dont ma tante s'est rendue coupable par le seul effet de la vanité! Mais, si je me taisais, je deviendrais peut-être criminelle moi-même; et, sans appui, je n'aurais pas la force nécessaire pour résister à la fois à son pouvoir et au penchant de mon cœur.

Mme. MORTON.

Pauvre Arabella! je vois les peines de votre âme, je sens que vous éprouvez des combats violens; mais comptez sur ma tendresse, sur ma discrétion.

ARABELLA.

Ah! puis-je en douter? Mais combien il m'en coûte d'enlever à ma bienfaitrice un bien précieux, l'estime d'un cœur pur et d'un esprit éclairé! Vous connaissez les bontés de ma tante pour moi; depuis huit ans, ma mère me remit entre ses mains, et renonça aux plus douces jouissances pour me faire profiter des avantages d'une éducation distinguée : ma tante voyagea plusieurs fois dans différentes parties de l'Europe, resta long-temps à parcourir ses

terres d'Écosse et d'Irlande, et je passai plusieurs années près de vous. Heureuse époque de ma vie! j'en jouissais sans en connaître tous les avantages! Lorsque ma tante me fit paraître dans le monde, ma jeunesse et mes talens y furent généralement accueillis. Elle forma le projet de m'allier à une des plus grandes maisons de l'Angleterre; mais il fallut me supposer une origine illustre, et je suis fille d'une simple propriétaire, faisant valoir elle-même un bien suffisant à son existence. Je ne puis vous dire par quels moyens ma tante rassembla toutes les pièces nécessaires pour prouver que je tenais le jour d'un lord Goldenall, mort dans l'Inde au service du roi. Vous le savez, une fortune immense aplanit tous les obstacles. Ces démarches furent faites sans m'être communiquées. Je reçus, il y a un mois, la défense d'écrire à ma mère et à mes anciennes amies; mais, depuis cette époque, ma tante s'efforce vainement de me faire apprécier tous les avantages dont sa tendresse veut me faire jouir.

Mme. MORTON.

Peut-être votre mère a-t-elle eu part...

ARABELLA.

Non; je connais ma mère, elle ne consentira jamais à perdre les droits les plus chers à son cœur. Ma tante se flatte vainement d'y parvenir; elle a envoyé près d'elle un chevalier Macfield, Irlandais attaché à sa maison, vil complaisant, confident de tous ses secrets; mais, depuis son départ, on n'a

pas entendu parler de lui. Je connais les sentimens et l'affection de ma mère : l'orgueil et la fausseté sont si loin de son âme, qu'elle n'a jamais dû présumer....

Mme. MORTON.

Avez-vous fait connaître à Milady votre éloignement pour un subterfuge que les principes réprouvent ?

ARABELLA.

Dix fois je me suis rendue près d'elle bien déterminée à lui ouvrir mon cœur ; je ne l'ai presque jamais trouvée sans milord Lindsey ou sa mère ; et quand j'ai cru saisir quelques instans favorables à ma résolution, mes jambes chancelantes, ma voix éteinte, m'en ont ôté la force.... Je ne puis que lui écrire ; et c'est sur cette lettre, dont va dépendre ma destinée, qu'il m'était si nécessaire de venir m'appuyer de votre expérience, obtenir vos conseils. Vous ne désapprouvez pas, mon amie, la répugnance invincible que j'ai à me soumettre à la volonté impérieuse de Milady ?

Mme. MORTON.

Pourrais-je vous blâmer ? Il est des circonstances, Arabella, où la plus brillante fortune, les plus grands honneurs, ne sont plus qu'une vaine fumée que la vertu doit faire disparaître pour laisser voir les objets dans leur réalité. Quand ces avantages sont légitimes, la raison peut, même sans efforts, nous les faire dédaigner ; mais, lorsqu'ils sont acquis

par des moyens illicites, l'honneur les réprouve, l'esprit juste et droit les regarde comme avilissans, et votre sentiment vous a bien guidée. Mon avis, cependant, n'est point que vous écriviez à votre tante; j'ai un autre projet qui me paraît plus sûr, et dont l'issue peut-être sera plus avantageuse..... Mais qui vient nous interrompre?

SCÈNE VI.

Mme. MORTON, ARABELLA, MOLLY.

MOLLY.

On vient chercher miss Arabella, la voiture à quatre chevaux est dans la cour; et cette femme de chambre française, si élégante, si vive, si parleuse, est chargée de la ramener à Londres à l'instant même : elle m'a déjà dit tout cela.

ARABELLA.

Quel contre-temps désespérant!

Mme. MORTON.

Je veux vous laisser seule. A moins que Milady ne soit indisposée, et ne vous désire pour ce motif, trouvez des moyens de refuser; je vais rejoindre mes élèves, et les établir à leur travail.

ARABELLA.

Je suis déterminée, je ne partirai point, il y va du bonheur de ma vie.

SCÈNE VII.

MOLLY seule.

Vous n'aurez pas beaucoup de temps pour la réflexion; mademoiselle Finette ne veut pas même donner aux postillons la permission de faire rafraîchir les chevaux.

SCÈNE VIII.

FINETTE, ARABELLA.

FINETTE.

Je vous l'avais bien dit, miss, que votre voyage était une peine inutile, et que vous ne séjourneriez pas ici. Milady vous demande à l'instant même: les minutes sont comptées; il faut être à Londres à quatre heures, prête à six pour un grand dîner, recommencer une toilette, et à onze monter en voiture pour vous rendre à un bal d'ambassadeur.

ARABELLA.

Ce n'est que cela? Ma tante ne s'est donc point trouvée incommodée?

FINETTE.

Pardonnez-moi, miss, elle l'est réellement par la contrariété que lui donne votre absence; et, j'en suis sûre, sans la nécessité de sortir ce matin

pour les emplettes relatives à la fête du soir, cette pauvre lady aurait eu une attaque de vapeurs qui aurait peut-être duré deux heures : ses nerfs étaient d'une irritabilité! elle avait des impatiences! tout le monde tremblait dans la maison ; mais elle est devenue d'une humeur charmante..... Ah! miss, que de belles emplettes elle a faites pour vous! Vous paraîtrez ce soir dans cette brillante assemblée en Circassienne, en Grecque, en Égyptienne ; vous n'aurez qu'à choisir. Vous connaissez mon adresse, vos cheveux seront ou bouclés, ou nattés, ou liés, selon votre goût. Je me fais une fête de cette toilette : mon génie est réellement allumé par toutes les belles choses qui vous sont destinées. Point de diamans, madame n'en veut pas, c'est de trop vieux goût; les antiques sont bien plus à la mode. Elle vous a acheté une parure qui coûte plus de deux mille guinées; vous aurez les douze Césars en ceinture, et un Alexandre sur l'épaule qui fera l'effet le plus superbe!... Ah! miss, que vous êtes heureuse!

ARABELLA.

Vous le croyez?

FINETTE.

Je voudrais en être plus convaincue, car vous avez une mélancolie qui me fait craindre que vous ne mettiez pas assez de prix à tous ces avantages. Peut-être aussi cette tristesse est-elle une maladie anglaise, mais elle nuit à vos succès. J'en suis fâchée, miss, et je dois cependant vous en avertir, votre main-

tien est noble et touchant, mais vous n'avez pas assez d'abandon, assez de tournure. Je ne puis m'accoutumer à l'air empesé de toutes vos dames : ce n'est point enthousiasme national; mais, en vérité, la moindre de nos grisettes, trottant le matin sur les boulevarts de Paris, a cent fois plus de grâce que vos plus belles ladies se promenant au parc de Saint-James. Nous avons une certaine aisance difficile à vous communiquer; et puis vos révérences sont raides, gauches; d'ailleurs on n'en fait plus, cela sent la vieille étiquette. Il y a un certain coup de tête qui a tant de grâce, auquel on donne à son gré de la dignité.... de l'indifférence.... ou un petit air de coquetterie.... (*Elle la prend par les mains.*) Allons, voyons, essayez de vous présenter avec cette facilité.

ARABELLA, avec dignité et sans humeur.

Finissez, Finette; tout ce bruit me fatigue; je n'irai point au bal ce soir.

FINETTE.

Ah! miss, que dites-vous là? Osez-vous bien..... Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais vous n'agissez pas avec prudence. Résister à milady! grand Dieu! l'idée seule m'en fait frémir. Vous le savez, avant même qu'elle la connaisse bien, sa volonté est une loi impérieuse pour tout ce qui l'environne : dans cette circonstance elle était bien prononcée, et je crains....

ARABELLA.

Ma tante ignore que j'ai donné ma parole à milord de ne paraître dans aucune assemblée publique pendant son absence ; mais elle ne désapprouvera pas que je sois fidèle à mes engagemens.

FINETTE.

Écrivez donc une lettre faite pour convaincre milady ; sa grande vénération pour tout ce qui tient à la volonté du jeune lord pourra peut-être aider à la calmer ; mais je ne saurais m'acquitter de cette commission verbalement.

ARABELLA.

C'était mon intention.

(Elle se place pour écrire à la table de Mme. Morton.)

FINETTE.

Je le crains bien, cette résistance aux ordres de milady va la mettre dans un état terrible ; c'est un fait, sa santé tient à ce qu'on lui obéisse sur tous les points, à ce qu'on la prévienne dans ses moindres désirs. Le docteur va passer la nuit près d'elle, j'en suis sûre ; il sera lui-même très-affligé, il verra qu'on ne suit pas ses ordonnances ; car tous les jours, en sortant de l'appartement de milady, il ne manque jamais de me dire : Mademoiselle Finette, point de contrariétés, point de contrariétés ; qu'on la prévienne sur tout, qu'elle se dissipe, qu'elle s'amuse ; je n'ai point d'autre remède à donner. Ah ! c'est un homme qui connaît bien la santé des femmes !

ARABELLA, *écrivant.*

J'espère que ma tante trouvera mon excuse légitime.

(*Elle écrit.*)

FINETTE.

Ah! tâchez de ne la point désobliger, c'est une vraie mère pour vous, miss. Quels soins n'a-t-elle pas pris de votre enfance! quelle gloire n'attache-t-elle pas à vos succès! A la vérité, lorsqu'elle vous adopta, vous étiez bien gentille. Je vous vois encore lorsque j'arrivai de Paris, avec cette petite mine si fraîche, si propre, ce maintien si décent, un petit chapeau de paille noué sous le menton, votre vêtement si soigné, votre ouvrage toujours bien ployé, cette petite ménagère dans laquelle vous remettiez avec ordre, aiguille, fil, ciseaux. C'était une nouveauté pour moi, nos petites Françaises ne donnent pas de pareils exemples. Jusqu'à l'âge où se développe leur amour-propre, c'est un bruit, une vivacité qui vous étonneraient; elles sautent, courent, jasent, rient, pleurent, apprennent avec facilité, étudient avec peine, sont étonnantes pour les talens; dès l'âge de six ou sept ans, possèdent dans la danse des pas recherchés, parcourent avec facilité les touches d'un clavier; elles sont vives, sensibles, bienfaisantes, assez dépensières, peu soigneuses; et ces défauts et ces qualités les suivent quelquefois dans la carrière de la vie : elles seraient parfaites si l'on parvenait à les fixer.

ARABELLA, avant de plier sa lettre.

Je crois que cette lettre est faite pour convaincre ma tante, et non pour l'offenser.

(Elle lit.)

« Ma chère tante,

» Sans cesser de respecter vos volontés, permettez-moi dans la circonstance présente de prévenir aussi les désirs de l'être auquel je dois à l'avenir consacrer tous les miens. Milord, en partant pour la campagne, m'a fait entendre qu'il serait affligé si pendant son absence je paraissais sans lui dans des assemblées nombreuses. C'est un des motifs qui m'a fait désirer de venir passer quelques instans près de mon amie : vous y avez consenti, daignez ne pas insister pour mon retour. Dans deux jours je serai à Londres, et le bonheur d'être près de vous m'aura promptement consolée d'avoir quitté l'asile heureux où je retrouve tous les souvenirs des paisibles années de mon enfance. »

FINETTE.

Un style si doux et si aimable n'amènera pas, j'espère, de fâcheux effets; mais je voudrais déjà en avoir la certitude. Je repars à l'instant, et je serai promptement rendue; nos chevaux vont comme le vent, et quoiqu'il n'y ait que six milles d'ici à Londres, je dois retrouver un relais à moitié chemin. Adieu, bonne et charmante miss. Puisse votre union avec milord n'être point retardée! n'oubliez pas que vous avez promis à Finette d'être attachée à votre

service. Je serai si heureuse près de vous, si dévouée !

ARABELLA.

Je ne manquerai jamais à mes engagemens. D'ailleurs votre adresse, votre activité me conviennent ; et votre gaieté me plaît, quand mon âme n'est point livrée à la mélancolie.

FINETTE.

Dans cette disposition, ma vivacité peut quelquefois vous contrarier, et, pour vous plaire, j'aurai soin de la réprimer.... autant que je le pourrai, cependant.

ARABELLA.

Adieu, Finette. Partez à l'instant : voici ma lettre.

FINETTE.

Avant une heure elle sera rendue.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

ARABELLA seule.

Voici donc le premier pas fait vers les démarches qui doivent rompre notre union projetée, cher Lindsey. Cette idée est déchirante ; mais puis-je supporter celle de perdre son estime ? Et ne seraitce pas mon sort si jamais il venait à connaître la ruse inconsidérée et coupable à laquelle on veut me

faire consentir? Me suffira-t-il alors de porter son nom, de partager son existence, en comptant sur sa générosité et sur un amour qui perdra toute sa vivacité, lorsque l'objet qui l'a fait naître ne sera plus irréprochable à ses yeux? Ah! cette réflexion ranime mon courage; un sentiment bien véritable doit diriger vers des actions généreuses, vers les plus grands sacrifices. L'amour n'est rien sans l'estime; c'est de leur réunion que naît cette amitié constante qui fait chérir un lien que l'on doit porter toute sa vie. En renonçant à Lindsey, j'abandonne pour toujours l'idée de tout établissement. Où retrouverais-je autant d'esprit, de douceur, de qualités aimables, j'ose ajouter une tendresse aussi vive, aussi délicate? J'irai cacher ma douleur dans la retraite ignorée de ma mère; j'y emporterai du moins les consolations d'un cœur pur et sans remords.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARABELLA, CLARY ET ANNA.

CLARY.

Madame Morton est occupée à recevoir du monde, et vous étiez seule à pleurer dans votre chambre : cela n'est pas bien, Arabella. Ici, ne devez-vous pas compter sur les consolations de l'amitié?

ANNA.

Oui, sûrement, en racontant le sujet de ses peines, on les diminue. J'éprouve toujours cela. Ouvrez-nous votre cœur, ma chère Arabella; dites-nous ce qui vous affecte si vivement au moment où nous pensions que vous touchiez au plus grand bonheur?

ARABELLA.

Cette consolation m'est encore enlevée, mes bonnes amies. Vous le savez, on ne peut disposer que de ses propres secrets, et je serais forcée, en vous racontant ce qui déchire mon âme, de vous confier ceux des autres.

CLARY.

La discrétion ne consiste seulement pas à se taire, mais à respecter le silence. Nous n'insisterons point, Arabella. D'ailleurs, une conversation tout éloignée du sujet de nos peines est souvent aussi un moyen plus sûr de distraction, et notre seul désir est de vous faire sortir de la douleur qui paraît vous accabler.

ANNA.

Oui, descendons dans le jardin; je vous ferai voir une volière superbe dont papa vient de me faire présent; elle est peuplée d'oiseaux de tous les pays. Ce don charmant est accompagné d'un joli recueil qui contient l'histoire de ces pauvres petits voyageurs; les contrées, les mers qu'ils ont parcourues pour venir jusqu'à moi; leurs habitudes, leurs mœurs, la manière de les soigner : tous ces détails les rendent encore plus intéressans. Cet hiver je les aurai dans ma chambre; car ils ne soutiendraient pas la rigueur de notre climat. Je vais aller prendre mon recueil, attendez-moi ici, à l'instant je vous rejoins, et je suis sûre d'avoir trouvé une chose vraiment amusante pour mon aimable amie.

ARABELLA.

Je suis bien sensible à vos soins.

(Anna sort.)

SCÈNE II.

ARABELLA, CLARY.

CLARY.

Quand nous aurons admiré les oiseaux d'Anna, vous viendrez vers mon petit jardin; là, vous verrez, ma chère amie, des choses moins curieuses, mais qui plairont, j'en suis sûre, à votre cœur : je possède un très-beau myrte actuellement en fleurs; moi seule je le cultive, je l'arrose, et vous allez juger s'il doit m'être cher. Sur son écorce vous verrez gravé le nom d'Arabella, et la date du jour où vous m'avez juré d'être toujours ma plus constante amie, et de chérir encore dans le monde ce lien qui nous rendit si parfaitement heureuses pendant les trois années de notre intimité.

ARABELLA.

Un nouvel engagement, une date nouvelle, vont encore trouver place sur l'écorce de ce myrte chéri, et ce sera avec bien du plaisir que j'y tracerai moi-même mon nom. Est-il rien de plus doux que ces premières affections de l'âme qui nous unissent pendant les années de notre jeunesse? Malheur à celles qui en troublent le charme par des idées prématurées sur les plaisirs du monde; elles nuisent à la réalité la plus heureuse pour des chimères qui disparaîtront à chaque pas qu'elles feront dans la carrière

de la vie; elles se privent de cette tranquillité du cœur, de ce calme de l'esprit si nécessaires à l'époque destinée à l'instruction; elles n'en retirent aucun fruit, et quittent avec empressement l'asile où se sont écoulées leurs plus belles années, pour paraître sans talens dans le monde, y éprouver sans cesse des dégoûts, et jeter avec regret les yeux sur un temps perdu, dont elles ne peuvent plus ressaisir une seule minute.

CLARY.

Voici deux petites qui viennent à vous, et qui me paraissent bien émues.

SCÈNE III.

ARABELLA, CLARY, ANNA suivie de Mme. WHITFELD.

ANNA, entrant la première.

Ici, madame, vous allez trouver Arabella.

ARABELLA, sans regarder, s'adressant à Clary.

Encore quelque ambassade de ma tante!

Mme. WHITFELD, regardant les deux jeunes pensionnaires avec agitation.

Laquelle des deux?..... Ah! c'est sans doute là Arabella, mon cœur la devine bien plus que mes yeux ne la reconnaissent; mais ses cheveux...., ses yeux.... C'est elle!

ARABELLA, avec la précipitation du trouble, et la confusion des idées.

Ce son de voix, ces traits rappellent dans mon idée!.... Serait-il bien possible?

Mme. WHITFELD.

Arabella, regarde bien, cherche à me reconnaître.

ARABELLA, se jetant dans ses bras.

Celle à qui je dois le jour! Ah, ma mère! vos traits étaient toujours restés gravés dans ma mémoire, dans mon cœur! Quoi! c'est vous que je serre dans mes bras, que je baigne de mes larmes!

CLARY, à Anna.

C'est sa mère! Ah! qu'elle est heureuse!

ANNA.

Sortons pour ne point les gêner dans des momens si doux.

SCÈNE IV.

ARABELLA, Mme. WHITFELD.

Mme. WHITFELD.

Oui, ma fille, enfant chéri de mon âme, image vivante de ton vertueux père, l'inquiétude, le désespoir m'ont fait sortir de ma retraite, entreprendre le voyage le plus long et le plus pénible. Depuis six semaines, je n'ai pas reçu un seul mot de toi....

Je te croyais abandonnée par ta tante : d'autres idées bien plus funestes encore s'emparaient de mon esprit.

ARABELLA.

Non ; jamais les bontés de ma tante n'ont eu plus de suite et plus d'éclat. Je ne dois mes chagrins qu'à son excessive tendresse. Mais vous n'avez donc pas reçu un Irlandais qui s'était chargé de vous communiquer les vues de lady Goldenall sur votre Arabella, et qui avait répondu qu'il rapporterait votre consentement au lien que l'on veut me faire contracter?

Mme. WHITFELD.

Je n'ai vu personne, je n'ai reçu aucun avis; mais j'ai toujours craint qu'au moment de t'établir mes droits ne fussent méconnus, et que l'amour de la richesse ne déterminât ma belle-sœur à te sacrifier à quelque être peu fait pour apprécier et posséder une âme comme la tienne.

ARABELLA.

Je n'ai point ce reproche à lui faire. (*A part.*) Que ne m'a-t-elle présenté un objet indigne de mes vœux!

Mme. WHITFELD, regardant Arabella avec un renouvellement d'expression de tendresse.

Que je te regarde encore, que je contemple ces traits développés, ce visage dont le sourire gracieux et enfantin m'ont fait jouir des premiers charmes de la maternité; quelle longue et cruelle privation dictée par la tendresse! Comme toi, ma fille, j'é-

tais venue recevoir mon éducation à Londres. Mon père était loin de croire que les talens exigeassent le théâtre brillant du monde; il pensait que dans une retraite paisible, avec une existence aisée, l'instruction ajoutait au bonheur de la vie privée, et assurait à une mère de famille l'estime et le respect dont elle a besoin d'être environnée. J'ai donc suivi la route qu'il m'avait tracée, et, me privant si long-temps d'une fille tendrement aimée, je n'ai consulté que son bonheur. Depuis un an tu devrais être près de moi; les sollicitations de ma belle-sœur, cette espèce d'adoption dont elle se faisait gloire, la crainte de la désobliger, tous ces motifs ont retardé le moment heureux où je te presse contre mon sein.

ARABELLA.

Ah! pourquoi ne m'avoir pas plus tôt rappelée près de vous! Ma tante m'environne d'un éclat qui pourrait me séduire, mais rien n'a pu altérer dans mon cœur les sentimens de la nature.

Mme. WHITFELD.

Tu en trouveras la récompense dans le bonheur qui réside au sein de nos campagnes. Depuis deux ans, je fais embellir ma demeure pour l'heureux instant de ton retour; le fils de mon voisin, riche cultivateur, t'offre sa main et t'attend pour te donner son cœur. Formé par des voyages et par une éducation suivie, il est digne de devenir ton époux; l'union la plus intime règne entre nos deux familles; nos habitations sont situées sur le penchant du

même coteau, et nos riches métairies, couvertes de brebis d'une blancheur éclatante et de grasses genisses, réjouissent la vue par le tableau d'une abondance qui assure la véritable indépendance.

ARABELLA.

Ah! ma mère, vous m'enchantez par ce récit, et mon cœur sent d'avance le bonheur dont je vais jouir près de vous; mais jamais l'hymen ne me fera former d'engagement. Sachez que le jeune homme auquel ma tante voulait m'unir, et que je suis décidée à refuser par des motifs que vous approuverez, possède des vertus et des agrémens dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur.

Mme. WHITFELD.

Quoi! ma sœur voulait vous marier? Et nous avons appris qu'elle venait de choisir une jeune personne de la famille des lords Goldenall pour en faire son héritière; qu'uniquement occupée d'elle, rien ne pouvait surpasser la magnificence des présens qu'elle lui destinait pour le moment de son mariage : cette nouvelle insérée dans la gazette de Dublin, acheva de décider mon voyage. Je jugeai qu'une nouvelle adoption dans une femme capricieuse et légère devait la porter à vous négliger, et je vois....

ARABELLA.

Ne précipitez point votre jugement, et sachez que milady, déterminée par sa tendresse pour votre Arabella, et voulant la faire jouir des avantages qui

seuls lui semblent faits pour assurer le bonheur, a formé le projet de...

SCÈNE V.

LES MÊMES; MOLLY, avec un air fort empressé, préparant des siéges.

MOLLY.

Ici, ici, faites monter ces dames.

ARABELLA.

Voici du monde; rentrons dans mon appartement. Là, je pourrai, ma mère, vous confier en entier mes chagrins, et, dirigée par vos conseils et ceux de madame Morton, je ne pourrai plus craindre de m'égarer.

SCÈNE VI.

MOLLY seule.

On ne pouvait décemment recevoir une si belle lady dans le salon d'en bas; nos petites étourdies y sont continuellement; et j'ai beau le ranger, une minute après tout est bouleversé; au moins celui-ci est propre, oui, très-propre;... et moi, comment suis-je aujourd'hui? (*Elle prend sa robe.*) Ah! j'ai ma jolie toile, c'est heureux cela; Molly a une très-bonne tournure, elle fait honneur à la maison.

(Elle s'arrange; secoue son tablier, répare le nœud qui attache son chapeau, et se range à l'arrivée de milady en faisant de belles révérences, en se reculant jusqu'à la porte, et sort.)

SCÈNE VII.

LADY GOLDENALL, LADY LINDSEY, FINETTE tenant un grand sac de taffetas vert.

LADY GOLDENALL.

Finette, faites avertir Arabella et la maîtresse, je les attends ici; je n'ai point envie de parcourir la maison pour les rejoindre; dites à ma nièce de se préparer à l'instant à me suivre; j'espère que jamais à l'avenir il ne lui arrivera de me contraindre à me déplacer pour être obéie. Avez-vous apporté tout ce qui peut m'être nécessaire? car j'ai le malheur de ne pouvoir faire un pas sans être accompagnée d'une quantité de précautions indispensables, surtout quand ma sensibilité risque d'être excitée et d'agir sur mes nerfs.

FINETTE, ouvrant le sac, et retirant plusieurs flacons qu'elle y replace.

Je n'ai rien oublié, heureusement; voici l'eau de menthe, l'essence de corne de cerf, les gouttes d'Hoffman; quand on est bien en garde on prévient l'ennemi; nous n'aurons point d'attaque, milady, j'en suis sûre.

LADY GOLDENALL.

Allez, Finette, laissez là ce sac; faites promptement ce que je vous dis : j'ai peu d'instans à perdre.

(Finette sort.)

SCÈNE VIII.

LADY LINDSEY, LADY GOLDENALL.

LADY LINDSEY, qui, pendant le dialogue des premiers interlocuteurs, a regardé par les fenêtres et examiné le salon.

Cette maison est agréablement située; elle est propre, élégante même.

LADY GOLDENALL, avec dédain.

Milady est toujours disposée à l'admiration.

LADY LINDSEY.

Toujours pour ce qui intéresse mon cœur et plaît à mes yeux : ici je trouve l'un et l'autre. Le site est charmant; cette réunion d'aimables enfans, dont les physionomies brillantes de santé annoncent l'innocence et le bonheur, forme un tableau touchant qui ne manque jamais de m'attendrir. Mon imagination me présente rapidement les différentes scènes de la vie qui les attendent, et les attraits séducteurs, et les dangers affreux qui succèderont au calme dont elles jouissent, aux plaisirs innocens qui leur suffisent maintenant. Puisse un esprit juste et sensible former leur jugement, fortifier leur âme, et, sans leur peindre avec fidélité un tableau qu'il vaut mieux leur voiler, les mettre dans le cas, en paraissant dans le monde, de connaître et de choisir tout ce qui ne portera point atteinte à leurs mœurs, et par suite à leur bonheur!

LADY GOLDENALL, avec le ton de l'ennui.

On est heureuse, milady, de trouver dans son imagination une foule de tableaux si intéressans, cela préserve de l'ennui ; voilà ce qui vous a frappée, quand j'ai seulement été importunée des regards curieux et indiscretsde ce petit troupeau qui, à mon entrée dans la cour, admirait stupidement ma voiture.

LADY LINDSEY.

Les dispositions différentes produisent de différens effets, cela est naturel ; mais je sens que si j'avais ici quelque enfant de ma famille, j'aimerais à venir de temps en temps inspecter ses progrès, suivre le plan de la maîtresse, assister aux récréations, observer la diversité des caractères.

LADY GOLDENALL.

Eh bien, milady, je vous l'avoue (et c'est sans doute à ma honte), je suis venue ici le moins possible tant qu'Arabella y a résidé ; je la savais bien, cela me suffisait : tous ces détails m'ennuyaient à la mort. Ces pièces d'écriture, ces dessins sur lesquels il fallait bien placer quelques mots de satisfaction et l'ennuyeuse sonate qu'il fallait écouter, tout cela m'enlevait au moins deux mortelles heures, et me laissait un mal de tête insoutenable pour le reste de la journée.

LADY LINDSEY.

Les progrès de votre Arabella devaient cependant

être bien intéressans à suivre : et, je l'avoue, le tendre intérêt qu'elle m'inspire ajoute au plaisir que je goûte à connaître le séjour de son enfance. Je veux aussi féliciter son institutrice d'avoir rencontré un jeune cœur aussi digne de ses leçons et de ses conseils : c'est sûrement la plus douce jouissance de son état, mais nos complimens sur le succès complet de cette éducation sont un hommage que nous lui devons.

LADY GOLDENALL.

Pour moi, j'aurais peu de choses obligeantes à lui dire dans un moment où ma nièce, manquant à toutes les convenances, ose braver mes ordres, et vous montre, milady, si peu d'empressement de se réunir à vous.

LADY LINDSEY.

Je suis affligée qu'Arabella n'ait pas jugé que, sous aucun prétexte, elle ne devait vous désobéir; mais permettez-moi, milady, de vous représenter que depuis trois semaines notre parole lui était donnée de la laisser paisiblement ici pendant plusieurs jours; que sa santé même annonçait le besoin qu'elle avait de respirer l'air de la campagne, et que le motif de son refus, fait pour toucher le cœur de mon fils, ne peut manquer d'avoir mon aveu.

LADY GOLDENALL.

Je rends justice comme vous, milady, à plusieurs qualités de ma nièce, elle en a d'estimables. Vous savez que je la comble de bienfaits, mais elle est

loin d'être telle que je désirerais ; il y a une teinte romanesque dans son éducation dont j'accuse entièrement l'institutrice : ce dégoût pour les fêtes, ce dédain pour la parure, cet amour ridicule du travail, tout cela n'est point de l'âge d'Arabella. Et, je le crains vivement, loin de m'être assuré une amie, une compagne dont je puisse justement m'enorgueillir, vous la verrez s'enfermer dans son ménage, s'occuper uniquement de ses enfans, fuir le grand monde, où je fais tant de sacrifices pour la placer, peut-être même se claquemurer dans une de ses terres. Vous conviendrez, madame, que cette perspective est bien faite....

LADY LINDSEY, interrompant lady Goldanall.

Pour charmer mon fils, s'il pouvait entendre le récit de vos craintes.

SCÈNE IX.

ARABELLA arrive entre Mme. MORTON et Mme. WHITFELD; FINETTE, LADY LINDSEY, LADY GOLDENALL.

ARABELLA, à Mme. Morton, dans le fond du théâtre.

La présence de ma tante anéantit mon courage.

Mme. MORTON.

Doit-il fléchir lorsqu'il s'agit de faire connaître la vérité?

LADY LINDSEY, à lady Goldenall.

Arabella paraît bien changée, bien pâle. Quelle est cette femme qui la soutient ?

LADY GOLDENALL, à part.

Ciel ! ma belle-sœur ! quel contre-temps fâcheux ! (*Se remettant.*) Ah ! c'est sa bonne nourrice, qui ne l'avait pas vue depuis des années.... L'émotion que vous remarquez vient sans doute...

ARABELLA.

L'émotion violente que j'éprouve, à la vérité, madame, vient de la réunion des sensations à la fois les plus douces et les plus déchirantes. Je me retrouve dans les bras d'une mère chérie ; mais je suis forcée d'offenser ma bienfaitrice, et de renoncer pour jamais au plus doux engagement.

LADY LINDSEY.

Je ne puis comprendre....

LADY GOLDENALL.

Sa tête est frappée, j'en suis sûre ; il y a un égarement dans ses yeux. (*S'approchant de madame Whitfeld.*) Vous n'avez donc pas vu le chevalier Macfield ? vous ignorez mes projets ?

Mme. WHITFELD.

Le chevalier Macfield ? J'ignore de qui vous parlez.

LADY GOLDENALL.

Si Macfield n'est pas mort en route, je ne lui par-

donnerai jamais. Peut-il me mettre dans un semblable embarras! Mais dissimulez, je vous en supplie; je vous expliquerai.....

Mme. WHITFELD.

Je connais tous vos projets, ma sœur.

LADY LINDSEY.

Sa sœur!

Mme. WHITFELD.

Dans l'égarement de vos passions, vous avez sacrifié à vos idoles sans vous être assurée de notre consentement. Le rang, la fortune, voilà, selon vous, le bien suprême, et vous avez cru combler Arabella en lui assurant ces avantages, même par des moyens que les principes réprouvent.

LADY LINDSEY.

Que veut-elle dire, milady? J'exige que ce mystère me soit dévoilé.

LADY GOLDENALL.

Eh bien, milady, vous allez juger quel doit être mon dépit. Jamais conception plus heureuse n'a été plus complétement déjouée par des esprits romanesques et des vertus exagérées. Vous connaissez ma tendresse pour Arabella : j'avais trouvé les moyens les plus sûrs et les plus impénétrables de faire revivre en elle l'héritière d'une ancienne maison; unissant à ce titre le don total de mes biens, je l'avais rendue digne d'entrer dans une famille telle que la vôtre; je doublais la fortune de sa mère, en la fai-

sant passer pour sa nourrice; je lui assurais les moyens de jouir, en femme vraiment sensible, de l'éclat qui eût environné sa fille. Dans ce plan les intérêts de tout le monde étaient ménagés, rien n'était offensé.

Mme. WHITFELD, *avec vivacité.*

Excepté la vérité, ma sœur, et les droits sacrés de la nature, qu'on ne doit jamais outrager. Pouvais-je me contenter du titre de sa nourrice lorsqu'il m'est si glorieux d'être sa mère, non pour la fortune immense dont vous l'accablez, mais pour les qualités qui la distinguent? Et pouvez-vous espérer de me séduire en augmentant ma fortune, lorsque le revenu de ma terre est plus que suffisant à mes besoins?

LADY LINDSEY, *sévèrement.*

Comment vous permettiez-vous, milady, d'offenser à la fois la famille de Lindsey et les vertus d'Arabella?

ARABELLA.

Ah! madame, daignez m'en croire : cette union, dans toute autre circonstance si chère à mon cœur, ne se fût point consommée. La timidité, l'embarras, la crainte d'offenser ma tante, sont les seules causes qui m'ont fait si long-temps garder le silence; et je ne m'étais retirée près de mon amie que pour concerter les moyens de vous faire savoir que je renonçais à un bonheur qui n'était pas fait pour moi. Non, jamais je n'aurais consenti à ce

que milord acceptât la main d'une fille que son rang ne destine point à recevoir son cœur et sa foi.

LADY LINDSEY.

Vous vous méprenez à l'expression de mon mécontentement, ma chère Arabella ; je suis seulement offensée qu'on ait pu croire que des avantages qui vous sont étrangers , et dont on vous faisait jouir d'une manière indigne de vous , fussent les motifs du choix de mon fils et du mien. Rien ne pourra le changer : c'est Arabella qui a fixé son cœur, c'est elle que je veux pour fille; je l'obtiendrai d'une mère qui ne peut s'opposer à son bonheur, et...

LADY GOLDENALL.

Pour moi, dans ma confusion, dans mon désespoir, je quitte à jamais l'Angleterre, je change la totalité des dispositions qui lui étaient favorables; jamais je ne reverrai cette ingrate qui, dédaignant mes bienfaits, veut ainsi m'abreuver de regrets, de honte et d'humiliation. *(Très-altérée.)* Pouvais-je croire qu'un être en apparence si doux, si timide, m'attirait ici dans un piége ?..... Non... J'étouffe.

FINETTE, avec empressement, lui présentant un flacon.

Milady, si vous vouliez respirer !...

LADY GOLDENALL.

Laissez-moi; j'ai bien le temps de me trouver mal !... je suis furieuse.

LADY LINDSEY.

Au nom de la raison et de l'amitié, sachez vous calmer : le bonheur peut encore exister pour vous et pour l'objet de vos affections. Conservez-lui votre tendresse : ne l'aviez-vous accordée qu'à un être imaginaire ? Jamais l'intéressante Arabella n'en fut plus digne. Mon fils obtiendra, je l'espère, le consentement de madame (*montrant madame Whitfeld : puis s'adressant ensuite à lady Goldenall*). L'hymen promptement célébré ne donnera pas le temps au public curieux et indiscret de pénétrer un secret qui pourrait vous attirer sa censure. Une fois Arabella présentée dans le monde comme épouse du lord Lindsey, vous jouirez de son bonheur et de ses succès.

ARABELLA.

Ah, madame ! mon cœur, qui vous chérissait déjà comme la mère la plus tendre, est plus pénétré que jamais du nouveau choix que vous daignez faire... Ma mère...

Mme. WHITFELD.

Le don de votre cœur en faveur d'un homme vertueux vous assure de mon consentement.

LADY LINDSEY.

Votre aveu seul, milady, est attendu pour nous mettre tous au comble de la joie; laissez-vous fléchir. Rien n'a pu faire changer mes sentimens pour Arabella : n'a-t-elle pas encore plus de droits à vos bontés, à votre tendresse ?

ARABELLA.

Ah, ma tante !

LADY LINDSEY.

Vous vous attendrissez, vos larmes nous annoncent que la raison et la nature ont repris tous leurs droits.

LADY GOLDENALL.

Eh bien, je cède au souvenir de mes bienfaits pour cette enfant, à ses grâces, à ses vertus, au sentiment que vous daignez lui accorder ; mais, milady, osez-vous bien m'assurer qu'un voile impénétrable sera jeté aux yeux du public sur sa véritable origine, et que je ne risquerai pas d'être l'objet des discours et.... ?

LADY LINDSEY.

Je vais à l'instant faire revenir mon fils. Dès demain elle n'aura plus d'autre nom que celui de Lindsey qu'elle honorera par ses talens, ses grâces, et surtout par ses qualités estimables.

LADY GOLDENALL.

Et vous, ma sœur, me pardonnerez-vous d'avoir été dirigée par les opinions dont j'étais environnée ?

Mme. WHITFELD.

Ma fille ne renonçait au lien que vous lui proposiez que par attachement à ses devoirs : le sacrifice était bien pénible ; elle m'en a fait l'aveu. Par une marque d'affection dont je suis pénétrée, milady assure son bonheur. Oublions que votre tendresse

égarée vous avait suggéré des moyens blâmables de parvenir au même but, et ne pensons qu'à sa félicité. Retournez toutes à Londres; il ne me convient pas de vous y suivre : je resterai près de l'amie de ma fille jusqu'à ce que le mariage soit terminé.

LADY LINDSEY.

Mon fils viendra, madame, vous demander un consentement qu'il lui sera bien doux d'obtenir de vous-même.

Mme. WHITFELD.

Mes sentimens et ma reconnaissance, milady, vous répondent déjà de mon consentement; mais j'y mettrai cependant une condition, et ce sera celle de me procurer le bonheur de posséder tous les ans mes enfans dans la saison qui embellit la campagne.

LADY LINDSEY.

Mon fils y sera porté par son cœur et par ses goûts, et quittera sans peine le bruit de la société pour aller jouir de vos travaux et de vos plaisirs champêtres.

LADY GOLDENALL.

Partons, je vous en supplie; j'ai déjà pensé à tout ce que j'aurai à faire pour une fête aussi rapprochée; je n'ai plus une minute à perdre.

ARABELLA.

Adieu, ma mère; mais pour un temps fort court, et qui va fixer à jamais mon bonheur. (*A madame*

Morton.) Adieu, vous, mon amie; jouissez de votre ouvrage en voyant le sort le plus digne d'envie récompenser mon attachement aux principes que vous avez gravés dans mon cœur, et promettez-moi que toute ma vie je retrouverai près de vous ces sages conseils dont j'ai eu le bonheur de sentir tout le prix.

FIN D'ARABELLA.

LA NOUVELLE LUCILE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

NOMS DES PERSONNAGES.	NOMS DES ÉLÈVES qui remplissaient les rôles.
Mme. DE VALMONT.	ANTOINETTE AUGUIÉ.
MÉLITE, amie de Mme. de Valmont, servant d'institutrice à ses filles.	ÉGLÉ AUGUIÉ.
MÉLANIDE VALMONT. . . .	VIRGINIE CHURCHILL.
LUCILE VALMONT.	HORTENSE BEAUHARNAIS.
AGLAÉ VALMONT.	ALEX. PANNELIER.
ROSE, fille d'un fermier de Mme. de Valmont.	ADÈLE AUGUIÉ.

La scène est à Paris, dans l'hôtel de madame de Valmont, attenant au boulevart.

LA NOUVELLE LUCILE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme. DE VALMONT seule, occupée à broder à son métier. Près d'elle est une petite table sur laquelle on voit une boîte et les enveloppes d'un paquet qu'elle vient de décacheter ; elle parle, s'arrête en travaillant, et ne dit que des mots arrachés par un sentiment profond.

Heureuse mère!... c'est une délicieuse créature que mon Frédéric!... Quelle conduite!.. Ses lettres sont si touchantes, si bien écrites, si profondément senties!... A dix-huit ans, maître de lui depuis deux années, et pas une étourderie!... où?... à l'armée.... Il avait bien raison de dire en me serrant dans ses bras : Ne crains rien, ma mère ; laisse-moi partir, ton bonheur dépend de cette démarche inévitable ; puisque c'est mon devoir..... Mais je pleure,... Quelle enfance! je vais gâter mon ouvrage! Ah! ce sont de bien douces larmes!

SCÈNE II.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE.

MÉLITE.

Toujours occupée!... Mais, quoi! vous pleurez? quelle peut en être la cause?

Mme. DE VALMONT, souriant.

Rien qui puisse vous affliger; l'excès de mon bonheur est la seule cause de l'état où vous me voyez. Pardonnez, ma chère Mélite, à ce que vous regardez comme la faiblesse d'une mère; mais je viens de recevoir de Bruxelles des lettres de Frédéric, si tendres, si sensées, si parfaitement écrites, que ma joie a probablement été au-dessus de mes forces. (*Souriant.*) Vous auriez même pu craindre pour ma raison; je travaillais, je parlais haut, je pleurais; mais mon bonheur est si vif, qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ces effets.

MÉLITE.

Vous pouvez vous livrer à ces transports en ma présence; vous le savez, je partage tous vos sentimens pour votre intéressante famille, et mon amour-propre d'institutrice pourra bien avant peu me porter à quelque scène semblable. Je vous assure qu'avant-hier, au concert, j'ai eu besoin de mon éventail pour cacher mes larmes, au moment où ma Lucile a chanté d'une manière si touchante son

grand air d'Iphigénie; mais cela aurait été par trop ridicule si l'on s'en fût aperçu.

Mme. DE VALMONT.

Je conçois fort bien, je vous assure, qu'un cœur aussi sensible que le vôtre s'attache, par les soins de l'éducation, au point de partager et les tourmens et les jouissances d'une mère; vous y mettez tant de tendresse, un travail si assidu, que la sensibilité, l'amour-propre, la gloire de vos succès, doivent faire naître en vous des sentimens bien semblables à ceux que j'éprouve.... Que d'obligations ne vous aurai-je pas, ma chère Mélite!.... Quelle joie pour Frédéric de retrouver dans ses sœurs des femmes remarquables par leurs talens, leur esprit, et surtout par leur raison; ayant profité de l'éducation brillante que l'on donne aujourd'hui à la jeunesse, sans qu'aucun des vices du temps soit venu ternir ces dons précieux! Si mes filles doivent beaucoup à mes soins, elles doivent bien autant à la personne éclairée et sensible qui leur a dévoué tous ses momens.

MÉLITE.

Ne parlons point de reconnaissance, la mienne est si vive qu'elle ne peut être que sentie; je l'affaiblirais en voulant l'exprimer... Que serais-je devenue, depuis deux ans, sans vos bontés touchantes, privée de fortune, privée de mon malheureux père, sans parens, sans appui?

Mme. DE VALMONT.

Ne vous retracez pas des malheurs aussi cruels, ma chère Mélite : il en est dans le nombre que rien ne saurait réparer ; quant à votre fortune, avant peu elle vous sera rendue. Vous savez que cela ne tient plus qu'à quelques formes, et vos malheurs vous auront fait connaître que l'éducation est un trésor qui brave même la méchanceté des hommes ; car enfin, ma chère Mélite, les services précieux que vous avez bien voulu rendre à mes enfans ne laissent pas en question qui de nous deux est l'obligée.

MÉLITE.

Mon cœur prononcerait aisément cependant sur ce point. Mais enfin, madame, devons-nous espérer revoir promptement Frédéric ?

Mme. DE VALMONT.

Dans quinze jours son congé sera expédié. Quelle joie pour mes filles ! Quels transports pour mon fils et pour moi ! Il m'écrit à ce sujet, et son style se ressent un peu du délire ; sa lettre, quoique touchante, est d'une folie !.... Je crois que celles qu'il adresse à ses sœurs seront curieuses à lire. Il fait précéder son retour par des présens : cette boîte contient deux portefeuilles, et son portrait en médaillon pour Lucile.

MÉLITE.

Pour Lucile ?... Je n'en suis point étonnée, il

existe une tendresse entre ces deux enfans, qui surpasse tout ce que l'on doit attendre d'une amitié fraternelle.

Mme. DE VALMONT.

Dès le berceau ils ont été aussi étroitement unis. Frédéric ne recevait aucun présent sans en faire à l'instant hommage à Lucile; en punissant l'un ou l'autre, on était sûr de les voir tous les deux en larmes; et, ce qui m'a toujours paru charmant, c'est que la tendresse de mes deux autres filles pour leur frère n'a jamais été troublée par la plus petite jalousie. Il est vrai que Lucile est si bonne, si sensible, si touchante, que ses sœurs, qui l'aiment tendrement, applaudissent elles-mêmes aux soins et aux prévenances de Frédéric pour sa chère Lucile. J'ai craint un moment cependant le caractère d'Aglaé à ce sujet, mais, en l'examinant avec attention, j'ai vu que ses petits reproches étaient plutôt des espiègleries que la preuve de son mécontentement. Elle est bonne et sensible : on ne peut lui reprocher que d'être un peu bruyante, un peu bavarde, et peut-être plus portée qu'une autre à la coquetterie.

MÉLITE.

Ces légères nuances disparaîtront, car elles ne sont pas même assez prononcées pour être appelées des défauts. L'exemple de ses deux sœurs est fait pour la diriger : les caractères légers suivent assez le chemin tracé pour le bien ou pour le mal, et ici elle n'a pas de choix à faire. Mais la voici.

SCÈNE III.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE, AGLAÉ.

AGLAÉ, *entrant en courant.*

Maman, maman, Rose ne s'accoutume nullement chez vous ; elle disait ce matin qu'elle s'ennuyait à périr à Paris, qu'elle voulait retourner à Olainville. Mais croiriez-vous qu'elle vient de s'enfuir ? Elle était déjà sur le boulevart; le portier s'en est aperçu, a couru après elle, et l'a rejointe : il vient de la faire rentrer en la tenant par le bras. Elle est tout humiliée, je vous assure, et craint bien qu'on ne vous apprenne son petit coup de tête, car elle vous redoute beaucoup.

Mme. DE VALMONT.

Ce récit me paraît un peu exagéré, ma chère Aglaé. Rose est ignorante parce qu'elle n'a pas eu d'éducation, mais sa mère est une femme sensée et vertueuse : Rose lui a promis de ne rien faire sans mon avis ou mon consentement; elle est soumise et incapable de n'avoir consulté que son ennui pour se permettre une pareille démarche. Allez la chercher : quelques questions fort simples éclairciront bien vite cette petite histoire.

SCÈNE IV.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE.

Mme. DE VALMONT.

Je m'intéresse sincèrement à cette enfant, et je dois veiller à ce qu'on ne cherche pas, dans ma maison, à détruire le bien que je veux lui faire. Vous ne connaissez pas, Mélite, la mère respectable de ma petite Rose : restée veuve avec six filles, ce qui ne fait pas la richesse des laboureurs, sans mon amitié et mes secours elle n'aurait jamais pu garder la ferme de ma terre d'Olainville; enfin, elle vient de marier les deux aînées à des jeunes gens vertueux et grands travailleurs. Sa position sera plus heureuse : elle m'a priée de me charger de Rose, et de l'élever pour être auprès de Mélanide; j'y ai consenti avec grand plaisir. Il est si précieux, en établissant une jeune personne, de ne pas lui faire le funeste présent d'une femme de chambre corrompue, qui ne cherche, pour son plaisir et bien plus pour son profit, qu'à détruire les principes de sa jeune maîtresse !

SCÈNE V.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE, AGLAÉ, ROSE, tout honteuse.

Mme. DE VALMONT.

Qu'ai-je appris, Rose ; vous vouliez sortir de chez moi ? Croyez-vous, dans Paris, pouvoir retrouver la route d'Olainville ?

ROSE.

Je n'en avais pas envie, madame, je vous assure.

Mme. DE VALMONT.

Quel était donc votre projet ?

ROSE.

Mais, madame, je n'ai pas de projet, moi. J'étais à l'entre-sol dans la chambre à madame Dumont : elle me f'sait faire un A avec du coton rouge sur un p'tit morceau d'toile jaune. Je bâillais ! ah ! je bâillais ! La cour est si triste ! Pas seulement une branche d'arbre, ni une petite fleur, pas un oiseau !... Seulement la perruche à madame, qui crie comme un vieux paon qui est dans not' cour. V'là qu'madame Dumont est sortie ; j'me suis mise à la fenêtre, et j'entendais des oiseaux qui chantaient tout comme ceux d'Olainville. Dame ! j'ai voulu voir d'où qu'ça venait ; je suis descendue, j'ai regardé à la porte qui était ouverte : j'ai vu, à deux pas au

bout d' la rue, des biaux arbres; j'ai dit, pardine ! v'là où sont mes oiseaux, et pis j'ai marché par-là. Vl'à-t-il pas que le père Michel a couru après moi, i'm'a pris par le bras avec un air fâché. P'tite coquine, qu'i disait, si madame sait cela... Et pis il m'a ramenée... V'là tout, madame.

Mme. DE VALMONT, à Mélite.

Son récit naïf est tout-à-fait plaisant... Allez, ma chère Rose, dans un mois je vous mènerai à la campagne; vous entendrez chanter les oiseaux, vous irez cueillir des fleurs; mais, ici, il n'y a aucun de ces plaisirs. Profitez des leçons de madame Dumont : apprenez à écrire et à calculer ; et, en me satisfaisant, vous plairez à votre bonne et tendre maman.

ROSE.

Oh ! madame, j'vous obéirai toujours comme à ma mère; mais je m'ennuie ben, pour dire vrai... Ne pouvoir pas tant seulement aller sous les arbres là-bas ! Ah ! l' vilain pays que Paris ! ma pauvre mère l' dit ben souvent aussi : C' n'est qu'à cause de madame de Valmont que tu y vas, Rose; car c'est la perte de la jeunesse que c't endroit-là. Pardine ! je l'crois ben : ni fleurs, ni arbres, ni oiseaux; d'grandes maisons qui ne finissont pas.

Mme. DE VALMONT.

Sortez, Rose; reprenez votre ouvrage; le travail dissipera votre ennui, et ne faites jamais rien sans me prévenir.

ROSE.

Oh ! jamais, madame.

Mme. DE VALMONT.

Et vous, Aglaé, dites à vos sœurs de venir me trouver ici. J'espère que les toilettes sont terminées; je n'aime pas qu'elles y emploient un temps trop considérable. Je suis contente de la vôtre aujourd'hui, Aglaé; votre parure est plus simple, moins affectée que celle de jeudi dernier, et vous n'en êtes pas moins bien mise.

AGLAÉ.

Ah ! maman, si je suis selon votre goût, je n'ai plus besoin des suffrages de personne.

(Elle embrasse Mme. de Valmont, et sort avec Rose.)

SCÈNE VI.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE.

Mme. DE VALMONT.

Je crois que le thé chez mistress de Béville sera très-brillant ce soir. Le concert sera fort animé : mes deux filles doivent y exécuter un duo de harpe; elles sont très-fortes; la cadette doit chanter un air de Paësiello. Je pense, ma chère Mélite, que votre cœur sera bien agité quand vos deux élèves se feront entendre.

MÉLITE.

Je vous assure que j'ai beaucoup de confiance; vous serez étonnée de l'exécution brillante de Mélanide, elle enlève sa sonate de Stebel. Lucile doit chanter un air de bravoure italien, et joue la coquette d'Herman avec une légèreté, un fini, un aplomb incroyables; je vous assure qu'elles n'ont point de rivales à redouter.

Mme. DE VALMONT.

N'ayez pas tant de confiance, ma chère Mélite. Si j'avais l'imprudence de leur dire, par exemple, que la musique sera suivie d'un bal, et que l'on dansera jusqu'à minuit, je crois que l'idée des contre-danses pourrait bien troubler un peu le concert; mais c'est une surprise, et toutes les mères se sont bien promises de garder le secret.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MÉLANIDE, LUCILE, AGLAÉ, toutes trois parées, grands éventails, et chacune un rouleau de musique à la main.

Mme. DE VALMONT.

Vous voilà toutes trois parfaitement mises, mes chères amies; j'espère cependant qu'on applaudira ce soir bien plus à vos talens qu'à vos parures. Cette partie n'est pourtant pas à négliger, lorsqu'elle est dirigée par le bon goût, la grâce et la modestie.

Mais je vais disposer vos cœurs de manière à goûter encore mieux les plaisirs de la soirée. J'ai reçu, il y a une heure, des nouvelles de Bruxelles : Frédéric sera ici avant quinze jours ; il y a une lettre et un présent pour chacune de ses sœurs.

LUCILE, *transportée, embrassant Mélanide de joie.*

Frédéric ici ! dans quinze jours ! Quel bonheur !

MÉLANIDE.

Ah ! maman, donnez-nous nos lettres.

AGLAÉ.

Et nos présens.

Mme. DE VALMONT *distribue les lettres, ouvre la boîte, remet un portefeuille à deux de ses filles, et un médaillon à Lucile.*

Tenez, Mélanide, voici ce qui vous est adressé : et à vous ceci, ma chère Aglaé : le portrait est pour Lucile.

LUCILE, *recevant le médaillon.*

A moi le portrait ! quelle jouissance ! Cher Frédéric ! il ne me quittera plus ni le jour ni la nuit ; il est parfaitement ressemblant.

AGLAÉ.

Tu nous permettras d'en faire des copies ?

LUCILE.

Je voudrais avoir assez de talent pour les faire moi-même, ce serait une bien douce occupation.

MÉLANIDE, *regardant le médaillon.*

C'est lui-même ! quelle figure agréable Maman,

Frédéric est ce qu'on peut appeler un bien beau cavalier.

Mme. DE VALMONT.

C'est le moindre de ses avantages; vous le savez, mes enfans.

LUCILE, à Mélanide.

Ah! ma sœur, attachez-moi tout de suite mon médaillon, je brûle du désir d'en être parée. Qu'on est heureuse d'avoir un pareil frère!

(Mélanide attache la chaîne du médaillon. Lucile le porte à ses lèvres, et le baise avec transport.)

Mme. DE VALMONT.

Vous avez parcouru vos lettres, mes enfans; vous les lirez encore à loisir, mais il faut partir. Allez, ma chère Lucile, demander à madame Dumont si elle n'a pas oublié de donner l'ordre pour que ma voiture soit prête à sept heures précises.

SCÈNE VIII.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE, MÉLANIDE, AGLAÉ.

Mme. DE VALMONT.

Il ne faut jamais nous donner le tort de nous faire attendre. J'ai toujours blâmé ce prétendu bon ton dans les femmes. Elles croient produire plus d'effet, elles ne se trompent pas; mais cet effet est très-fort à leur désavantage; elles fixent par-là tous les yeux,

et ne manquent pas en même temps de disposer toutes les autres femmes à la critique; et, si j'ai bien observé la société, ce petit stimulant n'y est nullement nécessaire.

MÉLANIDE.

Mais il ne faut pas non plus, maman, arriver une heure avant les autres, pour être fort embarrassée de son maintien dans un grand appartement préparé pour une fête, et gêner infiniment la maîtresse de la maison, qui ne sait comment vous entretenir.

Mme. DE VALMONT.

Non assurément : dans cela comme dans autre chose, une juste mesure est le fruit de l'usage du monde. Une provinciale pourrait risquer de faire la gaucherie que vous indiquez, et une petite maîtresse qui veut se faire citer ne manque presque jamais de se donner le ridicule dont je parlais à l'instant.

MÉLITE.

Mais Lucile reste bien long-temps pour une commission aussi courte.

Mme. DE VALMONT.

Vous verrez que ma Lucile fait admirer à tous les domestiques de la maison le portrait de son cher Frédéric; elle est trop remplie de son bonheur pour ne pas saisir toutes les occasions d'en entretenir les autres.

SCÈNE IX.

LES MÊMES; LUCILE pleurant.

LUCILE.

Ah! maman, mon bonheur était trop grand, ma joie trop vive!

Mme. DE VALMONT.

Grand Dieu! que vous est-il arrivé?

LUCILE.

Le pauvre Boucher,... mon père nourricier... Je ne puis achever.

Mme. DE VALMONT.

Expliquez-vous, Lucile; vous me faites trembler.

LUCILE.

J'étais dans la chambre de madame Dumont: tout à coup j'ai vu pousser la grande porte; le cocher Lafleur et deux autres domestiques portaient un homme presque mort. J'ai reconnu mon père nourricier, le pauvre Boucher, ce vieux militaire qui a si longtemps servi sous mon père avec honneur; à l'instant j'ai volé à la cuisine, et l'ai vu étendu près du feu. Lafleur a dit qu'il l'avait trouvé dans cet état sur le banc de la porte: du vin qu'on lui a fait prendre, du vinaigre que les femmes lui ont fait respirer, tout cela l'a rappelé à la vie; il a ouvert les yeux, m'a reconnue, s'est emparé d'une de mes mains, et s'est

écrié : Ah, Lucile! ma chère Lucile! ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas!... Ma nourrice, lui ai-je dit, que lui est-il arrivé? Elle n'existe plus, Lucile;.. lundi dernier nous avons eu le malheur de la perdre. Ah! maman, ma pauvre Mathurine, si bonne, si sensible! je ne la verrai plus! Elle m'aimait comme si j'eusse été sa propre fille. Je retournerai à Olainville; je n'y trouverai plus ma chère Mathurine!

Mme. DE VALMONT.

Ta douleur me pénètre l'âme, chère et sensible enfant, elle est bien légitime, tu peux t'y livrer; mais il faut cependant t'occuper de ton pauvre père nourricier, lui faire donner tous les secours nécessaires. C'est un vieillard accablé par les fatigues de la guerre et par les années.

LUCILE.

Maman, vos femmes m'ont dit de remonter, et je les ai laissées occupées à le faire transporter dans une chambre où on va lui préparer un lit.

Mme. DE VALMONT.

Nous irons le voir avant de monter en voiture.

LUCILE.

Vous êtes bien bonne, maman; mais, pour moi, je vous demande la permission de ne pas vous accompagner. Je ne porterais, au milieu de la joie, qu'un cœur trop affligé; et le pauvre Boucher m'a dit d'un ton si pénétrant, « Reste auprès de moi, Lucile, » qu'il m'est impossible de m'en éloigner. Je ne

saurais exprimer l'impression que m'ont faite ces paroles; elle ont pénétré jusqu'à mon cœur, elles ont ému tous mes sens; et puis il les a prononcées d'une manière si singulière! J'entends toujours cette voix faible et touchante qui me crie : « Reste auprès de moi, Lucile. » Non, maman, je ne saurais le quitter.

Mme. DE VALMONT.

Ce motif est fort louable et suffisant pour vous, ma chère Lucile; mais je ne suis pas pour cela dispensée de me rendre chez madame de Béville avec vos sœurs. Le concert ne commencera que dans une heure, je vous laisserai pendant ce temps votre bonne amie Mélite.

MÉLITE.

J'irai vous rejoindre, madame, et je vous remercie de me charger du soin de consoler cette aimable et sensible enfant. Venez, ma chère Lucile.

(Elle lui présente le bras. Aglaé et Mélanide embrassent Lucile avec l'expression d'un profond sentiment de tristesse. Mélite et Lucile sortent.)

SCÈNE X.

Mme. DE VALMONT, AGLAÉ, MÉLANIDE.

MÉLANIDE.

Pour moi, maman, ma joie est aussi bien troublée : il m'en coûte beaucoup de laisser ainsi ma chère Lucile.

AGLAÉ.

Mélite reste près d'elle; et ce serait manquer

d'égards à madame de Béville; la fête n'a lieu que pour nous; on y regrettera beaucoup trop la pauvre Lucile.

Mme. DE VALMONT.

Oui, c'est mon avis; partons, mes enfans, j'entends la voiture qui vient d'avancer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE seule.

Eh ben, ma mère n' dirait plus : Rose, t'es trop volage pour être sensible. Car j'ai tant pleuré !.... tant pleuré ! qu' mon fichu mouille mon menton.... Ah ! c'te pauvre mamselle Lucile dans quel état qu'alle était ! toute pâle ! et pis toute froide ! et pis ses bras com' ils étaient tournés !... et tout ça pour c' vilain papier que le père Boucher l'i a fait lire... Comment donc qu'il appelle ce papier, où c' qu'il est prouvé clair comme le jour dans... ? Ah ! c'est l' procès verbaux d' sa commune.... Deux feuilles de papier ,toutes couvertes d'écriture, qu'la fille à madame de Valmont est morte en nourrice, et que mamselle Lucile est la fille du père Boucher. Et pis c'te résolution qu'alle a prise tout d'un coup..... Comme alle disait, en renfonçant son chagrin : C'est mon devoir, l' bon Dieu m'aidera à l' remplir... Et comme tout le monde l'aime ! Comme ils pleuraient tous les domestiques d' la maison !... Ah ! c'est ben terrible... Et quand madame va savoir tout

ça, queu chagrin pour elle! Mais v'là madame Mélite avec c'te pauvre mamselle Lucile.... Ah! comme alle est changée!...

SCÈNE II.

MÉLITE, LUCILE, ROSE.

MÉLITE *entre en soutenant Lucile.*

Entrez ici, chère Lucile, vous avez besoin de vous recueillir au sein de l'amitié..... Rose, sortez, et restez dans la pièce voisine.

(*Rose sort.*)

SCÈNE III.

MÉLITE, LUCILE.

LUCILE.

Ah! ma chère Mélite, mon malheur est au-dessus de mes forces!... J'appelle la mort à mon secours; il vaudrait mieux cesser de vivre que de perdre à la fois une existence douce et honorable, une mère comme celle que j'ose encore appeler la mienne, des sœurs charmantes, et qui m'adorent,... un frère comme Frédéric!... A cette seule idée, je succombe à ma douleur.... Je le sens, les principes que je dois aux soins donnés à mon enfance m'indiqueront mon devoir : je retournerai dans la chaumière de mon père; j'aiderai, je consolerai sa

vieillesse et sa misère.... Mais la nature m'accordera-t-elle la force nécessaire pour remplir ces devoirs ? Je n'ose l'espérer. Des souvenirs déchirans abattront mon courage.... Ma santé s'altèrera, et bientôt j'irai rejoindre ma malheureuse et coupable mère.

MÉLITE.

Oui, coupable.... Vous êtes autorisée à le dire. Le sentiment qui a dirigé sa conduite part, à la vérité, d'un genre d'intérêt pour vous. Mais pourquoi se permettre un échange aussi condamnable ? L'amour des richesses a conduit votre malheureuse mère ; elle a cru pouvoir trahir tous les devoirs pour vous procurer ce bien chimérique, et un remords tardif l'a portée à vous faire tomber, par l'aveu de son crime, de l'état le plus fortuné, à un sort qui n'est cruel que parce qu'elle vous y avait injustement soustraite.... S'il était possible d'ensevelir à jamais ce funeste secret, je suis persuadée que madame de Valmont, que ses filles, ne souffriraient jamais que Lucile cessât d'être de la famille. Mais rien ne manque pour rendre cet événement aussi déchirant qu'irréparable.... J'ose vous dire ces cruelles vérités, ma chère Lucile ; cependant je suis sûre que la famille vertueuse de madame de Valmont trouvera quelque moyen d'adoucir la rigueur de votre sort.

LUCILE.

Et comment y parvenir ? L'authenticité donnée à cet événement dans le village ne laisse plus de doute sur ma naissance. Mon malheureux père,

ne sachant point lire, a montré le funeste papier écrit et signé par ma mère : elle y fait l'aveu le plus détaillé de ses torts, et indique son oncle et sa tante Simon comme conseillers et confidens de cette horrible supercherie. Ils ont comparu, ont avoué leur faute; un procès verbal dressé sur cette malheureuse affaire ne laisse plus de doute sur mon sort. Oui, je suis la fille du père Boucher et de Mathurine. Lucile, la vraie Lucile, l'heureuse fille de madame de Valmont repose paisiblement au sein de la terre! Elle est bien plus fortunée que celle qui la remplaçait injustement au sein de l'opulence et du bonheur.

MÉLITE.

Calmez-vous, chère Lucile : le premier choc du malheur nous accable, saisit nos sens, et fait disparaître à nos yeux jusqu'à l'espérance même, dernier bien des malheureux. Vous perdez, il est vrai, l'avantage précieux d'appartenir à une famille vertueuse et distinguée, pour n'être que la fille d'un pauvre paysan; vous tombez subitement de l'état le plus heureux au sort le plus infortuné pour un être qui n'y est pas accoutumé; mais si vous cessez d'appartenir à des parens qui méritent bien vos regrets, ne devez-vous pas voir en eux des amis comme on ne peut jamais espérer d'en obtenir dans le monde? Ils vont s'empresser à réparer les coups injustes du sort, ils adouciront votre situation présente.

LUCILE.

Je n'en doute nullement, ma chère Mélite; je dois compter sur tout ce que la vertu, la sensibilité, la générosité de ma mè... de madame de Valmont peuvent me faire attendre. Mais il n'est pas en son pouvoir de me rendre le bonheur et la vie. Non, rien ne peut me remplacer l'avantage précieux d'être sa fille,... d'être la sœur de mon Frédéric... Cette seule idée m'égare;.... elle me jette dans le désespoir le plus cruel... Jamais je ne pourrai survivre à ce malheur... la mort est ma seule espérance... Mais, avant de terminer ma carrière, je me rendrai digne de l'état où le crime de ma mère m'avait élevée.... Je ferai voir quels doivent être les fruits d'une éducation vertueuse dans un cœur honnête... Je m'arracherai aux consolations que l'on voudrait m'offrir, je refuserai des soins généreux, j'irai sous le chaume de mon père, je soignerai sa vieillesse et ses infirmités... Au moins, dans mon malheur, ai-je la consolation de le savoir innocent.... Oui, Mélite, un habit de bure va remplacer ces vêtemens qui ne sont plus faits pour moi. Ces mains délicates essaieront de s'exercer à des travaux pénibles; j'irai garder les moutons,... traire les brebis. Mais, je le sens, même en parlant de mes devoirs, en réveillant en moi tous les principes vertueux qui doivent me guider, la douleur me tue, je succombe à mes malheurs!

(Elle tombe dans un fauteuil, et laisse aller sa tête, cachée par ses mains et son mouchoir, sur le métier de madame de Valmont.)

MÉLITE.

Chère Lucile, au nom de la raison, écoutez la prière d'une tendre amie, ne vous livrez pas à l'excès de votre désespoir. Puis-je me flatter de vous voir assez calme pour me permettre d'aller rejoindre madame de Valmont et de l'engager à se rendre près de vous ?

LUCILE.

Laissez-la jouir du plaisir qu'elle goûte dans une société charmante. Pourquoi l'en arracher? pour la rendre témoin de mon désespoir et pour déchirer ce cœur sensible qui daignait avoir pour sa Lucile les sentimens de la mère la plus tendre! Hélas! je devais partager ce soir avec elle ces plaisirs innocens; mais l'instant où toutes les jouissances possibles devaient cesser pour votre malheureuse amie est arrivé comme l'heure de la mort. Tout est fini pour elle, et d'une manière cent fois plus cruelle que si elle eût cessé d'exister.

MÉLITE.

Non, votre sensible mère, car elle vous conservera les mêmes sentimens, ne me pardonnerait pas de la laisser au milieu des plaisirs, quand sa Lucile est livrée au désespoir le plus cruel et malheureusement le plus motivé. J'ose espérer que sa présence et ses tendres caresses ramèneront le calme dans votre esprit trop agité pour que vous puissiez supporter une situation pareille. (*A Rose.*) Rose, restez ici près

de Lucile ; vous appellerez les femmes de madame si vous le croyez nécessaire.

LUCILE.

La présence de madame de Valmont achèvera de briser mon cœur.

MÉLITE.

Livrez-vous aux soins de l'amitié : vous n'êtes pas en état, ma chère Lucile, de savoir ce qui peut augmenter ou adoucir la rigueur de votre sort.

(Elle embrasse Lucile et sort.)

SCÈNE IV.

ROSE, LUCILE. Elle retombe dans la même situation.

ROSE, à part, regardant Lucile.

Comm' all' est accablée !... Pauvre Lucile !... all' est bien à plaindre... Mais il n' faut pas pleurer avec alle, ça n' ferait qu'augmenter son chagrin ; vaut mieux la consoler. (*Elle va lui prendre la main.*) Mamselle Lucile,... mamselle Lucile, n' restez donc pas com' ça ; savez-vous ben qu' vous finiriez par vous fare mourir avec tout c' grand chagrin-là ?

LUCILE.

Plût au ciel que ma douleur fût assez forte pour terminer mes maux !

ROSE.

Mais ça n'est pas raisonnable, ça, mamselle Lu-

cile. Vous croyez donc qu'on ne peut pas vivre à la campagne ? Eh ben, voyez c' que c'est que l'accoutumance ! moi, je n' peux pas m' faire à vot' Paris... C'est un bruit! et puis l'air n'est pas pur com' cheu nous. Avec ça, pas d' liberté, faut toujours êt'e là, à la maison, pas seulement mettre le nez à la porte. Et puis vous croyez qu'i n'y a pas de plaisir pour les paysans? Ah ! si vous saviez com' je m'amusais! Tous les dimanches d'abord y a un bon aveugle qui joue d' la flûte, et je dansons dans le grand rond du village... Et puis l'hiver y a des veillées; on chante d' belles chansons, où c' qu'on raconte des histoires qui ne finissont pas. Mais quand c'vient la saison des fruits, c'est là qu'est le plaisir : si on veut des cerises on grimpe dans l'arbre; si on veut des noisettes, on les fait tomber avec un bâton. Dame! on n'a pas toutes ces belles robes, ces grandes queues traînantes com' ici. Je n'en voudrions pas à la campagne, ça empêcherait de courir. Ah! ça serait ben vite en loques.

LUCILE.

Rose, vous avez un second habit pareil à celui-ci; aurez-vous la complaisance de me le prêter pour quelque temps ?

ROSE.

Vous prêter mon petit corset et mon jupon rouge?... Vous badinez, ça n' peut pas convenir à une belle damoiselle com' vous.

LUCILE.

C'est le seul vêtement propre à ma situation pré-

sente, et je ne veux pas tarder un seul instant à me dépouiller de tous ces ornemens qui ne sont plus faits pour moi. (*Lucile arrache sa guirlande et son bouquet.*) Ce n'est pas un sacrifice que l'abandon de ces parures: je n'y ai jamais mis un grand prix. (*Elle ôte ses boucles d'oreilles et son collier.*) Les bijoux ne méritent pas plus de regrets. (*Elle jette les yeux sur son médaillon.*) Que dis-je? Ah! pourrai-je jamais me séparer de celui-ci? Image chérie de mon Frédéric, vous faisiez il y a peu de temps le sujet de mes transports, et je n'ai plus le même droit de vous posséder!

(Elle prend le médaillon, le baise en pleurant et le pose sur le métier.)

ROSE, à part.

Mon Dieu! comm' ça est touchant! je n' saurais y tenir.

LUCILE.

Vous consentez donc à me prêter vos habits? J'aurai soin de vous les renvoyer exactement.

ROSE.

J' vais les aller quérir. C' n'est pas pour toujours, j'en suis ben sûre; mais i' faut vous satisfaire.

LUCILE.

Non, Rose, confiez-moi la clef de votre chambre, j'exige que vous ne me suiviez pas. Les services n'appartiennent qu'à ceux qui ont le moyen de les payer, et je dois apprendre à m'habiller seule.

ROSE.

Jamais je n' pourrai consentir à cela, mamselle;

vous savez que je suis particulièrement chargée de vous aider à votre toilette.

LUCILE, dignement.

Pour la dernière fois, Rose, laissez-moi vous demander de m'obéir.

ROSE.

J'y consens; mais je serais grondée si madame l' savait.

LUCILE.

Ne craignez rien.

ROSE, lui remettant la clef.

La v'là.

SCÈNE V.

ROSE seule.

Elle m'en a imposé avec son petit air digne. Je n' saurais résister à rien de ce qu'alle désire... Mais queu triste échange alle va faire! Ça désolera madame à son retour. Avec queu courage alle a jeté toutes ces belles choses! C'est pourtant ben agréable de porter tout cela. C'te guirlande, comm' alle est jolie! ça sied si bien à mamselle Lucile. (*Elle la pose sur sa tête.*) Ah! com' j' suis drôle avec ça! Voyons l' bouquet. Fort ben; j'ai vraiment grand air. (*Elle se regarde dans le miroir, et vient prendre les bracelets.*) Comm' ça brille! c'est si joli à la lu-

mière, quand on a ça su l' bras!... Et l' médaillon, comme la chaîne est belle! c'est d' l'or tout pur; et puis M. Frédéric, comm' il est beau! il est parlant. Je crois l' voir, avec son air militaire, qui me dit: Bonjour, Rose, êtes-vous bien raisonnable? Je serai ben aise quand il sera ici; il dansera quelquefois avec moi, l' dimanche, à Olainville. Ah! c'est un charmant cavalier. Si j'avais un frère comm' celui-là, je serais ben triste aussi de trouver tout de suite que je ne suis plus sa sœur. Mais ôtons toutes ces fleurs, car on se moquerait de moi si on m' voyait faire de pareils enfantillages.

SCÈNE VI.

ROSE; LUCILE rentrant tristement.

ROSE.

Ah! mamselle Lucile! qu' vous êtes gentille com' ça! queu joli p'tit pied! queu taille mignonne! et comm' le p'tit bonnet vous sied ben! Oh! vous êtes charmante.

LUCILE.

Je suis ce que je dois être, Rose, une modeste paysanne; mais il fallait rester dans cette condition paisible, et ne pas y retomber; il ne faudrait pas quitter madame de Valmont, cesser d'être sa fille, cesser d'être la sœur de Frédéric. Rose, j'ai quitté mon père parce qu'il voulait reposer; allez voir s'il est éveillé.

ROSE.

Qui ? le bon homme Boucher ?

LUCILE.

Oui, Rose; personne ne peut me remplacer dans les soins que je dois lui rendre.

ROSE.

Queu bonne fille vous êtes, mamselle Lucile !

SCÈNE VII.

LUCILE, seule, met son mouchoir sur ses yeux, et garde un moment de silence.

La démarche que je viens de faire augmente en quelque sorte mes forces Les premiers pas sont bien pénibles; mais, enfin, dans quelles occasions peut-on développer cette vertu dont on m'a si souvent parlé, et que mon cœur chérit avec transport ? Sûrement ce doit être dans l'adversité. Y avait-il un si grand mérite à être la fille chérie, adorée de madame de Valmont, à être prévenue dans les moindres désirs, dans les moindres volontés ? Non ; c'est à présent que je puis développer les qualités vraiment estimables. (*Elle regarde le portrait de Frédéric.*) J'ai joui bien peu de temps du bonheur de posséder ton image, mon cher Frédéric, et j'en suis privée pour jamais en perdant le titre précieux de ta sœur chérie. La fille du père Boucher ne peut ni ne doit conserver cette mar-

que de tendresse. Ah! ce sacrifice est le plus douloureux pour mon cœur déchiré; il comble la mesure de mes peines.

(Lucile s'appuie sur le métier, en penchant sa tête de manière à ne pas être reconnue par les acteurs.)

SCÈNE VIII.

Mme. DE VALMONT, MÉLITE, MÉLANIDE, AGLAÉ, ROSE.

Mme. DE VALMONT, apercevant Lucile qu'elle ne reconnaît pas.

Rose, où est la malheureuse Lucile?

LUCILE, se levant avec précipitation, et se jetant dans ses bras.

Vous la voyez sous les vêtemens qui seuls conviennent à son nouvel état. Ah! maman, daignez me permettre ce nom si doux, puis-je espérer que vous m'accorderez une grâce? Aidez-moi, secourez-moi par vos conseils, mais ne désapprouvez aucune des résolutions que j'ai formées. Je dois, je veux vivre dans l'état que le ciel m'avait destiné. Je justifierai vos bontés par ma conduite, par mes sentimens.

MÉLANIDE, s'élançant au cou de Lucile.

Non, jamais maman ne consentira à se priver d'une fille comme vous; non, jamais nous ne cesserons d'avoir pour sœur notre aimable et sensible Lucile. Et que deviendrait Fréderic? Pourrait-il vivre éloigné de vous? Osez-vous former un projet aussi cruel?

AGLAÉ.

Non, ma sœur, non; il nous est impossible de cesser de vous donner un nom si doux : l'habitude de vivre ensemble, une éducation semblable, la tendre amitié qui nous unit depuis le berceau, valent bien les liens du sang. Le cruel secret que nous venons de découvrir n'est rien, si vous ne le faites éclater; et si vous persistez dans vos funestes projets, ils nous rendent toutes également infortunées.

LUCILE.

Et comment pouvez-vous, l'une et l'autre, me proposer de me soustraire aux devoirs de la nature! Qui soignera les vieux jours de mon père, si je suis assez barbare pour l'abandonner? Si j'ai ignoré pendant quinze ans mon véritable état, en suis-je moins sa fille? Et tous les principes vertueux de notre adorable mère n'auraient-ils pas même formé mon cœur à connaître, à remplir, à chérir les devoirs sacrés des enfans envers les auteurs de leurs jours?

MÉLANIDE

Ah! maman, résistez à la volonté de Lucile, et rendez-nous le bonheur et la vie. En perdant une fille chérie, vous livrez les deux autres au plus cruel désespoir.

AGLAÉ.

C'est dans votre cœur sensible que vous trouverez les moyens de changer une position aussi déchi-

rante ; nous embrassons vos genoux : vous seule pouvez nous empêcher de perdre une sœur aussi chérie.

LUCILE.

J'implore aussi vos bontés. Non, madame, non; soutenez mon courage, unissez-vous à moi pour calmer leur douleur : il vous appartient de donner l'exemple de toutes les vertus. Quelque dur qu'un devoir puisse être à remplir, est-il jamais permis de s'en écarter ?

MÉLITE.

Est-il un tableau plus touchant ?

Mme. DE VALMONT.

Je vous admire, ma chère Lucile ; un sentiment de respect vient se mêler à la tendresse que j'ai pour vous. Non, jamais vous ne cesserez d'être ma fille. Je le vois, j'étais destinée à être la mère la plus fortunée. Je voulais établir mon cher Frédéric, et le choix d'une compagne digne de ses vertus était la seule inquiétude qui tourmentait mon cœur. La fortune, favorable à mes vœux, fait que j'ai moi-même formé celle qui doit rendre mon fils l'homme le plus heureux. En croyant suivre les seuls sentimens de la nature, il a lui-même dicté ma conduite. (*Elle prend le médaillon et le présente à Lucile.*) Soyez toujours ma fille en devenant l'épouse de Frédéric.

LUCILE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi, maman ! vous daignez élever jusqu'à ce bonheur la fille d'un pauvre soldat !

Mme. DE VALMONT.

Boucher a servi son pays, ainsi je n'ai pas même le mérite, en ce moment, de sacrifier nos anciens préjugés. Mais croyez que je n'aurais pas balancé à rendre cet hommage de plus au mérite et à la vertu.

LUCILE.

Mais la fille de Boucher ne possède rien au monde que l'éducation qu'elle doit à vos bienfaits, et Frédéric devait prétendre à une fortune considérable.

Mme. DE VALMONT.

Cette considération ne m'arrêterait pas; mais celle à laquelle vous aviez des droits comme ma fille est bien suffisante à nos désirs, et doit même rassurer votre délicatesse.

LUCILE, *se jetant dans ses bras.*

O ma mère! en perdant le bonheur de vous devoir le jour, combien je vais chérir la nouvelle existence que vous me donnez!

MÉLITE.

Embrassez-moi, ma chère Lucile. Quelques heures d'une douleur bien cuisante ont développé en vous toutes les vertus.

MÉLANIDE.

Que Frédéric va se trouver heureux! Jamais, au moment d'établir Lucile, il n'aurait pu supporter l'idée de la voir attachée à un autre être qu'à lui.

AGLAÉ.

Ma sœur, renouez votre médaillon.

(Aglaé attache le médaillon.)

ROSE.

Embrassez-l'donc, à présent qu'il est vot' mari.

LUCILE.

Je n'ose plus, Rose.

ROSE.

Si vous êtes honteuse devant la portraiture, que ferez-vous donc quand M. Frédéric va venir pour les noces ?

Mme. DE VALMONT.

Hâtons notre départ pour Olainville : je comptais, mes enfans, attendre Frédéric à Paris; mais j'aime mieux qu'il nous trouve établies dans ce charmant séjour; nous y préparerons tout pour la fête qui doit faire son bonheur et celui de ma Lucile.

ROSE.

Ah ! queu plaisir ! l'mariage se fera à Olainville, ça sera gai, au moins. Une noce doit être ben triste à Paris.

Mme. DE VALMONT.

Je crois bien que ma chère Lucile n'est pas inquiète du sort de son père; mais, pour ne laisser aucun devoir à remplir dans cette journée que nous n'oublierons jamais, j'assure au vieux Boucher quinze cents livres de rente pour ses besoins particuliers, et la jouissance d'une petite maison et d'un jardin.

LUCILE.

Ah ! maman, vous accumulez trop de bienfaits sur votre Lucile ; pourrai-je supporter un pareil bonheur ?

MÉLITE.

En peu de momens, ma chère Lucile, vous avez éprouvé de grands revers, développé un courage et des qualités au-dessus de votre âge, et la fin de cette heureuse journée nous prouve que le ciel ne manque jamais de récompenser le mérite et la vertu.

FIN DE LA NOUVELLE LUCILE.

ESSAIS

DE MORALE.



AUX JEUNES FILLES.

Aimables filles de l'amour, prêtez l'oreille aux conseils de la prudence ; laissez les leçons de la sagesse descendre dans vos cœurs et s'y graver pour jamais ; c'est ainsi que les charmes de votre esprit ajouteront à l'éclat de votre teint, à l'élégance de vos formes ; et votre beauté, semblable à la rose, conservera son doux parfum, même après avoir perdu ses brillantes couleurs.

Au printemps de la vie, les yeux des hommes s'attachent sur vous avec transport, et vous remarquez involontairement l'expression de leurs regards ; n'écoutez leurs paroles séduisantes qu'avec une défiance salutaire, et préservez vos cœurs du ton de persuasion dont ils embellissent leurs sermens.

Formées pour être la compagne estimable d'un homme de bien, vous fermerez l'oreille au langage de la séduction. Votre conduite

---

[1] Ce morceau est imité de l'anglais.

ne sera pas seulement sans reproches; votre réputation sera sans tache.

Comment doit être celle qui règne sur le cœur de l'homme par la puissance d'un amour vertueux? Je la vois qui s'avance vers moi; sa démarche annonce sa candeur, l'innocence de son cœur colore ses joues. La douceur et la modestie forment la couronne qui orne sa tête;

La grâce est dans son maintien;

La décence est dans toutes ses paroles, la vérité dans toutes ses réponses.

La prudence précède ses pas, la vertu marche à ses côtés.

Que la médisance offense un absent, elle embrassera sa défense. L'indulgente bonté habite son cœur; elle ignore le mal, et, loin de l'imaginer, ne peut encore le concevoir.

Qu'elle parle, et dans sa maison ses serviteurs voleront pour exécuter ses ordres. Dans ses regards, dans ses gestes, ils chercheront ses moindres désirs, et leur empressement égalera leur sollicitude; car ceux qui se font aimer sont bien mieux obéis que ceux qui se font craindre.

La prospérirè ne l'enflera point d'un vain

orgueil; elle conservera de la dignité dans le malheur, et sa résignation triomphera des coups de la fortune.

Elle sera l'honneur et la parure de son sexe, et l'objet des respects de l'autre.

Heureux l'homme qui l'aura obtenue pour femme! heureux l'enfant qui l'appellera du nom de mère!



ESSAIS DE MORALE.

Douce humeur et doux langage
Font la paix de la maison.
(*Silvain*, opéra de Marmontel.)

Le but d'une institution sage est de préparer le bonheur futur de la jeunesse. Quelle est la première et même la base unique du bonheur des femmes? La douceur de leur caractère. L'instruction sert à leur acquérir de la considération dans leur famille; les talens leur procurent de l'agrément dans la société; le charme de la beauté, les grâces, le maintien, la tournure sont des avantages que l'on doit à la nature ou à l'éducation, ils attirent, ils séduisent; mais la douceur seule a le mérite de fixer pour jamais les sentimens que ces premiers avantages ont fait naître.

Nous placerons donc la douceur, l'indulgence, et la politesse, au rang des plus précieuses qualités que puisse avoir une jeune personne.

Ces qualités, mes jeunes amies, vous ne les obtiendrez qu'en prêtant une oreille attentive aux conseils qui vous sont donnés.

Étudiez votre caractère, comme vous devez pieusement faire vos examens de conscience, lorsque

vous vous présentez au tribunal où la moindre hypocrisie est un péché aux yeux de Dieu; mettez cette attention religieuse à vous bien connaître, et vos défauts disparaîtront en peu de temps. — Il est peu de maladies qui résistent aux soins du médecin, et aux ordonnances dictées par son savoir et son expérience quand il a le bonheur de connaître la véritable cause du mal.

Ne dites pas : Je connais mes défauts et ne saurais m'en corriger. La bonté infinie de Dieu, en faveur de l'espèce humaine, ne lui laisse pas la liberté de donner une semblable excuse.

Tout est enchaîné dans l'univers, la volonté de l'homme est seule restée libre; le printemps succède à l'hiver, l'été vient le remplacer, l'automne fait tomber les feuilles, concentre la séve dans les racines de l'arbre; un autre printemps fait sortir de nouveau cette séve et fait paraître de nouvelles feuilles; tout cela existe par cette volonté adorable, immuable et cachée, qui dirige tout, qui fixe l'heure de notre naissance et celle de notre mort, mais qui, en étendant son pouvoir sur la durée même de notre existence, n'en laisse pas moins nôtre volonté libre pour le bien et pour le mal.

N'attendez pas des hommes la douceur constante qui doit être votre apanage. Je ne me contenterai pas de vous dire : ne l'attendez pas de celui dont vous devez partager la destinée; j'irai plus loin, je descendrai au fond de vos jeunes cœurs, et j'y verrai, qu'éprises de la valeur de vos pères et de vos frères,

entendant habituellement réciter les hauts faits qui honorent notre patrie, vous ne pouvez allier dans votre idée toutes ces actions héroïques, et quelquefois téméraires, avec les sentimens doux et timides qui sont naturels aux femmes. Dans une comédie écrite par un des poëtes français les plus brillans, une femme d'un caractère aigre et très-impérieux dit à l'un des personnages :

« Mais êtes-vous sans humeur, vous? »

Ce personnage répond alors :

« . . . . Moi? non;
» J'en ai sans doute; et pour cette raison
» Je veux, madame, une femme indulgente,
» Dont la bonté docile et complaisante,
» A mes défauts facile à se plier,
» Daigne avec moi me réconcilier,
» Me corriger sans prendre un ton caustique,
» Me gouverner sans être tyrannique,
» Et dans mon cœur pénétrer pas à pas
» Comme un jour doux dans des yeux délicats. »

Un homme nous a défini, dans ces vers, ce qui seul peut plaire aux hommes et fixer le bonheur dans l'intérieur des ménages. La douceur est donc un charme qui non-seulement ajoute à l'éclat de la jeunesse, à l'attrait des talens, mais qui survit à ces avantages, quand l'habitude diminue leur pouvoir. L'intimité qui règne dans le mariage fait promptement arriver ce terme; bientôt un mari, charmé de posséder une femme douce, modeste, soigneuse,

économe, n'est plus flatté de sa beauté ou de ses talens qu'à cause du prix qu'y attachent les autres; et les jouissances que procure l'amour-propre ne sont pas celles qui composent le bonheur intérieur.

Voyez, mes chères filles, combien seraient coupables les mères et les instituteurs qui croiraient avoir rempli leur importante tâche en ne s'occupant que de l'instruction de leurs élèves, et qui, ne les formant que pour obtenir dans le monde des succès brillans et passagers, négligeraient d'assurer le bonheur de leur vie entière. Combien cependant il est difficile de vous faire juger vos propres intérêts! Plusieurs d'entre vous, se livrant avec trop de confiance dans les lumières qui viennent avec l'âge et la réflexion, s'imaginent qu'elles peuvent encore continuer à suivre leurs habitudes, et qu'au jour nommé, à l'heure prescrite, elles quitteront tous les défauts de l'enfance avec la robe d'élève; elles croient qu'il leur sera facile alors de se conformer à des avis que leur raison approuve, mais dont leur étourderie ou la force des mauvaises habitudes leur fait sans cesse ajourner l'exécution.

Quelle que soit la puissance de notre volonté pour les plus grandes choses, les habitudes longuement contractées sont ce qui l'entrave le plus. Une langue étrangère ne s'apprend bien que dans la jeunesse; il en est de même des qualités que donne une bonne éducation; vous rencontrerez fréquemment dans le monde des femmes dont l'extrême parure ne déguise en rien les vices de leur éducation première. Leur

fortune leur permet d'acheter, je le sais, des pendans d'oreilles et des colliers de diamans, de payer la ruineuse élégance de nos marchandes de modes; mais croyez-vous, mes chères amies, qu'elles ne feraient pas à l'instant même de grands sacrifices pour savoir se présenter avec grâce et avec noblesse, s'exprimer en termes choisis, avoir une belle prononciation et écrire correctement? Malheureusement pour elles leur or ne saurait donner ce qui ne s'obtient que par le travail, et par les soins de maîtres éclairés, pendant l'époque de la jeunesse.

Je crois vous avoir démontré combien il est utile de disposer votre caractère à la douceur et à la soumission; il faut encore vous imposer d'autres devoirs.

La politesse se compose, comme vous le savez, de la connaissance des usages du monde et de la bienveillance qui fait éviter tout ce qui peut désobliger. Sans regarder la première comme inutile à bien observer, la seconde est celle qui nous fait plus particulièrement chérir.

Évitez de parler de vous.

Occupez-vous avec attention, avec intérêt de ce que disent les autres [1].

---

[1] Il y a bien des degrés de politesse : vous en avez une à proportion de la délicatesse de l'esprit. Elle entre dans toutes vos manières, dans vos discours, dans votre silence même.

L'exacte politesse défend qu'on étale avec hauteur son esprit et ses talens. Il y a aussi de la dureté à se montrer heureux à

N'interrompez jamais les personnes qui vous parlent, attendez que l'inflexion de leurs voix vous ait averties qu'elles ont terminé ce qu'elles avaient à dire.

Que votre regard accompagne toujours votre discours; parler et ne point regarder la personne à laquelle on s'adresse, c'est s'exposer à passer pour fausse ou pour dédaigneuse. L'accord heureux du geste, de la parole et du regard est un des charmes de la conversation. La timidité fait prendre quelquefois aux jeunes personnes la mauvaise habitude de fermer les yeux ou de les détourner en parlant; il faut s'en corriger. La candeur et l'innocence n'ont rien à redouter de l'expression des regards, puisqu'on appelle les yeux le miroir de l'âme. Une femme vertueuse et même une fille timide peuvent-elles craindre qu'on lise dans leurs yeux, puisqu'elles ont le bonheur d'avoir un cœur pur?

Sachez louer; l'éducation que l'on a reçue ajoute un prix aux éloges, puisqu'on les donne avec connaissance de cause. Ne soyez pas sévère à chercher

---

la vue de certains malheurs. Il ne faut que du monde pour polir les manières: mais il faut beaucoup de délicatesse pour faire passer la politesse jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et délicate on vous passe bien des défauts, et on étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent de manières ont plus besoin de qualités solides, et leur réputation se forme lentement. Enfin la politesse coûte peu et rend beaucoup. (Œuvres de madame la marquise de Lambert, page 199.)

la perfection dans les talens ou les ouvrages de société. On risque rarement de se compromettre en les louant, et on oblige toujours; les critiques sévères doivent être réservées pour les talens d'un ordre élevé.

N'occupez point la société de détails sur vos maladies; c'est à votre médecin que vous les devez: la politesse paraît en désirer; mais ce n'est le plus souvent que la simple politesse. Écoutez cependant avec patience et sans la moindre marque d'ennui ceux qui vous font de longs récits sur leurs souffrances ou sur les maux de leurs enfans; c'est un des points sur lesquels il est le plus essentiel d'être sévère pour soi, et extrêmement indulgent pour les autres.

Blâmez la conduite d'autrui le moins que vous pourrez. Travaillez avec persévérance à mériter le titre si beau d'honnête femme, mais évitez de parler des torts des autres.

Informez-vous, autant que vous le pourrez, des mœurs des femmes avant de vous lier avec elles; sans mal parler d'aucune, il est aisé d'obtenir ces informations. Que la fortune, l'éclat, les prestiges les plus séduisans ne vous décident jamais à vivre en société avec des femmes qui ont méconnu, outragé les vertus de leur sexe.

Si le rang de leurs maris oblige le vôtre à vous présenter chez quelques femmes dont la conduite n'est pas à l'abri de tout blâme, renfermez-vous dans ce que prescrit le devoir. On peut faire sa cour

à une princesse qui n'est point vertueuse, et conserver sa réputation intacte; mais on ne peut être sa favorite ni sa confidente sans être déshonorée. La sagesse, dans ce cas, fait trouver de justes bornes au devoir. Il en est de même des cercles nombreux; on y est bien avec tout le monde, on ne doit y offenser personne, ni refuser le salut à des femmes qui y sont admises, ni leur répondre avec impolitesse, quels que soient leurs torts connus; on ferait alors la leçon au maître de la maison qui les a invitées; on étalerait une fausse pudeur qui fait souvent douter de la véritable vertu; mais ce qu'il faut éviter, en se renfermant dans les bornes de la simple politesse, c'est de paraître liées avec ces femmes, de rire ou de se promener avec elles d'un air familier; la retenue qu'indiquent le bon ton et la véritable politesse vient vous garantir de ces dangers, et c'est alors qu'on sentira le prix de votre conduite.

Je viens de vous indiquer en peu de mots les bienséances qu'une femme prudente et sage doit observer dans le monde avec celles qui ont perdu les vertus de leur sexe; dans votre intérieur ne les admettez *jamais*. Établissez si bien cet usage, que même votre mari, séduit peut-être par les agrémens de quelques-unes de ces femmes, craigne de les attirer chez vous. S'il le voulait impérieusement, que des représentations douces et touchantes soient vos seuls moyens d'opposition; dans la nécessité de céder, laissez au monde, sans jamais vous en mêler, le soin d'apprécier le sacrifice que vous feriez à la

paix de votre ménage. Dans cette situation, une vertu qui ne se dément pas n'en obtient qu'un plus grand éclat.

Ne vous plaignez jamais de votre mari; si c'est à vos parens, vous les affligez et vous faites naître la désunion dans les familles, si c'est à des étrangers, les séducteurs sont déguisés en consolateurs : craignez-les, mes chères filles; que d'écueils vous attendent sur cette mer orageuse qu'on appelle le monde! Du port où je finis ma carrière, je ne puis les voir sans les redouter pour vous.

N'oubliez pas qu'élevées dans un établissement dont on parle beaucoup, vous occuperez l'attention quand vous entrerez dans le monde, et que, la disposition naturelle des hommes étant de critiquer les grandes institutions, vous rencontrerez, même dans vos sociétés, des détracteurs de nos maisons. Ceux-ci diront, comme on l'a dit des filles de Saint-Cyr, que vous êtes élevées en princesses. Ceux-là, ne croyant qu'à l'instruction donnée par des professeurs, diront que vous êtes des ignorantes.

Combien vous devez désirer, par reconnaissance pour vos maîtres et par intérêt pour vous-mêmes, de fixer favorablement l'opinion publique sur nos institutions! Dans un cercle, les jeunes filles élevées chez leurs parens ou dans les pensionnats, vous examineront, vous inspecteront avec le désir de vous trouver en défaut. Prévenez-les, accueillez-les; soyez simples et bonnes avec elles; n'oubliez jamais que l'intérêt que vous devez à votre institution exige de

vous ces premiers frais, ou vous oblige au moins à rendre ces premières avances avec usure et avec grâce.

Je vous recommanderai essentiellement d'éviter de parler bas et de rire à part avec vos jeunes amies ; rien n'est embarrassant pour les autres comme cette méchante habitude qui est la preuve certaine d'une mauvaise éducation.

Prenez de suite les usages des maisons où vous vous trouvez. Si l'économie y règne, soignez tous les objets qu'elle indique de conserver : pliez votre serviette si vous voyez à la campagne le maître de la maison suivre cet usage : il est aisé chez les gens riches de se conformer à d'autres habitudes.

Que la propreté et le soin se remarquent dans toutes vos actions. Ne quittez pas une maison de campagne où vous aurez été reçue, sans visiter vous-même votre appartement avant de monter en voiture pour partir. Ne vous reposez point de ce soin sur votre femme de chambre, si vous en avez une. J'ai vu dans les châteaux des gens du plus haut rang rire entre eux, dans le salon, de l'état dans lequel des dames peu soigneuses avaient laissé leur appartement en le quittant. Vous accoutumer aux soins dans votre jeunesse, c'est vous rendre le plus important service. Une femme est jugée par la tenue de son appartement. J'ai connu un homme qui, pour fixer son opinion sur les femmes de sa connaissance, ne se trouvait jamais seul chez elles sans lever les coussins des bergères et des canapés; s'il

y découvrait un feston commencé, un mouchoir, un ruban, une brochure, etc., il disait: je suis chez une négligente, chez une femme sans ordre ou sans propreté.

La coquetterie déplaît aux hommes dans les femmes auxquelles ils veulent unir leur destinée; mais la malpropreté les repousse au moins autant. Quelle grâce peut avoir un chapeau élégant sur des cheveux mal peignés? Quel éclat aurait un rang de perles, ou des boucles d'oreilles en diamans, avec des robes fanées ou tachées? L'élégance, le luxe, ne peuvent se passer de la propreté, tandis que la propreté sert à entretenir la santé, donne plus d'éclat à la peau, aux dents, fait conserver plus de fraîcheur aux vêtemens et peut se passer parfaitement des ruineux et dangereux secours de la coquetterie.

Songez surtout, mes chères amies, que le maintien le plus convenable à notre sexe est celui que donne l'habitude constante de s'occuper des travaux à l'aiguille. On ne doit jamais être sans une broderie, un tricot, un filet, ou un métier; plus de petites simagrées, plus de conversations oiseuses, plus de rires déplacés pour les jeunes filles qui ont une occupation. N'allez pas vous imaginer qu'il est des sociétés où l'ouvrage ne peut pas être introduit. Chez les reines, si vous avez l'honneur d'y être admises un jour, vous verrez des métiers, des tricots, des festons comme chez les moindres particulières. Ce n'est que lorsqu'on fait des visites de cérémonie que

l'on est dispensée d'avoir son ouvrage. Croyez-le bien, un dé, des ciseaux, des aiguilles, ne doivent jamais quitter une femme. Ce sont, en quelque sorte, les attributs de notre sexe, et j'ai voulu, mes amies, que les cachets qui servent à vos leçons vous les rappelassent sans cesse, puisqu'ils portent l'image d'un fuseau.

DU BESOIN DE PLAIRE
ET DU DÉSIR D'ÊTRE HEUREUSE.

Deux idées, ou plutôt deux sentimens, s'emparent du cœur des femmes dès leur plus tendre jeunesse, le besoin de plaire et le désir d'être heureuses. La plupart d'entre elles manquent l'un et l'autre but, uniquement pour avoir manqué de lumières sur les moyens d'y parvenir. Celle-ci croit tout charmer par une pétulance qu'elle prend pour de la vivacité, tandis qu'elle ne fait que fatiguer ses amis et qu'elle leur devient importune. Une autre croit fermement intéresser par une indolence et des airs de langueur qui ne font naître auprès d'elle que l'ennui. Celle qui possède des talens croit en doubler le prix en exigeant mille instances, mille prières de ceux qui veulent applaudir au son de sa voix, à son exécution brillante. D'autres, uniquement occupées de leurs charmes, croient en augmenter la puissance par une recherche et une coquetterie qui ne peuvent qu'y nuire, et qu'un faux désir de plaire fait porter trop souvent jusqu'à l'oubli des lois de la décence : elles ignorent qu'il n'y a point de formes aimables qui ne demandent à

être voilées et que la beauté même reçoit de la pudeur son attrait le plus séduisant. Il est vrai que la mode, toujours dirigée par les personnes les moins réfléchies, conduit souvent à des travers qu'on ne peut concevoir lorsque son influence passagère n'existe plus; mais les femmes les plus sages sont celles qui ne la suivent jamais que de loin; et dans quelle circonstance est-il plus permis de méconnaître son empire que lorsqu'elle ose violer les lois de la décence? D'autres personnes encore seraient charmées de plaire, car ce besoin est général; mais, entraînées par une paresse qui tient à la nature de leur tempérament, elles dédaignent les moindres frais pour attirer les cœurs à elles, et se réveillent de temps en temps de cette espèce de léthargie pour s'étonner de ne les avoir point charmés. Elles se plaignent de l'injustice de la société, sans savoir que son commerce est semblable à tous ceux qui sont fondés sur des échanges, et que l'on rend dans le monde bienveillance pour bienveillance, égards pour égards, politesse pour politesse.

M. de Montcrif a écrit sur l'art et les moyens de plaire; une seule de ses phrases vaut tout son livre, et c'est celle-ci : « Le moyen le plus sûr de plaire est l'oubli constant et presque total de soi-même pour ne s'occuper que des autres. »

Les moyens de réussir dans le monde se composent donc d'une bienveillance, d'une indulgence qui dénotent la bonté de l'âme, et d'une attention scrupuleuse à remplir tous les devoirs de la société.

Une jeune femme à laquelle on trouve vraiment de l'esprit et de l'instruction sans qu'elle ait cherché à le faire remarquer, de l'agrément dans ses manières sans affectation, du goût dans sa parure sans coquetterie et surtout sans indécence, de la gaieté sans étourderie, du calme sans indolence, des talens sans prétentions, me paraît un être vraiment enchanteur, un modèle auquel on doit essayer de ressembler.

Une jeune femme, bien pénétrée de tous ces principes, en paraissant dans le monde, est presque sûre du succès le plus complet. Qu'elle y joigne surtout un grand respect pour la vieillesse, une attention recherchée pour les femmes âgées dont le cœur est presque généralement ulcéré d'avoir vu passer si rapidement les brillantes années de la jeunesse, et dont le suffrage est entraînant lorsqu'il est favorable à celles qui les remplacent sur le théâtre du monde. Que les attentions nécessaires pour plaire ne s'adressent jamais aux jeunes gens; qu'une femme ait soin d'éloigner de ses pas la foule de ces dangereux adorateurs; ils l'en admireront davantage, et j'ose assurer la jeune personne qui suivra religieusement ces conseils, que son triomphe sera complet, sera durable, et qu'elle réunira l'estime générale au bonheur de plaire.

L'estime de nos contemporains est une base nécessaire au bonheur de la vie : l'estime de nous-mêmes est encore plus indispensable; quelques femmes ont pu tromper la société par des vertus apparentes, mais elles n'ont pu se tromper elles-mêmes,

et ce témoin continuel de la conscience ne laisse de valeur réelle à l'estime publique qu'autant qu'on la mérite en effet. Pour que les autres soient contens de nous, commençons donc par l'être nous-mêmes; dans toutes nos actions secrètes ou connues, soyons nos juges les plus sévères, alors nous en aurons peu à redouter.

Pour goûter ce bonheur auquel tous les hommes aspirent également, il faut avoir la paix de l'âme; mais on peut être honnête, vertueuse, et s'égarer encore dans les moyens de parvenir au bonheur.

Ne le cherchez pas dans le plaisir et le bruit, ils fatiguent l'âme et ne peuvent la satisfaire; ils éloignent du goût des plaisirs simples qui se renouvellent sans cesse comme la nature et avec elle; ils deviennent habitudes, ils cessent d'être plaisirs, et si vous voyez dans les bals, dans les spectacles, aux concerts, dans les assemblées nombreuses tant de gens qui s'étonnent de n'y plus trouver le bonheur, c'est qu'ils ont détruit ce bonheur par la satiété [1].

---

[1] Une jeune personne qui entre dans le monde a une haute idée du bonheur qu'il lui prépare : elle cherche à la remplir ; c'est la source de ses inquiétudes : elle court après son idée, elle espère un bonheur parfait, c'est ce qui fait la légèreté et l'inconstance.

Les plaisirs du monde sont trompeurs : ils promettent plus qu'ils ne donnent; ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte. Pour fixer vos désirs, pensez que vous ne

N'espérez pas le trouver dans la puissance et la richesse, à moins que vous ne soyez constamment occupées du soin d'employer l'une et l'autre au profit des opprimés et des malheureux. La satiété sur les jouissances que donne la fortune arrive si promptement, qu'il vous faut, mes chères amies, une confiance entière en mon expérience pour concevoir à quel point ces prestiges enchanteurs sont de peu de durée; mais, vous le savez, j'ai passé ma vie près de ces êtres que l'on regarde comme fortunés; j'ai vu leurs goûts et leurs désirs flétris dès l'enfance. Lorsqu'on peut avoir tout ce que l'on désire, on finit bien vite par ne plus rien désirer; et je me souviens d'avoir été touchée jusqu'aux larmes de cette satiété précoce dans le dauphin, premier fils du roi Louis XVI, qui, dès l'âge de quatre ans, avait usé tous les plaisirs de son âge. Je ne puis m'empêcher de placer ici la scène qui frappa si vivement mon esprit. Le jour de l'an ap-

---

trouverez point hors de vous de bonheur solide ni durable. Les honneurs et les richesses ne se font point sentir long-temps; leur possession donne de nouveaux désirs: l'habitude aux plaisirs les fait disparaître ; avant que de les avoir goûtés, vous pouvez vous en passer, au lieu que la possession vous a rendu nécessaire ce qui était superflu: vous êtes plus mal à votre aise que vous n'étiez devant: en les possédant vous vous y accoutumez, et en les perdant ils vous laissent du vide et du besoin. Ce qui se fait sentir, c'est le passage d'un état à un autre, c'est l'intervalle d'un temps malheureux à un temps heureux. Dès que l'habitude est formée, le sentiment du plaisir s'évanouit. (OEuvres de madame la marquise de Lambert, t. Ier., p. 104.)

prochait, la reine voulut donner des étrennes à son fils; les boutiques de jouets de Paris furent épuisées pour mettre sous les yeux du jeune prince tout ce qui pouvait convenir à ses goûts; des tables furent dressées tout autour d'une des plus grandes pièces de l'appartement; et lorsque tout fut préparé, on vint avertir la reine; elle prit le jeune prince par la main, et sortit de ses cabinets en l'invitant à choisir tout ce qui pourrait lui plaire. Je la suivis prenant de même avec moi mon Henri qui, dans ce moment, était à jouer avec le dauphin; nous fîmes le tour de l'appartement, et je fus moi-même enchantée de la quantité de mécaniques ingénieuses que le marchand faisait mouvoir à nos yeux : ici se trouvaient des vendangeurs déchargeant les paniers de raisins et les versant dans une cuve, où de petites figures parfaitement imitées foulaient les grappes; là, des dames russes faisaient une partie de traîneaux sur une glace unie que les petites voitures traversaient avec une grâce parfaite; plus loin des maréchaux battant le fer, un chasseur tirant sur un lièvre qui s'enfuyait à travers les blés. Vingt autres mécaniques ingénieuses se trouvaient réunies sous nos yeux; de jolis meubles en bois d'acajou, des chevaux tout enharnachés, des polichinels éclatant d'or et de fausses pierreries, et faisant les plus drôles de figures du monde. La reine demandait à son fils, en s'arrêtant à chaque objet : Voulez-vous cela, mon ami? L'enfant, dont les traits ne montraient aucune émotion, répondait avec langueur : Je l'ai déjà eu.

— Et ceci? — Je l'ai eu aussi. — Et ce beau polichinel? — J'en ai cassé trois, je n'en veux plus. — Et ce cheval? — J'en ai encore un. Enfin on fit le tour de la pièce sans trouver un seul objet qui pût le séduire. Déjà la grande richesse avait épuisé les goûts de son âge; pendant ce temps, mon fils sautait de joie et de surprise à chaque objet nouveau. Il me serrait la main, m'indiquait tout bas ce qui lui faisait le plus de plaisir, et son agitation formait un contraste parfait avec l'attitude ennuyée du jeune prince. La reine fit présent à mon fils de quelques objets qui lui procurèrent un plaisir si vif, qu'il fallut le soir les établir sur son lit, tant il craignait d'être séparé de son trésor: elle rentra ensuite dans ses cabinets, sans avoir pu rien offrir au jeune prince. Le marchand disait, en emballant toutes ses jolies mécaniques: Il est bien douloureux d'avoir étalé pour trois cents louis d'objets charmans, sans en avoir trouvé un seul qui ait pu plaire à monseigneur [1].

Monseigneur était sûrement encore plus à plaindre que lui, et vous devez en être convaincues. Cette satiété affligeante gagne de même les autres âges de la vie; le premier rang de diamans que possède une femme riche lui fait sûrement éprouver un grand plaisir; le second ne flatte plus que sa vanité. Si les parures superbes se multiplient, elles

[1] Madame Campan explique, dans ses mémoires, avec quelle générosité la reine, en pareille circonstance, dédommageait les marchands des soins qu'ils avaient pris.

fatiguent ses yeux, finissent par garnir un écrin qui voit rarement le jour, et ne sont plus qu'un trésor embarrassant à soustraire, ainsi que l'or, à la vue de gens qui pourraient s'en saisir. Donnez un rang de corail ou d'ambre à la jeune personne dont les goûts ne sont point usés par la richesse et le faste, et vous verrez combien son plaisir sera vif et pur. Les grandes richesses sont donc une sorte d'infortune, et ce n'est sûrement pas dans leur possession que nous devons chercher le bonheur. La bienfaisance, à la vérité, vient soulager les gens puissamment riches et paraît comme un remède aux maux qui les affligent, mais il faut savoir être bienfaisant; c'est une étude, un travail qui fatigue ordinairement ceux qui possèdent beaucoup: ils donnent l'or sans discernement, et s'affligent d'avoir secouru le vice qui s'était déguisé sous l'extérieur touchant de la vertu, d'avoir soutenu la paresse au lieu de l'infortune. Constamment trompés dans leurs actes de bienfaisance, ils rencontrent rarement la douceur du bienfait; et, quoique la reconnaissance ne doive jamais être le but de celui qui oblige, il est pourtant douloureux de rencontrer souvent des ingrats; ils nous font voir l'humanité sous un aspect trop affligeant. C'est donc, quant aux plaisirs, loin de ceux qui fatiguent et énervent les sens que nous placerons le bonheur; et, quant à la fortune, dans l'aisance honnête et loin de la possession des trésors. Mais ce bonheur auquel nous aspirons n'existe réellement nulle part; et c'est une

chimère de le chercher en quelque sorte comme un être animé; il se compose de la réunion des qualités de l'esprit et du cœur; il est dans la sagesse et la modération des désirs; il est dans l'emploi utile et varié de notre temps; il est dans la bienveillance qui éloigne l'envie et nous fait jouir du bonheur de nos parens et de nos amis; il est dans l'économie qui conserve l'aisance et éloigne la misère; il est dans la tempérance qui conserve au corps sa vigueur et sa force, à l'imagination sa fraîcheur, à l'esprit sa vivacité; il est enfin dans une courageuse résignation qui conduit à supporter les revers ou les pertes que le sort a voulu faire tomber sur nous[1]. En recherchant tout ce qui peut le composer, convenez, mes chères amies, que les gens sages et éclairés qui se dévouent à l'éducation de la jeunesse ne travaillent uniquement qu'à vous rendre heureuses.

En vous engageant à la persévérance dans le travail, ils vous assurent des moyens d'employer tous vos momens et d'éloigner de vous l'ennui, fléau si cruel qu'il peut amener jusqu'à la perte de la santé, et qu'il détruit inévitablement toutes les

[1] Il faut compter qu'il n'y a aucune condition qui n'ait ses peines, c'est l'état de la vie humaine. Rien de pur, tout est mêlé. C'est vouloir s'affranchir de la loi commune que de prétendre un bonheur constant. Les personnes qui vous paraissent les plus heureuses, si vous aviez compté avec leur fortune, ou avec leur cœur, ne vous le paraîtraient guère. Les plus élevés

qualités aimables. Ils vous garantissent de l'oisiveté, autre fléau que les sages de tous les siècles ont considéré comme la mère et la compagne du vice; vous devrez, aux talens qu'on vous donne, des moyens légitimes de plaire; en vous accoutumant, jeunes encore, au soin, à l'ordre, à l'économie, on vous assure les moyens de conserver le peu de fortune que vous possédez, et d'éloigner de votre famille et de vous la gêne et la misère. Enfin, en dirigeant vos jeunes cœurs vers l'amour et la pratique de toutes les vertus, on vous conduit avec soin et avec une tendresse éclairée à la jouissance de ce bonheur auquel tous les hommes aspirent, et qu'ils croient trouver en suivant l'impulsion de leurs passions, tandis que chaque jour ils s'en éloignent davantage. Chérissez donc les conseils de vos parens et de ceux qui se consacrent à votre éducation : écoutez-les avec confiance, respect et tendresse, ils ont fait avant vous le voyage de la vie; ils connaissent les sentiers difficiles, les chemins raboteux, les précipices, les piéges couverts de fleurs que les faux plaisirs et les vices viendront exprès placer sous vos pas; écoutez donc vos guides avec le désir

---

sont souvent les plus malheureux. Avec de grands emplois et des maximes vulgaires on est toujours agité. C'est la raison qui ôte les soucis de l'âme, et non pas les places. Si vous êtes sage, la fortune ne peut ni augmenter ni diminuer votre bonheur. (Œuvres de madame la marquise de Lambert, *Avis d'une mère à son fils*, page 93.)

sincère de profiter de leurs avis. Nous naissons tous sans expérience, et le monde, quelque vieux qu'il soit, vous en conviendrez, mes enfans, n'a qu'un jour pour le petit être qui sort du sein de sa mère; et qui, les yeux encore fermés, est placé dans son berceau. Vous connaissez les merveilles de la nature, vous distinguez les ombres du soir et les clartés du matin; mais, à peine, dans trois ans, cet enfant dont je vous parle commencera-t-il à les distinguer; il va apprendre avec peine chaque mot de cette langue que vous parlez avec tant de facilité; jugez la supériorité que quinze années d'existence vous ont déjà donnée sur ce jeune enfant; et si vos esprits sont dirigés vers la justesse des raisonnemens, vous sentirez quelle doit être la supériorité de l'expérience des gens qui ont vécu quarante ou cinquante ans avant vous. L'expérience est une qualité qui s'acquiert chaque jour; pour en avoir beaucoup, il suffit d'avoir beaucoup vu, et de posséder de la mémoire et du jugement; l'esprit en est tout-à-fait distinct : se développant de lui-même, et précédant l'expérience, il ne peut souvent garantir des fautes les plus graves. Il est donc aisé de conclure que la sagesse et la prudence de la jeunesse ne peuvent se composer que de sa docilité à écouter, à suivre les avis de ceux qui sont venus long-temps avant elle dans le monde pour acquérir de l'expérience, et leur en transmettre les résultats et les leçons : vous devez aussi juger parfaitement, d'après cette espèce de conversation morale, que l'obéis-

sance et la soumission doivent être les deux qualités indispensables pour obtenir des succès pendant le temps de l'éducation, et qu'il faut souvent faire une chose sur la seule invitation de vos instituteurs, puisque plusieurs années se passeront encore avant que l'utilité vous en soit démontrée.

POLITESSE,

USAGE DU MONDE.

> La politesse est à l'esprit
> Ce que la grâce est au visage ;
> De la bonté du cœur elle est la douce image,
> Et c'est la bonté qu'on chérit.

Il y a deux sortes de politesse : celle qui tient aux usages et qui, par cette raison, varie selon les siècles et les pays où l'on vit ; les principes en étaient contenus, il y a deux siècles, dans un petit traité imprimé en caractères gothiques, et intitulé, *la Civilité puérile et honnête ;* on apprenait alors, dans ce prétendu code de la politesse et du bon ton, qu'il ne fallait pas parler dans le nez des gens, ni éternuer sans se détourner, ni cracher par terre, etc. La moindre gouvernante sait de nos jours, sur ces notions de politesse, tout ce qu'il faut enseigner à l'enfance. Quant à la politesse qui tient à la bienveillance, à la bonté du cœur, elle est le fruit d'une éducation soignée et réfléchie ; elle est de tous les pays et de tous les temps. Il est pourtant nécessaire de connaître et de pratiquer la première ; mais on ne



fera le charme de la société qu'en étant pénétré des principes et de l'utilité de la seconde. Tout ce qui tient à la délicatesse, à l'extrême propreté, entre dans toutes les règles à observer pour être vraiment poli. Il ne faut occasioner aucun dégoût aux autres dans toutes les habitudes de la vie; c'est surtout à table, où la propreté du service et celle des convives vient ajouter au plaisir du repas, qu'il faut le plus promptement s'accoutumer à tous les petits usages de la politesse. Il faut donc manger avec le plus de propreté possible, et y ajouter même de la recherche et des grâces. Je me souviens que, dans ma jeunesse, la société d'un savant traducteur d'Homère, qui venait beaucoup chez mes parens, me devint insupportable, parce qu'il mangeait et parlait à la fois avec tant de gloutonnerie et de véhémence, que toutes les fois qu'il prononçait le nom de Ménélas, il nous faisait apercevoir une aile entière de perdrix dans sa bouche; il ne parvint pas à me dégoûter d'Homère, mais je le fus si complétement de son traducteur, que j'obtins de mon beau-père de ne plus l'inviter à sa table.

J'ose espérer que vous serez toutes faciles à servir; qu'en tenant l'ordre par vous-mêmes dans votre ménage, vous formerez par ce seul et louable moyen vos domestiques à l'habitude de l'y faire régner; mais si vous en avez quelqu'un qui soit novice ou maladroit, s'il pose mal un plat, s'il casse un verre ou une porcelaine en vous servant, s'il vous fait attendre, songez que c'est manquer à toute espèce d'égards que de gronder ses gens en présence de ses convives. Ap-

pelez celui que vous avez à reprendre, parlez-lui bas d'une manière précise et brève, en vous réservant de le reprendre en particulier; si vous pouvez même éviter de lui parler, c'est encore mieux, car vous courez le risque d'une réponse gauche et impertinente. Il faut savoir laisser casser une porcelaine précieuse ou jeter par terre une pièce d'argenterie, sans montrer le plus léger mécontentement; on vous en saura gré, car on n'ignore pas combien les femmes soigneuses par elles-mêmes sont attachées à ces petits objets d'ornement.

Le dialogue avec les domestiques, lorsqu'ils servent, est une impolitesse, puisque c'est un moment où vous suspendez toute l'attention que vous devez aux personnes que vous recevez et que rien ne doit distraire. On ne dit pas *je vous remercie* aux valets qui servent chez les autres, ils ne font que ce que leur maître leur ordonne; mais si on a quelque chose à leur demander, il faut le faire dans des termes tout-à-fait différens de ceux dont on se sert pour parler à ses propres domestiques.

La fortune et le rang amènent tant de différences dans le service de table, qu'il est difficile de prescrire juste ce qu'il faut y faire. Chez les princes, chez les grands, chez les ministres et chez les gens très-riches, qui ne manquent jamais de les imiter, les valets de la maison sont seuls admis pour servir à table; les maîtres d'hôtels coupent les viandes et font le tour de la table en vous offrant de tous les mets, de tous les vins. On vous présente aussi en sortant de table

des jattes de porcelaine ou de cristal, contenant des verres d'eau tiède pour se laver la bouche et les extrémités des doigts : il ne faut ignorer aucun de ces usages et ne pas tomber dans la gaucherie d'un membre de l'assemblée des notables, convoquée en 1787 par l'infortuné Louis XVI. Ce provincial se plaignait, au bout de quinze jours de séjour à la cour, que sa santé était très-dérangée parce que les valets lui présentaient toujours à boire à la fin de ses repas un grand verre d'eau tiède, et que cet usage lui avait délabré l'estomac.

Partout où il n'y a point de maître d'hôtel et un grand nombre de serviteurs, c'est la maîtresse de la maison qui doit couper et servir; comme il y a peut-être dans Paris cent maisons seulement montées sur le pied des grandes maisons, et que chaque grande ville en compte tout au plus une ou deux de cet ordre, je ne vous ai donné quelques notions sur les usages des grands que pour vous préserver de toute gaucherie, si quelque circonstance vous faisait admettre dans leur société. Filles de braves militaires, vous n'êtes point destinées à un état de magnificence, et vous devez seulement être formées pour la vie bourgeoise et simple. Si les femmes servent à table, c'est parce qu'elles sont les ménagères et les économes de leur maison.

La fortune des familles dépend de l'économie des femmes; les hommes doivent être généreux, leurs compagnes économes et ménagères; c'est par ces vertus qu'elles sauvent leurs enfans des malheurs qui

accompagnent la misère. On ne peut se faire une juste idée de ce que vaut dans une famille une femme véritablement économe et laborieuse. L'aiguille, qui ne rapporte à l'infortuné que de quoi manger du pain, peut valoir plus de douze cents fr. par an à une bonne ménagère; elle fait ses robes, celles de ses filles, leurs chapeaux, leurs bonnets, les layettes de ses enfans; elle fait durer son linge plusieurs années de plus que celui d'une femme paresseuse; par sa propreté elle entretient son mobilier; ses robes préservées de taches conservent leur fraîcheur; elle achète elle-même, en bornant sa dépense à son revenu.

On doit avoir sous clef les objets de consommation les plus chers, tels que le vin, les liqueurs, le sucre, le café, les confitures; des domestiques fidèles relativement à l'argent, et qui ne se permettraient pas de dérober une pièce de vingt sous, et qui ne surchargeraient pas un mémoire d'un centime, entraînés par la gourmandise, trompés par de faux argumens, ne se feraient pas de scrupule de dérober ces provisions.

Les femmes sont privées par nos modes actuelles d'un grand avantage pour les bonnes ménagères : on ne porte plus de poches, mais le soin peut suppléer à cet inconvénient; une seule clef de secrétaire portée dans son sac ou à une seule chaîne de cou suffit pour s'assurer de toutes les clefs de la maison.

Si par hasard vous vous trouviez dans ces sociétés où l'on fait de mauvais lazzis sur les noms des mets qui sont servis, ne blâmez point cette triviale gaieté,

mais sachez qu'elle est et qu'elle a toujours été bannie de la bonne compagnie.

Sachez encore qu'il est convenable qu'une maîtresse de maison serve au besoin avec grâce et propreté. Les vins d'entremets, les liqueurs sont aussi versés par elle; c'est, comme je vous l'ai dit, un usage général en France. Vous savez sans doute déjà que les places d'honneur à table sont des deux côtés de la maîtresse de la maison; le mari, qui se met ordinairement en face d'elle, est de même livré aux soins de faire les honneurs et a deux places de prédilection à offrir. Les meilleures, après celles que je viens d'indiquer, sont vers le haut de la table, au côté opposé à celui de la porte par laquelle se fait le service. On ne quitte pas la table sans avoir fait une légère inclination qui est un signal poli pour tous les convives.

Il ne faut pas ignorer non plus qu'on ne doit jamais monter la première dans sa voiture, ni se placer dans le fond si l'on est avec plusieurs femmes mariées; la place sur le devant, quand il n'y aurait qu'une banquette incommode, est celle de la maîtresse de la voiture.

Il faut aussi dans son appartement offrir toujours sa bergère ou son meilleur fauteuil à la personne que l'on reçoit. Je vous conseille de faire ce sacrifice avec grâce et même avec quelque instance, lorsque vous recevez une femme que vous considérez, mais de ne jamais l'accepter chez les autres; s'il est convenable de l'offrir, je trouve très-impoli de l'accepter. L'usage

le plus ancien a perpétué jusqu'à nous l'habitude de saluer lorsqu'on éternue; on disait même autrefois, *Dieu vous bénisse;* on assure que cette petite politesse de société date d'un temps fort éloigné, où une maladie épidémique régna dans toute l'Europe, y fit de grands ravages, et débutait par un éternuement; ainsi il paraît que c'était une espèce de vœu adressé au ciel pour qu'il garantît la personne qui éternuait des atteintes de cette cruelle maladie. A la cour, lorsque le roi ou la reine éternuait, toutes les dames faisaient la révérence, et je me souviens dans ma grande jeunesse d'avoir trouvé quelque plaisir aux rhumes de cerveau de leurs majestés, lorsque le cercle entier saluait leurs éternuemens.

Une des choses les plus impolies dans la société est d'interrompre une personne qui parle pour prendre soi-même la parole; si, par inadvertance, on tombe dans cette faute, il faut la réparer promptement par le silence, et même y ajouter une inclination de tête qui indique l'excuse que l'on doit faire. Toutes ces pratiques de politesse ne doivent pas seulement avoir lieu pour les personnes que l'on voit très-rarement, il faut en entretenir l'usage dans la vie privée et même en grande partie avec les siens. Les égards mutuels ajoutent un grand charme aux liens intérieurs, ne nuisent en rien à la confiance et à l'amitié, et éloignent au contraire une familiarité grossière qui pourrait y nuire [1].

---

[1] La politesse est une envie de plaire : la nature la donne,

Je viens de vous entretenir d'une partie des choses à observer pour pratiquer et se rendre familière une politesse qui acquiert infiniment de charmes, lorsqu'en commençant jeune à être polie, on y joint les grâces de l'habitude. Mais ces leçons ne sont utiles que pour celles qui se trouvent déjà disposées par un juste désir de plaire à en apprécier la valeur. Il y a des êtres si gauches, si insoucians, si peu disposés à recevoir d'utiles leçons, quelque talent que l'on puisse avoir pour en donner, que milord Chesterfield, l'homme de son siècle et de sa nation qui connaissait le mieux les usages de tous les pays, et particulièrement ceux de la plus haute société, entreprit inutilement de diriger lui-même l'éducation de son fils qu'il aimait éperdument. Aucun détail ne se trouve négligé dans quatre volumes composés de lettres écrites par cet homme célèbre au jeune lord Stanhope. Là se trouvent mêlés à l'érudition la plus étendue des avis salutaires sur tous les secrets replis du cœur des hommes, sur les usages du monde, sur la politesse à observer dans les cercles, au jeu, à la table : on croirait, en lisant ce code charmant, que

---

et l'édncation et le monde l'augmentent... Je crois qu'elle est un des plus grands liens de la société, puisqu'elle contribne le plus à la paix : elle est une préparation à la charité, une imitation même de l'humilité. La vraie politesse est modeste ; et, comme elle cherche à plaire, elle sait que les moyens pour y rénssir sont de faire sentir qu'on ne se préfère point aux autres ; qu'on leur donne le premier rang dans notre estime. (Œuvres de madame la marquise de Lambert, page 196)

le jeune homme le plus parfait donnait à peine l'idée de ce que devait être le fils de milord Chesterfield à son début dans le monde; mais ces lettres spirituelles n'ont été profitables qu'à d'autres, et point à celui qui en était l'objet. En vain milord avait recommandé à son fils la propreté, la recherche des manières, les grâces aimables : il était, après avoir voyagé dans toute l'Europe, aussi gauche, aussi malpropre que le plus grossier paysan qui aurait à l'instant quitté la charrue pour paraître dans le grand monde. Au repas que son père donna pour son arrivée à Londres, le jeune lord parut avec un habit brodé fort agréablement; il se plaça à table avec les convives distingués que son père avait réunis, et trouvant tout bonnement qu'il mangeait sa soupe trop lentement avec sa cuillère, il prit l'assiette pour boire le bouillon comme avec une soucoupe, et versa la totalité de ce qu'elle contenait sur son habit. Quelle dut être la confusion de son père!

J'espère, mes chères amies, que, parmi cette réunion d'aimables personnes que je chéris également et que je me plais à former depuis plusieurs années, il ne s'en trouvera pas d'aussi gauche que le jeune Stanhope, et que vous ne négligerez aucuns des usages du monde qui constituent la vraie politesse.



CÉCILE DE PONTOURANT,

NOUVELLE.



CÉCILE DE PONTOURANT,

NOUVELLE.

Dans l'âge où les jeunes personnes préfèrent les histoires véritables aux contes de fées et à tout ce qui tient aux choses surnaturelles, nous aimions beaucoup à entendre notre bonne mère raconter les malheurs d'une de ses compagnes de couvent : elle était peu disposée à recommencer ce triste récit, mais nous réitérions nos prières, et nous obtenions de sa complaisance qu'elle se retraçât un souvenir à la fois cher et douloureux. Je voudrais pouvoir écrire cette histoire avec la simplicité qui la rendait d'un si grand intérêt et qui nous a fait verser tant de larmes.

Vous saurez, mes enfans, nous disait ma mère en commençant son récit, que je n'ai pas eu comme vous le bonheur de rester auprès de mes parens, d'avoir une gouvernante et des maîtres de talens. Dans ma jeunesse, l'éducation des filles se bornait aux soins que leur donnaient quelques bonnes religieuses auxquelles elles étaient ordinairement confiées depuis l'âge de huit à dix ans jusqu'à l'époque de leur mariage. Ma mère avait une forte préven-

tion contre l'air renfermé des couvens de Paris, et mon père en avait une aussi forte contre le prix qu'on y exigeait; ainsi, pour deux motifs différens, ils s'unirent dans le choix d'un couvent de province, et je fus envoyée, à l'âge de dix ans, aux Ursulines de Pontoise. C'était une fort bonne maison; la supérieure, douce et gaie, surveillait beaucoup ses élèves, ne blâmait pas nos amusemens, et même quelquefois, sous les grands arbres de la cour, se plaisait à nous montrer de petits jeux et à nous faire chanter des rondes. La nourriture y était abondante et très-bonne; l'éducation de cette maison était renommée dans tout le canton de Gisors, car non-seulement on apprenait parfaitement sa religion, mais la jeune novice, qui montrait à écrire, dictait à ses élèves jusqu'à deux feuilles de suite, et corrigeait leurs fautes d'orthographe, à la vérité sans leur expliquer en quoi elles avaient manqué aux règles de la grammaire. On apprenait aussi quelques articles de l'histoire de France par demandes et par réponses, et l'on était fort habile à faire des pelotons, des signets de livres, et de petites images brodées en soie plate.

Le jour où j'entrai au couvent on me donna, dans le dortoir des petites, un lit près de celui de Cécile de Pontourant qui n'avait que six mois de plus que moi; la sœur Marthe fut chargée de me lacer ainsi qu'elle, et cette association en fit dès les premiers jours mon amie particulière. J'étais brune, vive et gaie. Cécile était blonde, douce et

mélancolique; ces différences de caractère rendent souvent les liaisons plus durables. Cécile ne gênait pas ma turbulence enfantine par la sienne; et ma gaieté et mes folies lui plaisaient au point qu'elle ne pouvait plus être un instant sans moi, et qu'elle obtint de ses parens, qui habitaient un château à six lieues de Pontoise, d'écrire aux miens pour qu'ils permissent que Cécile m'emmenât avec elle toutes les fois qu'elle irait à leur terre. Ma mère fut charmée de me savoir une amie qui me procurait quelques vacances agréables et m'introduisait dans une famille distinguée.

Nos vacances avaient lieu quatre fois par an : à Noël jusqu'après les Rois; au 1er. mai pour la fête du printemps, où les vassaux de M. de Pontourant, accompagnés des miliciens et du ménétrier du village, venaient planter le mai à la grille du château; à la Saint-Louis, où le comte, qui avait le même nom que son souverain, faisait célébrer avec pompe cette réjouissance publique, et se laissait ensuite donner dans son intérieur une fête en l'honneur de son patron; la dernière vacance était à l'époque des vendanges. Jamais le monde, mes enfans, ne peut offrir des plaisirs à la fois plus doux et plus piquans que ceux dont nous jouissions alors, la bonne Cécile et moi. Cette fête des fleurs au commencement du printemps, cette solennité religieuse de la Saint-Louis, les petards et les soleils du feu d'artifice que les serviteurs de la maison tiraient le soir sur la place du château;

en automne, la vue des pressoirs, les chants des vignerons heureux d'une abondante récolte, les petits paniers, les petites hottes, les serpettes que nous donnait le régisseur pour nous faire couper quelques livres de raisin dans les vignes intérieures; enfin les cadeaux du jour de l'An que l'on faisait venir de Paris pour nos étrennes, ce grand repas du *jour des Rois*, donné à tous les seigneurs voisins, et où, par une adresse mystérieuse du maître d'hôtel, le comte, la comtesse, ou Cécile, avaient toujours la fève du gâteau : tout cela composait une chaîne de plaisirs variés dont le souvenir et l'attente ne formaient pas les anneaux les moins précieux.

M. de Pontourant avait servi avec distinction sous les ordres du maréchal de Villars; une blessure grave qu'il avait reçue à la cuisse, et dont il se plaignait à tous les changemens de temps, l'avait contraint à demander sa retraite : il avait gardé près de lui l'aumônier de son régiment. Cet homme brusque et dur envers tout ce qui composait la maison du comte, peu complaisant pour madame de Pontourant, était d'une docilité et d'une prévenance basse et servile auprès de son ancien colonel, lui demandait ses ordres plusieurs fois par jour dans la crainte de manquer l'instant où M. le comte voudrait faire sa partie d'échecs ou de trictrac; il lisait quelquefois jusqu'à deux heures du matin auprès de son lit, le suivait à la promenade, et trop souvent lui faisait des rapports sur ses gens ou sur les moindres événe-

mens de l'intérieur, ce qui amenait toujours quelques reproches durs adressés devant tout le monde à la bonne et patiente comtesse. Ces petites scènes étaient habituellement précédées par ces mots : Je n'ai pas besoin de dire comment cela est venu à ma connaissance, mais je sais que..... Alors suivait le détail de la négligence ou de la faute commise. Tout le monde jusqu'à Cécile et moi savions, aussi bien que le comte lui-même, par qui lui parvenaient les moindres choses qui pouvaient le contrarier ou lui déplaire. La comtesse, pieuse, douce, sensée, d'un jugement parfait, et digne enfin d'avoir profité, dans la maison de Saint-Cyr où elle avait été élevée, des précieuses leçons de madame de Maintenon, ne témoignait jamais le plus léger mécontentement, souriait sans dédain aux sottises déplacées que lui faisait M. de Pontourant, trouvait toujours quelque excuse valable, et pour le bonheur de tout ce qui l'environnait, passait ainsi sa vie à détruire les effets des fâcheuses impressions que l'on donnait à son mari. Le comte avait adopté toutes les préventions des jaloux de la célèbre veuve de Scarron contre la maison de Saint-Cyr; sur ce point seulement sa femme rompait quelques lances avec lui, la reconnaissance lui en faisait un devoir que son admirable conduite aurait dû lui épargner; mais elle ne pouvait empêcher son mari de répéter sans cesse avec une assurance qui montrait sa confiance dans la supériorité de son jugement, qu'il avait préféré pour Cécile la modeste éducation des Ursulines de Pontoise à celle d'un

établissement dont madame de Maintenon, Bossuet et Fénélon avaient rédigé l'admirable règlement; et quand il se sentait pressé par les argumens de sa femme, par ses intéressans récits sur la noble tenue intérieure de cette maison royale, il coupait court à la discussion en disant que d'ailleurs cette maison n'avait été fondée que pour des petites filles sans jupon, comme l'avait été leur illustre fondatrice, et que mademoiselle Cécile de Pontourant n'était pas dans une position à solliciter une pareille grâce du roi. Le voisin de terre le plus rapproché de M. de Pontourant était M. le chevalier Dervilliers. Longtemps employé dans la diplomatie, il avait eu pendant quelque temps le titre de ministre plénipotentiaire; retiré dans une superbe terre, il s'occupait à écrire des mémoires politiques sur les intérêts des puissances, et les jours où il venait dîner au château, nous n'entendions parler que de la Hollande, de l'Allemagne, de ses négociations, des immenses services qu'il avait rendus à l'état, de l'injustice de la cour qui négligeait de l'employer, de la gloire qu'il retirerait un jour en publiant ses écrits. Tout cela nous amusait fort peu; M. le comte n'y trouvait, je crois, pas plus de plaisir que nous, mais il était émerveillé de tant de savoir, et ne parlait jamais de son estimable voisin qu'avec une admiration qui allait jusqu'au respect. L'aumônier applaudissait à cet enthousiasme, et ils terminaient habituellement leurs entretiens sur ce sujet par dire qu'un jour ou un autre on ouvrirait les yeux sur un mérite aussi

éminent, et que le chevalier en recevrait la juste récompense. Le comte trouvait que les 60,000 livres de rentes dont son voisin jouissait en bonnes fermes dans le Vexin, et en beaux pâturages dans la Normandie, ajoutaient encore à son mérite, parce qu'il fallait des gens riches pour représenter dignement un aussi grand souverain que l'était le roi de France; aussi, dans l'opinion du comte ou de l'aumônier, on était convaincu que plus tôt ou plus tard le chevalier était destiné à quelque grande ambassade. Auprès de Cécile et de moi, ces avantages comptaient pour peu de chose en faveur du chevalier: quarante ans révolus, les épaules très-hautes, les jambes fort longues, la voix très-grêle, effaçaient tous ces titres pour ne lui laisser entre nous deux que la triviale dénomination *du vilain bossu*. Peu complaisant et très-censeur, nous éprouvions presque à chaque instant l'ennui de ses leçons. Un soir, en rentrant de la promenade, nous avions posé sur une table de marbre du salon un petit carton qui contenait beaucoup de feuilles de roses, et plus de cent petites bêtes à Dieu que nous avions prises dans le bosquet. Le chevalier ouvre cette boîte, marche vers la fenêtre pour jeter dans le jardin ce qu'elle contenait; la bonne Cécile s'élance vers lui, le supplie de lui laisser ses jolies petites bêtes dont elle aimait les vives couleurs parsemées de taches noires. Il élève la boîte au-dessus de la portée de ses bras, et envoie les feuilles de roses et les petites bêtes sur le gazon du parterre, en ajoutant à ce désobligeant

procédé des remontrances sur les pitoyables amusemens d'une fille bonne à marier dans quatre ou cinq ans. La forte prévention de Cécile pour le chevalier data de cette première contrariété; mais de perpétuelles et désobligeantes leçons sur des sujets plus gracieux vinrent successivement donner à ce sentiment le caractère d'une invincible antipathie. Madame de Pontourant, rangée par le comte au nombre des filles sans jupon que la munificence de Louis le Grand faisait élever à Saint-Cyr, était d'une origine bien supérieure à celle du comte et à celle du futur ambassadeur. Tenant à une des premières familles du Languedoc, son peu de fortune avait fait consentir ses parens à son mariage avec le comte. Elle avait eu un frère; sa valeur, louée par Louis XIV lui-même, avait malheureusement été suivie d'une mort prématurée au service de son roi et de son pays. Marié peu de temps avant sa mort, sa jeune veuve languit quelques années après l'avoir perdu, et mourut à son tour, laissant un fils unique, portrait vivant de son brave père. Cet enfant, cher à la comtesse, fruit d'une union formée par l'amour, était né sans fortune; sa tante avait soigné les premières années de son enfauce avant l'époque de la naissance de Cécile qui avait cinq ans de moins que lui. Le beau nom que portait ce jeune homme n'était soutenu par aucun bien, et n'avait que le faible appui de la comtesse, qui parvint seulement à lui obtenir une place de page chez le duc du Maine; mais sa figure noble et douce, ses excellentes manières, son

goût pour les talens, l'avaient promptement fait distinguer dans une cour où les plaisirs étaient toujours unis aux charmes de l'esprit. L'abbé Genet, attaché à la maison de la duchesse, dans les pièces qu'il composait pour le théâtre de Sceaux, aimait à placer quelques rôles propres au talent du jeune page pour la déclamation; il figurait aussi très-avantageusement dans les concerts de la princesse, et les gens de lettres les plus distingués, qui vivaient dans cette cour, aimaient à s'entretenir avec un jeune homme qui recherchait avec ardeur toutes les occasions de s'instruire : aussi distingué dans les exercices du corps que dans les talens, il n'y avait pas de jeune homme plus habile dans tout ce qui concernait l'équitation, et souvent la princesse et ses dames s'amusaient à le voir voltiger d'un cheval sur un autre; il était aussi étonnant dans l'escrime, et les plus forts tireurs d'armes de Paris venaient l'inviter à faire assaut avec eux. La comtesse jouissait des succès de son neveu : avant de le placer parmi les pages du prince, elle avait fait à Paris les plus grands frais pour son éducation; les premiers maîtres dans tous les genres de talens, tout enfin lui avait été procuré par cette bonne tante dont la tendresse et les soins s'augmentaient à la fois de l'attachement qu'elle portait à la mémoire de son brave frère, et de l'espoir de relever un jour l'illustre famille dont elle descendait.

Vous serez peut-être bien aises de savoir, mes enfans, comment, avec un mari aussi sévère que

l'était M. de Pontourant, la comtesse avait pu, sans trouver d'obstacle à sa générosité, faire pour son neveu tous les sacrifices qu'exigeait son éducation? Quand l'ordre, le goût et la précieuse habitude d'une sage économie se trouvent réunis, on peut, avec de la persévérance, accroître sa fortune, comme on la dénature et comme on la détruit promptement avec les défauts opposés. En se mariant, M. de Pontourant, pour fixer irrévocablement le revenu particulier de sa femme, lui avait assuré d'une manière légale le produit d'une ferme depuis long-temps négligée, et dont il retirait à peine la somme médiocre qu'il voulait accorder à son entretien et à ses charités. La comtesse, depuis l'époque de son mariage, s'était occupée de cette ferme; elle y avait placé un régisseur honnête et intelligent : des desséchemens de marais dans une partie, des engrais productifs dans une autre, le défrichement d'une pièce de terre considérable qui, par négligence, se trouvait depuis bien des années confondue avec les terres qui servaient aux bestiaux communs, des acquisitions multipliées de vaches et de troupeaux de moutons, tout enfin, par les soins de cette habile propriétaire, avait fait de cette ferme la plus intéressante partie de la propriété du comte; et, quoiqu'il répétât souvent que les soins de la terre ne regardaient que le paysan, et le produit des fermes le seigneur, il louait sa femme sur le parti qu'elle avait tiré de la concession qu'il lui avait faite, surtout quand ses fer-

miers n'étaient pas exacts à leurs termes de paiemens.

Le revenu de madame de Pontourant, successivement accru par ses soins, était entièrement employé pour le cher Jules de B.... et pour les charités qu'elle faisait dans son village. Ce dernier article l'occupait autant que les soins qu'elle donnait à son bien. On peut multiplier les secours que l'on doit aux indigens, lorsqu'on sait se garantir du honteux entraînement de la paresse, qui ne fait trouver le moyen d'aider la misère qu'en donnant de l'or ou de l'argent dont souvent encore l'emploi se trouve détourné. Vous pensez bien que la culture du chanvre et du lin n'avait pas été oubliée par cette bonne et pieuse ménagère; elle faisait filer l'hiver les filles de son fermier et les servantes de la ferme; plusieurs fois elle nous mena à ces intéressantes veillées. Les toisons de moutons lui fournissaient aussi de grosses étoffes de laine, et tous ses pauvres étaient pourvus de linge et de vêtemens. Pourquoi tant de vertus n'avaient-elles point été destinées à faire le bonheur d'un homme capable de les apprécier! Mais des devoirs doux à remplir, la bonne conduite d'un neveu qu'elle chérissait comme son propre fils, les qualités touchantes et la beauté de Cécile qui se développait chaque jour, suffisaient au bonheur de la comtesse. Le jeune vicomte Jules de B... venait quelquefois passer plusieurs jours chez sa tante, et malheureusement pour nous les époques de devoirs ou de plaisir qui nous faisaient sortir du couvent étaient plus parti-

culièrement aussi celles qui lui faisaient obtenir des congés de son gouverneur. M. de Pontourant accordait rarement un faible éloge à la bonne conduite de son neveu, et ne négligeait jamais de le faire suivre d'avis durs et humilians, qu'il croyait, disait-il, ne pouvoir trop répéter à un pauvre petit diable qui n'avait que la cape et l'épée. Le jeune vicomte se trouvait malheureusement au château toutes les fois que nous y étions, et nous souffrions des choses désobligeantes que lui disaient M. Dervilliers et l'aumônier, autant que nous jouissions de l'agrément de sa société. Ces deux hommes se faisaient un méchant plaisir de le blâmer sur les choses les plus innocentes. Un beau soir d'été que le chevalier et l'aumônier faisaient la partie d'ombre du comte et de la comtesse et que nous jouions aux dominos, Cécile et moi, à un côté opposé du salon, Jules s'était établi avec sa guitare sur un banc placé au-dessous des fenêtres, et avait joué toutes les variations des Folies d'Espagne avec un goût parfait. Nous avions cessé notre jeu, et nous écoutions le son de cet instrument très-agréable pendant la nuit : placées près de la fenêtre, nous admirions en même temps l'éclat de la lune qui éclairait toute l'étendue du parc et contrastait avec les lumières du salon d'une manière tout-à-fait pittoresque. Ces effets, dont on ne se rend compte qu'en avançant en âge, n'en ont pas moins leur douce influence sur de jeunes cœurs. Le chevalier et l'aumônier blâmaient sans doute le plaisir innocent que nous goûtions dans cet instant ; car déjà nous les

avions entendus plusieurs fois demander à la comtesse si elle n'était pas incommodée du froid qui venait par cette fenêtre. La bonne mère de Cécile qui, sans se permettre le moindre éloge, jouissait ainsi que nous du talent de son neveu, avait répondu qu'elle commençait à peine à respirer, tant la chaleur avait été accablante pendant la durée du jour, et qu'elle serait très-fâchée qu'on fermât la fenêtre. Les Folies d'Espagne terminées, Jules fit quelques accords et se mit à chanter une romance. Le chevalier Dervilliers se leva à la fin du premier couplet et dit d'un ton très-impérieux que, si les paroles se mêlaient à cette sérénade, il conseillait à M. le comte de mettre un terme à ces gentillesses de la cour de Sceaux. Le comte ayant répondu qu'il était parfaitement de cet avis, le chevalier se précipita vers la fenêtre, poussa notre table en passant près de nous, renversa nos dominos, ferma avec humeur non-seulement la fenêtre et les volets, mais jusqu'aux rideaux. Nous étions consternées, Cécile et moi, et les faibles accords de la guitare, et quelques sons de la voix que nous distinguions encore, nous remplirent involontairement les yeux de larmes. Madame de Pontourant blâma ce procédé en termes mesurés mais sévères, et dit au chevalier qu'elle croyait mériter qu'on s'en reposât sur elle pour empêcher les choses qui pouvaient manquer de convenances. Pour se consoler des désagrémens intérieurs qu'elle avait à supporter et dont nous ne pouvions avoir que de légères preuves pendant nos courts séjours au château, la com-

tesse aimait à passer presque toutes ses matinées à sa ferme, et sa belle et douce physionomie brillait d'un nouvel éclat toutes les fois qu'elle disait : Je vais mener mes enfans dans mon domaine. Elle nous y conduisait en calèche, Jules nous accompagnait à cheval. Elle s'était réservé dans la ferme une salle basse dont les grandes fenêtres, à petits carreaux antiques, ouvraient sur un plaine que baignait la rivière de l'Oise, et dont l'aspect était embelli par un grand nombre de saules et de peupliers. Une table ronde de bois de noyer bien cirée, douze chaises de paille, une commode de bois surmontée d'un dressoir où étaient rangés tous les objets nécessaires au déjeûner de la comtesse, formaient le mobilier de cette pièce, dont l'extrême propreté était le seul ornement. Cécile demanda un jour à sa mère de nous faire voir, à son cousin et à moi, ce que renfermaient les tiroirs de la commode; elle y consentit, et nous dit que tout ce qui s'y trouvait appartenait aux pauvres de son hameau. Dans le premier tiroir, nous vîmes des layettes toutes faites, des langes, des bandes pour les enfans; le second était rempli de bonnes jupes, de chemises, de fichus, de cornettes pour les vieilles femmes; le troisième contenait une espèce de pharmacie et beaucoup de bouteilles de vieux vins d'Alicante et de Rota, réservés aux estomacs débiles des vieillards usés par les travaux des champs. J'aime à me rappeler, mes enfans, les vrais, les seuls plaisirs dont ait joui l'âme sensible et noble de la mère de mon amie, loin de deux hommes qui avaient

pris le plus grand empire sur l'esprit de son mari; assurée de n'entendre que les doux sons de voix de Cécile et de son cher Jules, leur prodiguant ses caresses, recevant avec attendrissement l'assurance de leur tendresse et de leur reconnaissance. C'était toujours avec un accent douloureux qu'après avoir fait un déjeuner champêtre et donné quelques ordres à son fermier, elle demandait ses chevaux pour retourner au château. Un événement aussi naturel que celui de la romance du jeune vicomte, amena peu de jours après une scène dont les résultats furent bien plus graves. Madame de Pontourant avait auprès d'elle, depuis six ans, une personne très-estimable nommée mademoiselle Dufour, mangeant à l'office avec les autres femmes; elle était pourtant traitée avec des égards particuliers par la comtesse, qui se l'était attachée pour travailler avec elle aux immenses entreprises de broderie et de tapisserie qui, toutes exécutées par la comtesse, avaient renouvelé l'antique mobilier du château. Le bon langage et les manières honnêtes de mademoiselle Dufour auraient pu la faire admettre comme gouvernante de Cécile. Madame de Pontourant, un dimanche après avoir entendu les vêpres, l'avait menée, avec nous et Jules, à la danse du village qui se passait sur une pelouse en face de la grille du château. M. de Pontourant dînait, ce jour-là, chez son ami M. le chevalier Dervilliers, et devait faire quelques visites de voisinage avant de rentrer chez lui. La comtesse, après avoir assisté à une ou deux contredanses, crut

pouvoir nous remettre à la garde de mademoiselle Dufour, et rentra dans son appartement. Cécile dansait avec son cousin lorsque le chevalier traversa à cheval la place de la danse pour se rendre au château. Je ne l'aperçus pas sans éprouver un secret pressentiment de quelque événement fâcheux, et nous ne fûmes pas dix minutes sans le voir revenir à pied, accompagné du comte, qui fit cesser la contredanse, témoigna hautement son mécontentement de nous voir sans sa femme à cette réunion, nous ordonna de marcher devant lui, avec mademoiselle Dufour, et dit qu'il allait faire connaître son sentiment à madame la comtesse, lui rappeler les devoirs d'une mère qui doit surveiller une fille de seize ans, et mettre enfin un terme à des habitudes et des liaisons qui n'étaient nullement de son goût : il défendit au jeune vicomte de nous suivre, et lui dit qu'il pouvait danser jusqu'à minuit avec des paysannes, si tel était son plaisir. Le soir la comtesse ne parut pas dans le salon, et ne vint pas au souper. M. de Pontourant nous annonça que la calèche serait attelée à huit heures du matin, et que mademoiselle Dufour nous reconduirait à Pontoise. Ma pauvre amie pleura presque toute la nuit, se leva à six heures, et se rendit chez sa mère; elle vint me prendre pour partir, et était chargée de me dire que sa mère avait si mal dormi, et était si souffrante, qu'elle ne pouvait avoir le plaisir de m'embrasser avant mon départ. Notre voyage se passa dans le plus morne silence : la supérieure trouva Cécile

pâle et abattue, et attribua ce changement au chagrin qu'elle avait eu de quitter ses parens. Le soir, en nous promenant dans le cloître, Cécile me parla pour la première fois de l'état déplorable dans lequel elle avait trouvé sa mère à la suite d'une scène violente qui s'était passée entre elle et son père, après qu'on nous eut fait quitter la danse du village. Je ne sais, me dit Cécile; mais jamais je n'ai vu ma mère si désolée : ses pleurs étaient entrecoupés de sanglots et de paroles qui lui échappaient involontairement; elle me pressait contre son cœur, et s'écriait : Pauvre Cécile! quoi! je ne pourrai faire ton bonheur!.... La gloire de ma famille, les seuls sentimens de mon cœur, tout sera contrarié par des vues que je désapprouve!... Puis elle se taisait, et répétait seulement : Ma fille! ma chère fille!... Que voulait dire ma mère? reprenait Cécile. Aurait-elle formé le projet de m'unir à Jules? Je l'ai quelquefois pensé : jamais je ne me suis arrêtée à cette idée; mais depuis ces exclamations involontaires, je ne saurais un seul instant la bannir de ma pensée et de mon cœur. La douleur de madame de Pontourant fut la seule cause d'un manque de prévoyance qui vint éclairer Cécile sur ses sentimens. Jusqu'à cet instant ils avaient été confondus pour elle avec ceux qu'inspirent la parenté et l'innocente confiance des premières années de la vie. A l'époque des vendanges on ne vint pas nous chercher; enfin, après la fête de Noël, la bonne mademoiselle Dufour arriva avec une lettre du comte pour la supérieure, à la-

quelle il demandait sa fille sans son amie. Quelle fut la douleur de ma pauvre Cécile! il semblait qu'elle me quittait pour ne plus me revoir. Vingt fois on vint inutilement l'avertir que les chevaux étaient reposés et prêts à partir; il fallut cependant se séparer. Les craintes de Cécile ne se réalisèrent pas; elle revint même plus promptement que lorsque nous allions ensemble chez ses parens. Elle me dit qu'elle n'avait pas vu son cousin; que sa mère ne lui en avait pas parlé; que le vilain bossu n'avait pas manqué de dîner tous les jours au château; qu'il lui avait donné pour ses étrennes une fort riche agrafe, très-admirée par son père et par l'aumônier, et que sa mère avait à peine considérée; qu'elle avait laissé ce bijou, quelque riche qu'il fût, dans le tiroir de son secrétaire, se trouvant heureuse de se séparer à la fois du souvenir et de la présence du chevalier.

Cécile passa l'hiver au couvent; elle me parlait souvent des chagrins secrets de la comtesse, et jamais un mot n'expliquait à qui elle en attribuait la cause. Sa tendresse pour son aimable et sensible mère amenait ses aveux sur sa triste position; son respect pour l'auteur de ses jours suspendait tout ce qui aurait pu retomber sur lui, et on pouvait croire que madame de Pontourant était la seule cause de ses propres peines. Nos entretiens ne se terminaient jamais sans qu'il fût question de Jules; elle me rappelait les moindres événemens qui avaient eu lieu : tout avait fait trace dans son esprit, et je suis sûre que ses gestes, son air, étaient aussi pré-

sens à sa pensée que les mots les plus insignifians qu'il avait articulés. Enfin on vint prendre ma Cécile à l'époque du 1er. mai, et pour cette fois le sort le plus cruel attendait ma charmante amie. Peu de jours après son départ je reçus, par le fermier de sa mère, qui était venu à Pontoise, une lettre de près de huit pages. Elle me mandait que sans les bontés de sa mère elle serait perdue, que je ne la reverrais jamais; que l'événement le plus affreux l'attendait au moment de son entrée dans le monde. Elle m'apprenait que le hasard l'avait instruite de son malheur avant le moment où sa mère était chargée de lui faire connaître les intentions de son père; enfin elle me racontait qu'étant seule à broder dans le cabinet, tandis qu'on la croyait à la promenade avec mademoiselle Dufour, son père et madame de Pontourant étaient entrés dans la chambre à coucher; qu'elle n'avait pas perdu un seul mot de la conversation la plus animée, et dont sa vie ou sa mort faisait le sujet, puisqu'elle avait appris dans ce funeste instant que son père était décidé à la marier au chevalier Dervilliers. Madame de Pontourant, au contraire, ne laissait percer dans ses réponses d'autre désir que celui d'unir Cécile à sou neveu. Mon amie me rendait compte en ces mots de l'entretien : « Comment avez-vous pu, disait mon père, penser un seul instant que je balancerais pour Cécile entre une fortune et une considération tout acquises, et l'existence d'un jeune étourdi sans état, sans patrimoine et sans

protection ? — La fortune de Cécile est trop considérable, et vous ne pouvez me le dissimuler, pour ne pas replacer le vicomte de B.... dans le haut rang que son nom lui assure, et le faire partager à ma fille. — Son âge est un obstacle insurmontable, dit mon père. — Selon toutes les lois de la prudence et de la raison, répondit ma mère, celui de votre ami en est un bien plus invincible. — A quoi donc, madame, servit à votre famille de compter des ducs, des cardinaux de son nom, quand, à vingt-deux ans, votre neveu n'est encore que premier page d'un prince du sang légitimé, et que son plus grand espoir est d'obtenir une sous-lieutenance de cavalerie ? — Ce prince du sang légitimé est de tous les enfans du roi celui qui a le plus d'influence à la cour, et, s'il veut s'occuper de Jules, sa fortune est assurée. — Pourquoi ne l'a-t-il pas encore faite ? — On ne le lui a pas demandé, et tout, jusqu'au temps de page qu'on a fait prolonger à mon neveu, est une preuve de cet intérêt qui porte rarement les grands à presser le moment d'éloigner ceux qui l'ont fait naître : un mariage est l'occasion qui doit faire connaître l'étendue de la bienveillance qu'on lui accorde, et que la modestie de Jules ne lui a sûrement pas permis de m'exagérer. — Tout cela, madame, ne vaut pas l'honorable et magnifique état que la main du chevalier assure à votre enfant. Ma parole est donnée, préparez-la à m'obéir. Les fortunes se détériorent aisément, et avec le beau nom de monsieur le vicomte de B..... je ne veux pas ex-

poser mes petits-enfans à être, comme vous l'avez été, élevés par la charité du roi. » En finissant ces mots, mon père sortit en fermant avec violence la porte de la chambre. Ma mère, ajoutait Cécile, m'a trouvée baignée de larmes, et presque sans connaissance; elle m'a rassurée et est parvenue à me consoler en m'apprenant qu'elle avait écrit à madame la duchesse du Maine. Elle m'a montré une réponse à la vérité très-favorable, et dans laquelle cette princesse lui promet qu'elle saisira la première occasion de parler au roi, et d'obtenir pour Jules une compagnie de cavalerie. Ah, ma chère Lise! me disait cette pauvre enfant, je n'ai pu fermer l'œil depuis deux nuits entières, et, si quelquefois je cède à un assoupissement involontaire, des rêves sinistres, semblables au plus affreux délire, s'emparent de moi. Deux fois j'ai songé qu'au milieu de toutes les filles du village qui faisaient retentir l'air de leurs cris, on dirigeait mon convoi du côté du château de M. Dervilliers. Cécile finissait sa lettre en me demandant, avec la chaleur de sa piété douce et fervente, de prier madame la supérieure de faire dire une neuvaine pour obtenir que Dieu mît d'autres desseins dans le cœur de son père. Elle demandait, en outre, à la bonne sœur Marthe de dire deux fois par jour son grand rosaire à son intention.

Le duc et la duchesse du Maine prenaient bien véritablement de l'intérêt au sort du chevalier; ils étaient très-satisfaits de concourir à relever l'ancienne maison dont il portait le nom, et se trou-

vaient peut-être flattés d'avoir eu un page d'aussi bonne race; mais malheureusement une assez grave indisposition avait empêché la duchesse du Maine d'aller passer la soirée du jeudi auprès du roi et de madame de Maintenon, comme c'était son usage habituel.

Madame de Pontourant n'avait pas voulu montrer à son mari la lettre de la princesse, bien persuadée qu'il la rangerait dans le nombre des réponses de pure bienséance; elle voulait attendre une chose plus décisive, espérant, d'après la promesse qui lui en était faite, que le vœu du roi, pour l'union qu'elle voulait faire contracter à sa fille, serait énoncé dans la lettre officielle qui apprendrait au comte la grâce accordée. Sachant à quel point il chérissait son souverain et respectait ses moindres volontés, elle se flattait d'obtenir un succès complet dans un vœu si cher à son cœur. Cependant le chevalier Dervilliers, instruit par un de ses amis qui était gentilhomme du duc, des démarches que Jules faisait à Sceaux, supplia M. de Pontourant de hâter les préparatifs de son mariage. Le samedi suivant, M. de Pontourant ayant fait appeler sa femme et sa fille, elles trouvèrent dans son cabinet un notaire, venu de Pontoise, et deux témoins. La comtesse avait reçu la veille une lettre de Jules, qui lui détaillait les nouvelles promesses de ses protecteurs. Persuadée qu'il y aurait assez de temps entre la signature du contrat et la cérémonie du mariage pour qu'elle fût empêchée par l'effet

des grâces attendues, et voulant éviter la fureur du comte, elle engagea la pauvre Cécile à ne point résister à l'ordre que son père lui donnait de signer cet acte, l'assurant que le *oui* dit à l'autel était le seul engagement qu'on ne pût rompre. L'infortunée signe en tremblant ce funeste contrat, pâlit et s'évanouit. Voilà, s'écria le comte, le fruit de la faiblesse romanesque d'une mère qui a malheureusement approuvé le penchant de sa fille pour un écolier sans état et sans fortune; mais je serai obéi, et rien ne retiendra mon courroux, si l'on ose porter atteinte à mes droits paternels et retarder l'exécution de ma volonté. En sortant du cabinet, Cécile, rendue à elle-même, fut saisie d'un violent frisson, suivi d'une fièvre brûlante qui ne cessa qu'au bout de douze heures. Pour rassurer sa mère désolée, elle se leva le lendemain comme à l'ordinaire, et entendit la messe. Elle ignorait, ainsi que la comtesse, que le même jour le premier ban était proclamé au prône de la paroisse; elles l'apprirent par leur vénérable curé qui venait très-rarement au château, le caractère et les mœurs de l'aumônier du comte étant trop opposés à ses douces et pastorales vertus. Ce bon prêtre, partageant la douleur de madame de Pontourant et de sa fille, crut cependant ne pas devoir leur laisser ignorer que les bans, qui devaient être annoncés huit jours après, avaient été achetés, et que les plus grandes dispenses, accordées à la demande du comte par monseigneur l'arche-

vêque de Paris, donnaient au père le droit de faire marier sa fille dans sa chapelle par son propre aumônier. A l'instant, la comtesse fit partir en poste le fils de son fermier; il portait au jeune vicomte une lettre de quelques lignes dont l'écriture était à peine lisible, tant le cœur de cette pauvre mère était agité. « Mon enfant, jetez-vous aux pieds de » votre protectrice, le contrat de mariage de Cécile » avec le chevalier est signé, les bans sont publiés : » demain elle peut être sacrifiée. Depuis vingt ans, » je n'ai la force de vivre avec M. de Pontou- » rant que dans une soumission dégénérée en fai- » blesse, en terreur. Que je suis malheureuse! » Jules tombe en fondant en larmes aux pieds de la princesse, et lui présente cette lettre. Quoique son indisposition ne fût pas encore totalement dissipée, elle ordonne à l'instant que sa voiture soit préparée, et part pour Versailles. C'était un dimanche; le roi, en sortant du salut, s'était promené en cariole dans son orangerie; remonté chez lui, il avait eu à tenir un conseil privé, et ne s'était rendu chez madame de Maintenon qu'à dix heures du soir. Le duc, la duchesse de Bourgogne, le duc, la duchesse du Maine et plusieurs seigneurs favorisés, composaient ce petit cercle intime. Quand le roi arriva, toute cette société était très-occupée de la touchante position du jeune vicomte. Sa majesté daigna en entendre le récit avec une grande attention, parla avec sa sagesse ordinaire sur le respect dû à l'autorité paternelle,

mais elle insista sur l'abus qu'en faisait dans cette circonstance un brave militaire qui, après avoir quitté le service, n'avait rapporté dans son intérieur que la plus dure habitude du commandement. Il se rappela parfaitement la valeur du père du jeune page, et cita lui-même quelques preuves historiques de l'ancienne illustration de la maison du vicomte de B***. La duchesse du Maine avait trouvé madame de Maintenon toute disposée à servir madame de Pontourant, qui avait été une des grandes élèves de Saint-Cyr appelées par son règlement à faire sa société particulière, et qui s'était acquittée avec grâce et sensibilité du touchant rôle d'Elise dans la tragédie d'*Esther*. Enfin le roi partagea l'opinion des princesses et de madame de Maintenon sur ce qu'il ferait de convenable à sa dignité, en relevant un nom tant de fois cité avec éclat dans les pages de l'histoire. Faites partir un courrier pour la terre du comte de Pontourant, dit le roi à madame la duchesse du Maine, et mandez-lui que non-seulement j'approuve, mais que je désire l'union de sa fille avec le vicomte de B***; qu'en faveur de ce mariage, je donne au jeune vicomte une compagnie de cavalerie, en attendant un régiment qu'il ne tardera pas à avoir; que j'ajoute à cette grâce une gratification de 50,000 francs pour les premiers frais d'établissement du jeune homme, et que, dans quelque temps, lorsqu'il sera colonel, pour qu'il puisse paraître à ma cour d'une manière conforme au rang qu'il doit y avoir, je donnerai à

sa femme une place de dame auprès de la duchesse de Bourgogne. Le ministre était présent lorsque le roi fit connaître toute l'étendue de ses bontés pour le jeune vicomte, et voulut faire délivrer de suite le brevet pour la compagnie de cavalerie. La princesse, rentrée dans son appartement, écrivit la lettre dans laquelle le roi permettait qu'on parlât en son nom; mais il était déjà deux heures du matin avant que le vicomte eût reçu du ministre le titre ostensible qu'il voulait joindre à la lettre de la duchesse, et trois heures sonnaient quand il partit de Versailles à franc étrier avec un piqueur et un palefrenier du duc.

Malheureusement ce que le bon curé avait prévu était arrivé : dès la pointe du jour, la chapelle avait été préparée, le comte était entré chez sa fille, et du ton le plus solennel lui avait ordonné de se lever et de le suivre, lui disant qu'il veillait à son bonheur, voulait la garantir de ses faiblesses et de celles de sa mère, et remplissait en cela le devoir d'un père tendre et éclairé. La comtesse s'était précipitée à ses genoux; mais, oubliant ce qu'il devait à une mère, à une épouse, le comte, entièrement égaré par sa colère, frappa la comtesse assez violemment sur le bras. Cécile entend la plainte douloureuse de la plus tendre mère, elle s'écrie : Non celle qui m'a donné la vie ne périra point pour moi! Restez, mon père, je vous suis. En un instant, aidée par une femme de chambre, elle passe une robe, jette un manteau sur ses épaules, cache le désordre de

ses cheveux par un long voile de mousseline, prend le bras du comte, et dans l'égarement du désespoir lui dit : *marchons*. Elle se rend à la chapelle, sans regarder le chevalier qui vient au-devant d'elle; Cécile s'agenouille sur un des carreaux qui étaient posés au pied de l'autel; l'aumônier, déjà revêtu de ses habits sacerdotaux, commence la cérémonie; madame de Pontourant, soutenue par mademoiselle Dufour et par une de ses femmes, s'était traînée jusqu'à la chapelle pour ne pas cesser de voir sa malheureuse fille; fondant en pleurs, elle demandait à Dieu de donner à son enfant chéri la force d'âme que son malheur lui rendait si nécessaire; mais au moment de dire le *oui* fatal, le désespoir arrache seulement du cœur de Cécile un cri plaintif son barbare père s'écrie, avec tout l'emportement de la fureur : Elle dit *oui*, monsieur. — A l'instant, Cécile tombe sur les marches de l'autel; la cérémonie est suspendue : on accourt, on la relève, on veut la ranimer; elle n'était plus! Une émotion trop violente avait fait porter le sang vers le cœur. On arrache madame de Pontourant du corps inanimé de sa fille. Tandis qu'on les portait toutes deux à leurs appartemens, le piqueur et le palefrenier du prince, instruits du sujet de leur course, précèdent Jules, et entrent dans la grande cour en criant : *Vive le roi!* Ce cri de réjouissance, répété par les paysans qui déjà étaient accourus pour la noce de la fille du seigneur, se mêle aux cris de désespoir, aux sanglots qui retentissent dans l'inté-

rieur du château. Jules arrive, accourt, pénètre jusqu'à la chambre de Cécile. Quel spectacle! quelle douleur! Il veut donner la mort aux barbares qui ont fait périr sa cousine, sa femme, ou la recevoir de leurs mains. Les imprécations, les fureurs, les cris, les sanglots se succèdent; enfin il succombe à ce déchirement affreux, et tombe sans connaissance. On le transporte dans un autre appartement; il revient à lui, se lève en silence, sort, rencontre les gens de la duchesse, leur fait signe de le suivre, marche à grands pas, s'éloigne du village, ne s'arrête que dans la plaine voisine de la ville de Poissy, et tombe saisi par une crise nouvelle. Les gens qui l'avaient suivi en silence le relèvent, le soutiennent dans leurs bras; un d'eux veut aller chercher du secours à la ville, mais il les implore, et obtient de leur compatissante soumission qu'ils resteront auprès de lui, et passeront la nuit dans le lieu où ses forces l'ont abandonné. L'infortuné consent à boire quelques gouttes d'eau qu'ils s'étaient procurées, s'étend sur la terre, y reste dans le silence de la mort jusqu'à la pointe du jour; il se lève alors, et continue de marcher à pied jusqu'à Saint-Germain. Avant d'entrer dans cette ville, il donne à ses deux serviteurs tout ce qu'il avait sur lui de précieux, les supplie de faire savoir à la princesse toute l'étendue de son malheur, et de dire que ses principes lui font envisager le suicide avec horreur; que le monde et les crimes qui s'y commettent lui inspirent la même aversion, et qu'il

allait s'enfermer à jamais dans un cloître. Il les quitte, et se rend à l'ermitage de Senart, sous le nom de frère Pacôme. La piété la plus austère, le silence observé parmi ces religieux, celui des bois où il passait une partie du jour à herboriser, lui firent supporter quarante ans le fardeau de la vie en ne pensant qu'à la mort. Je l'ai souvent rencontré, nous dit ma mère, dans la belle partie de la forêt où est placé l'ermitage; son capuchon baissé sur ses yeux, sa pâleur, son excessive maigreur, n'empêchaient pas de remarquer dans toute sa personne un ensemble et une démarche qui le faisaient distinguer des autres religieux. Les habitans des hameaux voisins parlaient avec vénération de frère Pacôme et de sa haute piété; une des routes qui conduisent du village de Mainville à l'ermitage porte encore son nom. L'infortunée mère de Cécile ne voulut plus habiter le château; elle se fit transporter dans sa ferme, et y passa deux années avant de terminer ses jours, tantôt écoutant avec toute sa raison les consolations pieuses de son charitable pasteur, tantôt livrée à une fièvre et à des accès de délire qui n'avaient que Cécile et Jules pour objets. Dans un de ses momens lucides elle voulut revoir l'amie de sa fille; on crut devoir lui donner cette satisfaction, et on partit à l'instant même pour venir me chercher. La bonne Marthe obtint de la supérieure la permission de m'accompagner. Notre arrivée dans la grande salle de la ferme, où on avait placé le lit de madame de Pontourant, la replongea dans son délire. « Ah!

vous voilà, Lise! me dit-elle; vous allez la voir; qu'on ouvre la fenêtre; regardez dans la prairie; là-bas, elle danse avec de jeunes vierges; voyez la blancheur de leurs vêtemens.... comme elles sont légères! elles ressemblent à des nuages éclatans;... c'est Cécile qui mène la ronde.... Mais elle vient, elle vient, qu'on ouvre la porte, elle vient avec une corbeille de fleurs pour sa tendre mère.» Les sanglots nous suffoquaient la bonne Marthe et moi. Il fallut nous séparer de cette mère infortunée; mais avant de quitter la terre de Pontourant, nous allâmes, moi et la sœur, prier et pleurer dans la chapelle où reposaient les cendres de Cécile.

TABLE GÉNÉRALE.

TOME PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

DEUXIÈME PARTIE. — LIVRE V.

LIVRE VI.

TROISIÈME PARTIE. — LIVRE VII.

QUATRIÈME PARTIE. — LIVRE VIII.

LIVRE IX.

Pages.

LIVRE X.

CORRESPONDANCE SUR L'ÉDUCATION PUBLIQUE ET SUR L'ÉDUCATION PARTICULIÈRE.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES.

TOME SECOND.

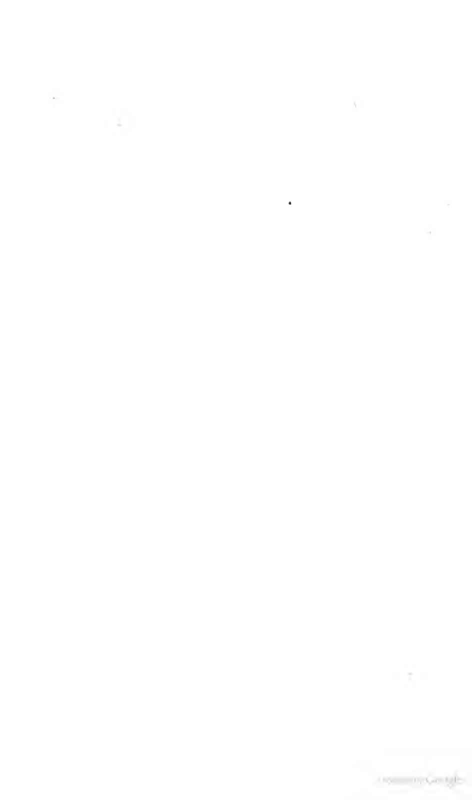
THÉATRE D'ÉDUCATION.

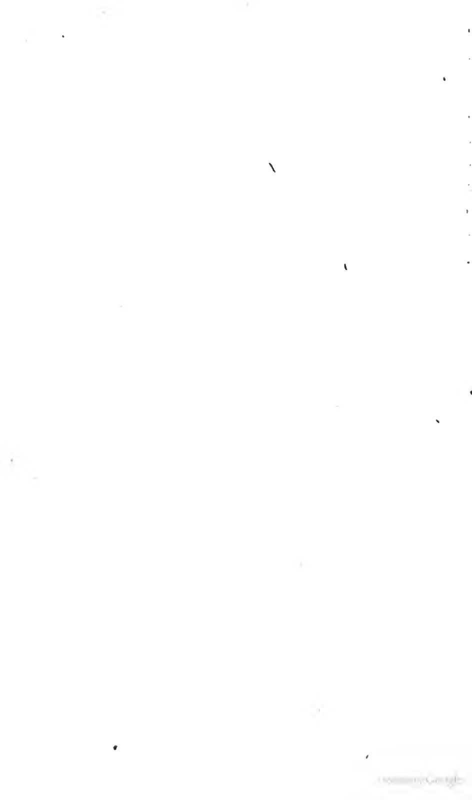
ESSAIS DE MORALE.

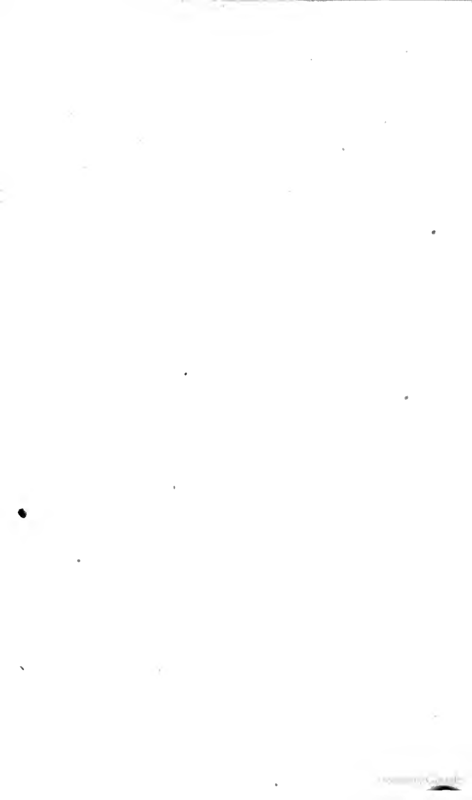
NOUVELLE.

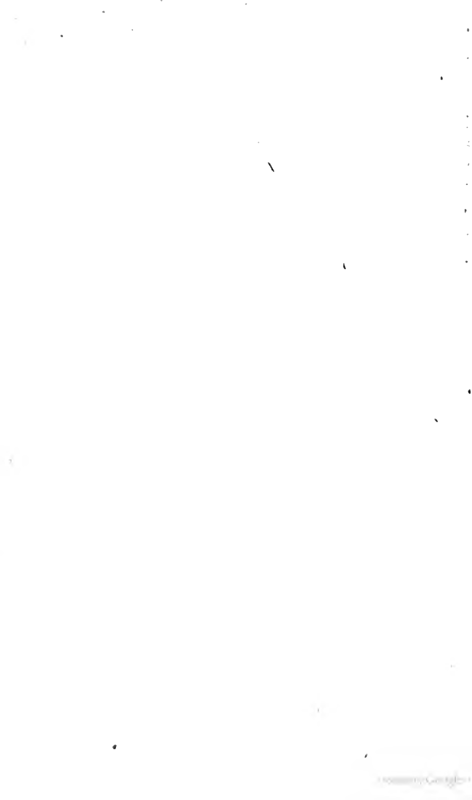
FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

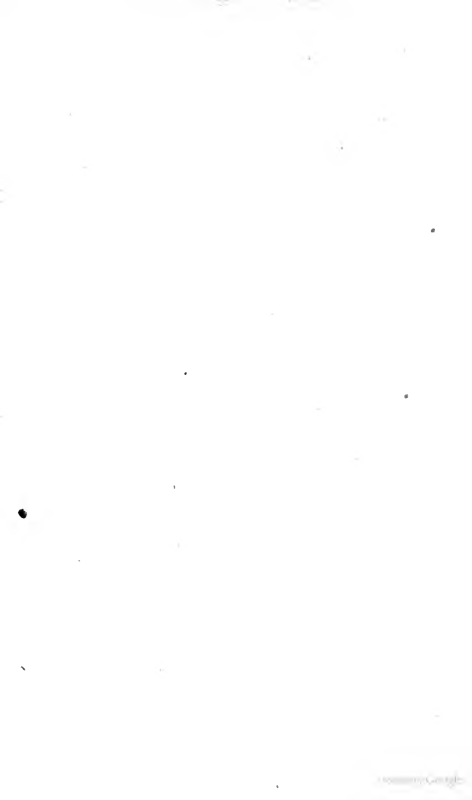


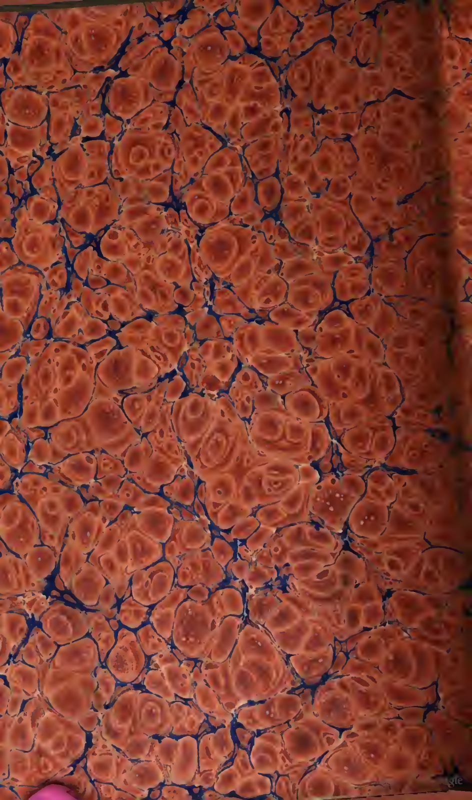













Stanford University Libraries
3 6105 006 034 578

